

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

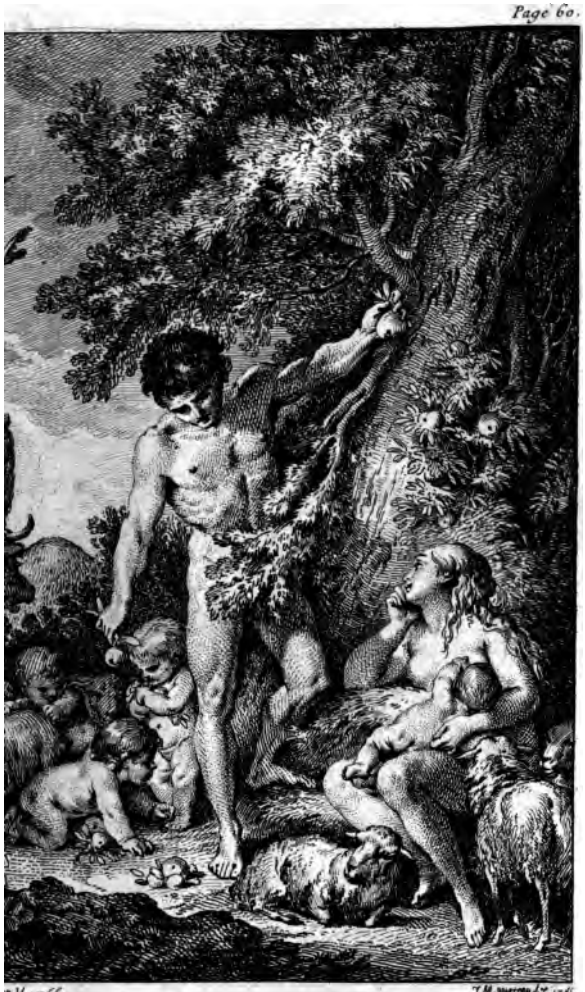
A 486266 DUPL


SE TAIRE
ET FAIRE



60. Répertoire de jurisprudence, par Merlin. *Paris*, 1812-1825, 17 vol. in-4. dos de mar. v.
61. Recueil alphab. des questions de droit, par Merlin. *Paris*, 1819, 6 vol. in-4. d. v.
62. Lois des communes, extraites de la collect. in-4. et du bulletin des lois, par M. Dupin. *Paris*, 1823, 2 vol. in-8. d. r.
63. Dictionnaire raisonné des matières de législation civile, crim., de finance et admin., par C. P. D. *Paris*, an XI, 10 vol. in-8. d. r.
64. Classification des lois administratives depuis 1789-1814, par Lalouette. *Paris*, 1817, in-4. d. r.
65. Table des matières contenues dans les expéditions officielles des décrets transmis par la secr. d'état, etc. 1811-1822. 7 vol. in-8. d. r.
66. Du conseil d'état selon la charte, etc. par J. B. Sirey. *Paris*, 1818, in-4. d. r.
67. Jurisprudence du conseil d'état depuis 1806-1818, par J. B. Sirey. *Paris*, 1818, 4 vol. in-4. d. r.
68. Décisions sommaires du conseil d'état en matière contentieuse avant et depuis la charte, par Sirey. *Paris*, 1818, in-4. d. r.
69. Lois des bâtimens, ou le nouv. Desgodets, par P. Lepage. *Paris*, 1819, in-8. d. r.
70. Mémoires pour servir à l'histoire du droit public de la France en matières d'impôts. *Bruxelles*, 1779, in-4. b. m. fil.
71. Essai sur les apanages (par Du Vaucel). 2 tomes en 1 vol. in-4. v. m. fil.
72. Trois livres du domaine de la couronne de France, par René Choppin. *Paris*, 1613, in-fol. v. f. fil.





od Sol, atque Imbres dederant, quod Terra crearat
ınte ſuâ, ſatis id placabat pectora donum. *Lucret. Lib. V. V. 935.*

HISTOIRE

PHILOSOPHIQUE

DE L'HOMME.

Nullius addictus jurare in verba magistri.
Horat, Ep. I°.



A LONDRES,
Chez NOURSE.

M. DCC. LXVI.

Vignaiol lith.

AVIS
AU LECTEUR.

JE te donne, ami Lecteur, un ouvrage dont je ſouhaite qu'aucune des parties ne te paroiſſe nouvelle. Compoſé d'après les ſimples lumières du bon ſens & de l'expérience, il ne doit contenir que tout ce que les gens de bon ſens ont penſé, dit, ou écrit. S'il étoit autrement, je ſerois un viſionnaire, ou le ſeul homme de bon ſens. Je penſe trop bien de moi pour croire l'un, & trop bien de mon eſpèce pour croire l'autre.

Tout l'avantage que je me propoſe eſt de raſſembler dans mon ouvrage les lumières éparſes dans une infinité d'autres ouvrages, & dans les têtes de tous les gens ſenſés; & cela ſans chercher à copier, ni à imiter perſonne.

Tu penſeras, ſans doute, qu'il y a bien de la préſomption à croire qu'en laiſſant faire ma raiſon, je me rencontrerai avec tous ceux qui ne penſent, ou qui n'ont parlé que raiſon. Mais penſe ce que tu voudras, & lis-moi. Si tu trouves mon Livre, bon tu auras un exemple aſſez curieux de ce que peut le ſens commun aidé d'un peu d'imagination, défriché par quelque lecture ſans objet déterminé, & cultivé par une longue expérience continuellement réfléchie. S'il ne te paroît que paſſable, ç'en ſera encore aſſez pour l'honneur du ſens commun; & ſi tu le trouves abſolument mauvais, j'aurai un grand motif de conſolation dans le peu qu'il m'a coûté.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
DE L'HOMME.

INTRODUCTION.

IL eſt certain que de toutes les connoiſſances auxquelles ſe ſont appliqués les philoſophes anciens & modernes; il n'y en a point où l'on ait fait moins de progrès que dans la connoiſſance de l'homme. Depuis *Socrate*, qui, s'il en faut croire *Diogene Laërce*, fut le premier des philoſophes anciens qui traita de la morale; & en recommanda l'étude à ſes diſciples, juſqu'à nos jours, on n'a fait, pour ainſi dire, que tour-

422677

ner autour de l'homme, & ſe promener ſur ſa ſurface. Ce ſeroit une choſe très-curieuſe, & en même tems fort divertiſſante, que de voir un recueil raiſonné des puérilités, & des abſurdités même, qu'on trouve ſur cette matière dans les auteurs les plus célèbres & les plus graves.

Mais un tel recueil demanderoit un tems & une patience que je n'ai jamais eus : d'ailleurs je me ſuis toujours moins attaché à rechercher & à retenir ce que les autres penſoient, qu'à me faire, d'après l'expérience & la réflexion, une façon de penſer indépendante de toute autorité humaine. Les plus grands hommes, la plus grande célébrité ne m'en ont jamais impoſé. J'ai

cherché librement la vérité dans les livres de ceux qui s'étoient fait la plus brillante réputation : & quand, pour quelques traits lumineux, j'ai trouvé dans tous ces auteurs mille chimères, mille imaginations creuſes, j'ai fait mon profit de ce que je trouvois en proportion de mes forces, & j'ai mépriſé le reſte comme des brillans colifichets moraux qu'on ne pouvoit regarder de près ſans y reconnoître la main de la vanité & des préjugés humains.

Je me ſuis dit en liſant *Montagne*, c'eſt de tous les auteurs qui ont entrepris de parler de l'homme, celui qui avoit la vue la mieux faite pour le pénétrer. Mais exceſſivement prévenu pour ſon merite perſonnel, il a voulu

faire participer ſon eſpèce à la bonne opinion qu'il avoit de lui même. Et ſi le ton de liberté qui faiſoit le caractère de ſon eſprit, l'a ſouvent conduit à des découvertes aſſez profondes, la vivacité de ſon imagination l'a ramené auſſi ſouvent aux illuſions de la vanité humaine ; & le préconiſeur de la nature, l'eſt devenu de la ſecte la moins naturelle, la ſecte ſtoïque.

J'ai voulu enſuite lire *Charron*, le ſinge de Montagne ; mais lorſque j'ai vu qu'après avoir épuiſé les lieux communs ſur l'homme en général, il s'amuſoit à entrer dans l'examen particulier du foie, du cœur, du cerveau & de la rate de l'homme, j'ai refermé le livre, & j'ai dit, un homme qui com-

mence par là ne peut aller loin dans la vérité que je cherche.

Abadie qui a fait un traité exprès de la connoiſſance de ſoi-même, & qui m'avoit enchanté dans ma jeuneſſe, ne m'a paru dans un âge plus avancé qu'un théologien d'eſprit qui dès l'abord ſuppoſant l'homme un être moral, l'examine moins d'après les principes naturels que d'après les principes théologiques. Je n'ai pu achever de le lire, & je l'ai abandonné, en admirant le peu de progrès qu'avoit fait la philoſophie dans le tems peu éloigné où cet ouvrage excita une admiration générale.

J'ai lu avec plus de ſatisfaction le célèbre duc *de la Rochefoucault*, & j'ai cru démêler dans le

peu de réflexions qu'il nous a laiſſées, qu'il avoit, en jettant un coup d'œil ſur l'eſpèce humaine, fait plus de découvertes eſſentielles, que les auteurs les plus célèbres & les plus volumineux. Mais j'ai reconnu auſſi que de toutes les méthodes qu'on a employées pour propoſer des vérités morales aux hommes, il n'y en avoit pas de moins inſtructive que celle des réflexions détachées. La force & l'énergie qu'on cherche à y mettre, interrompent la liaiſon des idées, ſuppoſent des principes ſans les établir, & donnent ſouvent lieu à l'obſcurité. D'ailleurs comme ces réflexions ſont des eſpèces de ſaillies entrecoupées de l'imagination, il eſt impoſſible qu'on n'en

rencontre point quelques-unes de diſparates, & quelquefois même de contradictoires. C'eſt ce qu'a fait mal-adroitement remarquer l'auteur qui s'eſt aviſé de diſtribuer les réflexions de M. de la Rochefoucault par lettres alphabétiques. Cependant cet éditeur a cru de bonne foi rendre un ſervice eſſentiel à ce philoſophe, en rapprochant ainſi ce qu'il avoit écrit en différens tems ſur les mêmes objets. Il ne me paroît pas aiſé de décider lequel eſt le plus étonnant, d'Amelot de la Houſſaye, ou du Journaliſte (1)

(1) J'ai oublié lequel c'eſt. Et je dois prévenir mon lecteur qu'en général je cite par-tout de mémoire. Cela peut, par rapport aux philoſophes, me mettre ſouvent dans le cas de leur prêter mes paroles qui ne valent pas les leurs. Mais au moins je ne me tromperai guère ſur leurs opinions; & c'eſt, je crois, l'eſſentiel.

qui a approuvé ſon inſipide méthode.

Le grand *Deſcartes* ne m'a paru, en fait de Métaphyſique, qu'un homme doué d'une imagination vive & forte, qui croyant avoir vu lorſqu'il avoit ſeulement défini à ſa fantaiſie, ſe promène ſubtilement dans les développemens arbitraires de ſes définitions encore plus arbitraires. Et auſſi-tôt qu'après avoir lu ſon fameux principe qu'il ne faut donner ſon conſentement qu'aux vérités ſi clairement démontrées, qu'on ne puiſſe le leur refuſer ſans ſentir une certaine répugnance dans ſa conſcience, j'ai vu ce philoſophe nous donner pour innées des idées qui ſont le reſultat de la combinaiſon de pluſieurs

autres idées acquiſes par l'expérience & la réflexion, je n'ai pas été plus loin; & je me ſuis dit, comment eſt-il poſſible qu'une doctrine auſſi arbitraire ait pu faire tant de progrès, & former pour ainſi dire une ſecte?

Quant au très-célèbre *Malebranche*, je n'en ai lu que ce qu'il falloit pour reconnoître qu'il n'avoit pas écrit pour les gens de ma ſorte, & pour voir qu'en adoptant les idées de ſon guide Deſcartes, il avoit voulu réaliſer des êtres de raiſon ou plutôt d'imagination qui n'exiſtoient que dans les termes. J'ai reconnu de plus, que pour aller à la vérité par le chemin que nous trace Malebranche, il falloit avoir acquis une infinité de connoiſſan-

de ce que je dis ici, qu'à lire dans Locke ce qu'il a écrit sur la volonté & la liberté de l'homme.

Ainsi tout lumineux que soit ce philosophe dans les choses soumises à la réflexion & à l'expérience, & quoique ses découvertes ayent préparé la connoissance de l'homme, il a de lui même interrompu les progrès qu'il pouvoit y faire, & à la formation près de nos idées qui, je l'avoue, est la base de cette connoissance, il n'y a rien ajouté.

Je dirai peu de chose de l'étonnant *Pascal*; malgré la force de son génie, il n'a vu l'homme qu'à travers l'humeur atrabilaire que lui donnoient son tempérament & ses infirmités: & il l'a jugé avec une précision de christianisme

si

ſi outrée, qu'en prenant au pié de la lettre tout ce qu'il en a dit, on ſeroit forcé de rougir de ſon exiſtence, ſi on ne la maudiſſoit pas, & de ſe mettre par l'opinion au deſſous des animaux les plus vils.

Pour le fameux *la Bruyère*, ſon livre m'a fait toujours beaucoup de plaiſir, parce que je ne l'ai lu que comme l'ouvrage d'un homme d'eſprit, &, ſi l'on veut, comme l'ouvrage d'un bon obſervateur. Il a en effet très-bien démêlé & très-énergiquement rendu le jeu des paſſions & les différentes nuances des caractères. Mais il eſt à l'égard de l'humanité, ce qu'eſt à l'égard d'un tableau mouvant & changeant, le ſpectateur qui n'en admire que le jeu des

figures, ſans entrer dans l'examen raiſonné des reſſorts qui les font mouvoir.

Le concis, le pénétrant *Monteſquieu* m'a moins ſurpris par ſon génie, que par l'inutilité de ſes recherches ſur les loix. Son optimiſme légiſlatif me paroît en général le ſyſtême le moins ſatisfaiſant pour l'humanité : & je n'ai pu m'empêcher de regretter que cet auteur illuſtre eût conſommé tout ſon génie, toute ſa pénétration dans la découverte des cauſes générales & particuliéres de chaque légiſlation, pour en conclure qu'à cet égard tout étoit bien, ou à peu de choſe près. Il me ſemble qu'il ne falloit pas tant de travaux, tant de ſueurs, tant de force d'eſprit pour

découvrir que les paſſions, les intérêts des hommes & les différentes eſpèces de relations qui s'étoient trouvées entre eux, avoient néceſſairement déterminé la légiſlation telle qu'elle étoit, & cauſé dans les loix les variétés qui ſe trouvoient dans ces paſſions, dans ces intérêts, dans les rapports des différentes eſpèces de ſociétés, & principalement dans l'induſtrie des hommes à éluder celles de ces loix qui les gênoient.

J'aurois préféré, & tout homme raiſonnable ſera, je crois, de mon avis, que M. de Monteſquieu eût employé ſa pénétration à bien connoître l'homme; & que parvenu à cette connoiſſance, il eût fondé deſſus un plan

de légiſlation qui eût embraſſé le bonheur de toute l'humanité, ſans négliger aucun individu. Un tel plan, je l'avoue, n'auroit pas ſervi à grand choſe, mais il n'auroit pas été plus inutile que l'Eſprit des loix: & il auroit fourni à cet auteur célèbre plus d'occaſions de développer la bonté de ſon cœur & la profondeur de ſon génie.

Ce n'eſt pas que l'Eſprit des loix ne me paroiſſe, comme à tout le monde, un ouvrage admirable. Je penſe au contraire que c'eſt le livre où l'on voit le mieux juſqu'où peut s'étendre la force de ce qu'on appelle l'eſprit humain. Ce livre contient d'ailleurs des principes généraux & particuliers ſi lumineux, qu'ils

lui aſſurent l'immortalité. Il eſt vrai qu'il s'y en trouve quelques-uns qui ne me paroiſſent pas également juſtes & ſolides ; & c'eſt ce que j'aurai occaſion d'examiner, peut-être plus d'une fois, dans le cours de mon ouvrage.

Je vous ai lu auſſi, ingénieux *Rouſſeau*, dans les ouvrages où la beauté & la force de votre imagination n'offuſquent pas toujours votre raiſon. Je vous ai vu avec plaiſir faire le procès aux ſciences & aux arts, à qui vous auriez tant d'obligations ſi vous aviez voulu vous contenter d'être un homme d'eſprit. Je vous ai vu avec plus de plaiſir encore ramener l'homme vers ſa ſource, & la lui faire voir ſi voiſine de celle des bêtes qu'il mépriſe tant.

Ma ſatisfaction auroit été parfaite ſi dans votre brillant diſcours ſur l'inégalité des conditions vous n'aviez été ſéduit par les idées reçues, & par votre propre cœur, comme j'eſpere vous le démontrer ailleurs.

J'ai auſſi lu votre Emile, cet ouvrage de fantaiſie, où vous vous efforcez d'élever l'humanité au point que votre ame exaltée par la force de votre imagination, vous fait, peut-être, croire poſſible. Cet ouvrage où en croyant embellir l'humanité, vous la dénaturez; cet ouvrage enfin le plus diſparate de tous vos ouvrages, mais qu'on ne peut lire ſans plaiſir ni ſans fruit, par la beauté fraîche de vos images, & par la ſolidité de quelques-uns de vos principes.

Mais je n'ai pu ſoutenir juſqu'au bout la lecture de votre Héloïſe quand je me ſuis apperçu qu'au romaneſque des faits, vous joigniez le romaneſque de la morale ; & que plus outré dans cette partie que vous ne l'avez jamais été, vous ſembliez n'avoir voulu perfectionner vos heros que pour humilier l'eſpèce humaine.

Vous parlerai-je de votre Contrat ſocial, celui de vos ouvrages qui doit vous avoir coûté le plus, & qui cependant eſt en même tems le plus obſcur pour moi, & le plus inutile pour tout le monde ? Comment avez-vous pu ne pas vous appercevoir que toutes ces prétendues conventions tacites entre le ſouverain & le peu-

ple, toutes ces obligations réciproques étoient de vraies chimères, des ſubtilités métaphyſiques, extraites des rapports que le concours de certaines circonſtances ſucceſſives avoit mis entre les hommes ? Comment, avec tant de pénétration, n'avez-vous pas reconnu qu'il n'y avoit point de domination eſſentiellement injuſte, & que tous les gouvernemens, quels qu'ils fuſſent, étoient le produit inévitable des qualités phyſiques & morales, & des goûts des hommes aſſervis ?

Je ne fais qu'indiquer ici aſſez ſuperficiellement ce que je penſe des ouvrages de M. Rouſſeau : mais je ne m'en tiendrai pas là ; & dans la ſuite du mien je compte dire plus au long & plus pré-

ciſément mon ſentiment ſur quelques-uns de ſes principes.

Cet auteur ſi attachant, même lorſqu'il gronde, eſt trop ami de la liberté pour blâmer celle que je prendrai de combattre quelques-unes de ſes idées. Et s'il *lit* mon ouvrage, & qu'il ſoit obligé de mépriſer mes raiſonnemens ou mes réflexions, je ſuis bien perſuadé qu'il ne mépriſera pas ma méthode. Il verra que ſi je ne ſuis pas toujours du ſentiment de nos plus grands hommes, & ſi je penſe avoir de très-bonnes raiſons pour combattre quelques-uns de leurs principes & de leurs opinions, je n'en reconnois pas moins leur ſupériorité à tous autres égards; & que bien loin de ſonger à les rabaiſſer

en relevant ce que j'appelle leurs erreurs, je mets ces erreurs ſur le compte de leurs trop grandes lumiéres ; bien perſuadé que ſi j'avois eu autant d'eſprit, autant de talens que ces hommes célèbres, je n'aurois jamais penſé autrement qu'eux (1).

Reſpectables auteurs d'une entrepriſe qui devoit vous meriter l'admiration & la reconnoiſſance de tout l'univers, & qui n'a fait que vous procurer des déſagrémens & de l'amertume, ne ſerez vous pas ſurpris de voir un ignorant n'être pas de votre avis ſur quelques opinions répandues dans votre fameux diſcours préliminaire ? Mais rien devroit-il

(1) On verra dans la ſuite l'explication de ce paradoxe.

vous étonner après avoir vu l'attroupement de tous nos mirmidons littéraires entreprendre & réuſſir à renverſer ce ſurprenant coloſſe de philoſophie, de littérature & de beaux arts, qui paroiſſoit les menacer de les enſevelir entiérement & pour jamais dans la pouſſière dont ils s'efforcent de ſortir ?

Je reſerve la diſcuſſion de ces opinions pour un autre occaſion. Il me ſuffit pour le préſent de vous avoir mis au nombre des auteurs célèbres qui ſe ſont occupés de la connoiſſance de l'homme, & qui paroiſſent n'y avoir pas fait plus de progrès que leurs devanciers, quoiqu'avec des lumiéres tranſcendantes, & à même de profiter des découvertes &

des erreurs de tant de grands hommes.

Je ne pourrois ſans ingratitude ne pas rendre ici à M. l'abbé *de Condillac* l'hommage que je lui dois. Je regarde ſon Eſſai ſur l'origine de nos connoiſſances, comme un complément néceſſaire à l'Eſſai de l'immortel Locke ſur l'entendement humain. J'ai une égale obligation à ces deux philoſophes. Leurs détails ont développé dans mon eſprit les conſéquences des principes que je m'étois faits d'après l'expérience & la réflexion. Mais en rendant juſtice à la pénétration de M. l'abbé de Condillac, & à la régularité de ſa méthode, je penſe qu'il auroit mieux réuſſi en cherchant ſes principes dans le déve-

loppement naturel de nos facultés ſimplement conſidérées comme paſſives, qu'en les fondant ſur la conſidération de ce qui ſe paſſe dans l'homme inſtruit. Cette dernière méthode oblige à raiſonner d'après les idées reçues, & elle a mis *M.* l'abbé de Condillac dans la néceſſité d'entrer, à l'égard de l'ame & de la penſée, dans un examen qui ne devoit pas ſe trouver à l'entrée d'un ouvrage tel que le ſien. C'eſt, à mon avis, intervertir l'ordre, & commencer par où il auroit fallu finir. La connoiſſance de l'ame, celle de la penſée, ſont, ſans contredit, philoſophiquement parlant, le réſultat de notre attention, de nos réflexions ſur les opérations de ces deux facultés. Ainſi pour

nous donner une idée de l'origine de nos connoiſſances, il ne falloit pas commencer par nous donner l'ame & la penſée, telles qu'on les conçoit parmi les hommes inſtruits, mais montrer, en commençant par les faits naturels exprimitifs, la génération ſucceſſive des idées & des connoiſſances, qui par leur nombre & leur qualité, conſtituent ce que nous appellons l'ame & la penſée.

Peut-être trouvera-t-on qu'il eſt indifférent pour l'examen dont il s'agit, de remonter par dégrés aux premiers principes de nos connoiſſances, ou de partir de ces mêmes principes pour arriver auſſi par dégrés au dernier période des développemens de

nos facultés. Mais je crois qu'il y a une très-grande différence entre ces deux méthodes : en ce que par la première nous portons toujours avec nous les illuſions & les préjugés dont nous ſommes remplis, & que quelques progrès que nous faſſions vers la ſource de nos connoiſſances, nous ne la voyons jamais qu'à travers ces mêmes illuſions, ces mêmes préjugés; au lieu qu'en ſe tranſportant tout d'un coup à cette ſource, c'eſt-à-dire en conſidérant l'humanité primitive dénuée de toute eſpèce de connoiſſances, nous parvenons avec moins de difficulté & d'embarras à ſuivre les développemens ſucceſſifs de nos facultés.

Il eſt très poſſible que mon in-

ſuffiſance à expliquer clairement ce que je ſens ſi bien, donne à ce que je viens de dire un air de vaine ſubtilité : Mais j'eſpere que la méthode même que je vais ſuivre, en examinant l'homme, éclaircira ma penſée.

On ſera, peut-être, ſurpris qu'après avoir affirmé que depuis Socrate juſqu'à nos jours on n'a fait que très-peu de progrès dans la connoiſſance de l'homme, je n'aye parlé que des philoſophes & des auteurs les plus modernes, ſans avoir dit un mot de ceux qui ſe ſont diſtingués pendant le long intervalle qui ſépare les modernes, de Socrate. Mais cette ſurpriſe ceſſera bien-tôt quand j'aurai fait faire à mes Lecteurs l'attention que je ſuis un ignorant,

rant, qui n'ai jamais eu ni le talent, ni la force d'aller puiſer dans des ſources auſſi éloignées; que j'ai eu ſeulement aſſez de bon ſens pour juger que les modernes ayant profité des lumières des anciens, je devois trouver dans les premiers les découvertes des uns & des autres; & qu'enfin il n'en eſt pas des Philoſophes comme des Poëtes & des Orateurs ou autres auteurs de goût. Pour connoître ceux-ci il faut les lire eux-mêmes, parce que leur mérite tient à leur langue & à la tournure de l'expreſſion; au lieu que les ouvrages de raiſon & de bon ſens ſont traductibles dans toutes les langues, & conſervent toute leur force, en quelque langue qu'ils ſoient traduits.

D'ailleurs, & j'en demande pardon à M. Rouſſeau, je n'ai pas le même reſpect que lui pour le Lycée d'Athènes ; & quelque grands génies qu'aient été les Platons & les Xénocrates, je ne vois dans ce que j'ai pu connoître de leurs idées & dans celles qu'ils ont inſpirées aux philoſophes modernes, que des principes dont le fondement eſt appuyé, moins ſur la connoiſſance de l'homme, que ſur l'opinion qu'ils s'étoient faite de l'humanité.

C'eſt en conſidérant le peu de véritables découvertes faites par ces philoſophes célèbres, qu'on peut aſſurer que les ſciences les plus relevées, les talens les plus brillans ſont les plus grands obſtacles à la connoiſſance de l'homme.

En effet ce n'eſt que d'après les opinions que les hommes tiennent de leurs premiers inſtituteurs, d'après les goûts que leur inſpirent toutes les illuſions dont ils ſont environnés, qu'ils s'adonnent à l'étude des ſciences & des arts. Ces premiers préjugés les ſuivent dans le cours pénible de leurs études, & leur application ne fait que fortifier ces mêmes préjugés, à meſure qu'ils avancent dans la carrière qu'ils leur ont ouverte. De ſorte qu'arrivés à un certain âge, ils ſe trouvent avoir perdu à acquérir les connoiſſances des autres, & à ſe faire une manière d'écrire, un tems qu'ils auroient plus utilement employé à penſer.

Ainſi les ſavans, les gens de

génie ne s'appliquant à la connoiſſance de l'homme que lorſque les lumières qu'ils ont acquiſes leur ont inſpiré une haute idée d'eux-mêmes & de leurs ſemblables, il n'eſt pas étonnant qu'ils y aient juſqu'à préſent fait ſi peu de progrès. Leurs lumières, leurs talens ſont pour eux une eſpèce de microſcope qui groſſit l'homme à leur vue, ou plutôt en croyant voir l'humanité, ils ne voient qu'eux mêmes avec tout l'attirail de leurs connoiſſances.

Certains Sauvages, à la vue des premiers Européens qui pour troubler leur repos, ſe priverent de celui dont ils pouvoient jouir eux-mêmes dans leur patrie, prirent d'abord nos habits pour des peaux variées, adhérentes au

corps comme les peaux des autres animaux ; & par une erreur a peu près ſemblable, mais bien plus étonnante, nos grands hommes s'identifient tellement avec leurs lumières & leurs connoiſſances, qu'ils les regardent comme abſolument inſéparables de leur exiſtence. L'eſtime & la conſidération que ces lumières leur attirent de la part des autres hommes, en relevent encore l'éclat à leurs propres yeux ; & quelques efforts qu'ils faſſent pour ſe dépouiller de ces préventions, elles influent ſur toutes leurs recherches.

Ce n'eſt pas que malgré l'attention perpétuelle des hommes célèbres à ramener leurs découvertes à certains principes qu'ils ſe

ſont faits d'après les préjugés généraux & leurs préjugés particuliers, la vérité ne perce quelquefois dans leurs écrits; mais ce ne ſont que des lueurs paſſagères qu'ils ſe hâtent bien-tôt d'éteindre eux-mêmes, comme s'ils en étoient éblouis.

Je n'irai pas loin pour chercher la preuve de ce que je viens de dire, un ſeul écrit de M. Rouſſeau de Genève me la fournira. Cet auteur célèbre, qui retient en quelque manière ſon génie de peur d'être ou de paſſer pour philoſophe, ſembloit avoir apperçu le but vers lequel je tends. Dépouillant l'homme de tous les accoutremens qu'il tient du tems, des circonſtances & de ſes fantaiſies, il l'avoit mis d'a-

bord aſſez nud pour pouvoir être examiné ſans obſtacle. Mais il ne put long-tems ſoutenir cette vue. Il ſe hâta de rendre à l'homme une partie des lambeaux qu'il lui avoit enlevés, & le rendit par là auſſi méconnoiſſable qu'il avoit toujours été. Et comme s'il avoit craint de ne l'avoir pas aſſez recouvert, il s'eſt appliqué depuis à lui prêter des ajuſtemens ſi recherchés, qu'ils font le contraſte le plus ſingulier & le plus bizarre avec l'état où il l'avoit d'abord mis.

Que l'on conſidère en effet dans le diſcours ſur l'inégalité des conditions, l'homme errant dans les forêts, diſputant ſa ſubſiſtance avec les bêtes féroces, ou évitant leurs attaques par ſon

adreſſe à grimper ſur les arbres ; & par ſon agilité dans la courſe, a-t-on lieu de s'attendre à voir tout de ſuite ce même animal doué d'un amour de lui-même, aſſez modéré pour être retenu de faire du mal par la pitié ? Ce dernier ſentiment, quelque précieux qu'il ſoit, n'a jamais pu être regardé comme un ſentiment inné, que par une illuſion qui, en même tems qu'elle fait honneur au cœur de M. Rouſſeau, a offuſqué ſes lumières ſur un des points les plus intéreſſans de ſes recherches.

Mais cette illuſion n'eſt pas la ſeule qui ait arrêté les progrès de cet homme ingénieux. Son amour pour l'ordre, les notions d'équité qu'il a puiſées dans le commerce de la ſociété, & que

les injuſtices qu'il a eſſuyées, ou qu'il a vu commettre, ont profondément gravées dans ſon imagination, lui ont fait croire qu'il étoit né, ainſi que tous les autres hommes, avec un ſentiment de juſtice. Il s'eſt tellement prévenu de cette opinion, que dans ſon Emile, il attribue à ce ſentiment la colère & les cris immodérés d'un enfant au berceau que ſa nourrice à frappé.

C'eſt ainſi que les plus grands hommes éblouis par leurs propres lumières, & ſéduits par un ſentiment acquis, bronchent, pour ainſi dire, au premier pas, en mettant ſur le compte de la ſimple nature, des modifications purement accidentelles, & dépendantes des circonſtances qui

auroient pu ne pas ſe préſenter, & qui même actuellement ne ſe trouvent point partout.

Sans ces illuſions inſéparables des lumières tranſcendantes, & des ſentimens d'un cœur exercé par l'habitude de penſer d'après ces lumières, comment M. Rouſſeau auroit-il pu adopter cette différence impoſſible à ſaiſir entre l'amour propre & l'amour de ſoi-même ? Comment auroit-il cru la ſeule nature en état d'inſpirer cet amour, tempéré par une répugnance innée à voir ſouffrir ſon ſemblable, par ce ſentiment de pitié qui, de tous les ſentimens, a le plus beſoin de circonſtances pour exiſter, & qui n'eſt lui même qu'un développement & une modification de l'amour propre ?

Comment enfin cet auteur ſi pénétrant auroit-il cru innées des notions de juſtice, qui ne ſont abſolument que le réſultat des rapports occaſionnels, & un retour non réfléchi de l'amour propre ſur lui-même ?

Si M. Rouſſeau eût employé à réfléchir tout le tems qu'il a conſommé dans l'étude des ſciences & dans l'acquiſition des arts agréables, ſon génie pénétrant n'auroit rien laiſſé à découvrir dans la connoiſſance de l'homme. Il n'auroit jamais adopté cette diſtinction ſubtile & imaginaire entre l'amour de ſoi-même & l'amour propre. Il auroit au contraire reconnu que quelque nom qu'on juge à propos de donner à ce ſentiment qui nous fait tendre

invinciblement à notre conſervation & à nôtre bien être, c'eſt un ſentiment inſéparable de l'exiſtence, excluſif, & qui n'admet aucune modification qui ne tourne à ſon avantage.

Il auroit vu que la pitié, bien-loin d'être un ſentiment inné, doit ſon exiſtence à des notions qu'on ne peut ſuppoſer dans l'état hypothétique de nature : puiſque dans cet état on ne devroit connoître ni douleur, ni privation, & qu'il faut avoir éprouvé les maux, pour plaindre ceux qu'on en voit attaqués. De ſorte qu'un homme dans l'état de pure nature, qui n'auroit jamais ſenti le moindre mal, bien-loin de plaindre ſon ſemblable, à la ſimple vue de l'expreſſion de ſes ſouffrances,

ne pourroit même rien comprendre à ſa ſituation.

Il auroit encore vu, cet homme ſi éclairé, que ce ſentiment de juſtice dont il veut gratifier l'homme naturel, eſt peut-être le ſentiment le moins inné, celui qui demande le plus de ces notions que l'on ne peut acquérir que dans un état de ſociété bien différent de celui où M. Rouſſeau ſuppoſe les premiers hommes.

L'immortel Monteſquieu embarraſſé pour trouver une juſtice indépendante des rapports entre les hommes en ſociété & des loix qui ont réſulté de ces rapports, eſt obligé de faire ce raiſonnement: » Avant qu'il y eût des êtres » intelligens, ils étoient poſſibles; » ils avoient donc des rapports

» poſſibles, & par conſéquent
» des loix poſſibles. Avant qu'il
» y eût des loix faites, il y avoit
» des rapports de juſtice poſſible.
» Dire qu'il n'y a rien de juſte
» ni d'injuſte que ce qu'ordon-
» nent ou défendent les loix po-
» ſitives, c'eſt dire qu'avant
» qu'on eût tracé ce cercle, tous
» les rayons n'étoient pas égaux.

Si cet auteur reſpectable eût vu dans l'homme, comme M. Rouſſeau, des principes innés, il ſe ſeroit épargné un raiſonnement auquel on peut juſtement reprocher qu'il ne prouve rien, puiſqu'il prouve ſimplement que tout ce qui exiſte, exiſtoit poſſiblement avant ſon exiſtence. D'où l'on peut, à mon avis, raiſonnablement conclure que ſi les hommes

n'euſſent jamais dû exiſter, il n'y auroit jamais eu rien de juſte ni d'injuſte ; & que par conſéquent l'exiſtence des notions que nous avons du juſte & de l'injuſte, dépendoit de l'exiſtence de l'homme & de ſes rapports avec ſes ſemblables. Ce qui revient, ſi je ne me trompe, à cette propoſition ; le juſte & l'injuſte, ainſi que les notions que nous en avons, ſont le réſultat des rapports qui ſe trouvent entre les hommes dans l'état de ſociété, propoſition que très-certainement M. de Monteſquieu n'avoit pas deſſein d'établir, puiſqu'il s'attachoit à la détruire.

Rien, ce me ſemble, ne devoit plus en impoſer à l'auteur d'Emile, que la peine que le pro-

fond Monteſquieu a priſe inutilement pour établir une juſtice indépendante des rapports entre les hommes en ſociété, & des loix occaſionnées par ces rapports. Et il eſt bien étonnant que M. Rouſeau, avec la liberté d'eſprit qu'il affecte, ait adopté un principe cartéſien dans un tems où la doctrine de Deſcartes, par rapport ſurtout aux idées & aux principes innés, eſt reléguée par tout ce qu'il y a de gens raiſonnables dans la région des chimères ingénieuſes. Mais encore un coup, les plus grands hommes, faute d'une attention impartiale, font honneur à l'humanité en général, de leurs vertus & de leurs lumières, en regardant comme attachés à leur eſſence les connoiſſances & les

ſentimens

ſentimens qu'ils ont acquis. Il ne faut donc pas s'étonner ſi au lieu de l'homme tel qu'il eſt, ils n'ont pu juſqu'à préſent nous procurer que des phantômes compoſés de leurs ſcientifiques viſions.

Mais ſi les ſciences & les talens qui devroient en apparence nous conduire à la connoiſſance de l'homme, ſont préciſément ce qui nous en éloigne, de qui peut-on attendre les lumières qui nous manquent ſur cet objet? On peut les attendre d'un homme indépendant de toute autorité qui n'eſt pas celle des Livres Saints, d'un homme qui ne tende qu'à avoir l'eſprit juſte, qui ne veuille voir que par lui-même, & qui doué d'un bon ſens renforcé par l'expérience & par la ré-

flexion, ne ſoit détourné dans ſa marche par aucune des illuſions qui offuſquent les lumières des plus grands hommes. Telles ſont les qualités qui peuvent conduire à la connoiſſance de l'homme, autant que cette connoiſſance ſoit poſſible. Et quoiqu'il ſemble plus difficile de trouver un auteur avec toutes ces qualités, & qui n'ait que celles-là, que de trouver un ſavant, un homme de génie doué des plus grandes connoiſſances; cela ne me paroît cependant pas impoſſible.

La nature & certaines circonſtances ont pu former un homme qui, après avoir examiné les notions qu'il a reçues de ſes premiers inſtituteurs, ſe ſoit déterminé à en faire la vérification

la plus exacte ; qui ayant cherché à s'éclairer dans les ouvrages de gens d'eſprit & de génie, & n'y ayant trouvé que des opinions fondées ſur d'autres opinions, ait formé le deſſein de s'en faire une indépendante de celle des autres, & priſe dans la contemplation continuellement réfléchie de ce qui ſe paſſe en lui, de tout ce qu'il voit ſe paſſer ſous ſes yeux, & de tout ce qui s'eſt paſſé avant lui. Un homme, en un mot, qui dédaignant les ſciences ſans les connoître autrement que par le peu de bien qu'elles ont fait à l'humanité, & le peu de lumières utiles qu'elles nous ont procurées, ſe propoſe de ne faire uſage dans ſes recherches que de la portion de ſens commun qu'il a

reçue de la nature, après l'avoir épurée de toutes les erreurs dont le tems & l'exemple l'avoient obſcurcie.

Un tel homme, s'il ſe trouve ſur-tout dans une de ces ſituations où les hommes n'ayant point intérêt de nous en impoſer, ſe mettent avec nous à découvert, & nous empêchent de nous en impoſer à nous-mêmes, un tel homme, dis-je, reconnoîtra bien-tôt que tous les gens d'eſprit, tous les philoſophes de tous les tems & de tous les lieux, n'ont fait que ſe copier les uns les autres pour le fond, en ajoutant chacun aux idées des autres, ce que la ſubtilité de leur eſprit & les différentes eſpèces de préjugés leur avoient fait imaginer.

Il reconnoîtra encore que tous ces philoſophes ſi célèbres ne ſe ſont trompés & n'on fait ſi peu de progrès dans la connoiſſance de l'homme, que parce qu'ils ont pris pour inſéparables de ſon eſſence, des qualités & des développemens purement accidentels, &, abſolument parlant, ſuperflus. Ainſi ſe détachant de toute autorité, & tirant plus d'avantage des erreurs des philoſophes qui l'ont dévancé, que de leurs découvertes, il ne ſuivra dans ſes recherches d'autres guides que ſon expérience & ſes réflexions.

Cet homme n'ira pas commencer, comme ont fait tant d'auteurs illuſtres, & ſur-tout ceux qui ſe ſont attachés à découvrir les

principes du droit naturel & de celui des gens, par poſer pour baſe de ſes recherches *les lumières de l'entendement humain, & la détermination de la volonté de l'homme.*

Il reconnoîtra ſans beaucoup de peine, qu'entâmer par là ſes ſpéculations, c'eſt laiſſer derrière ſoi plus de chemin qu'il n'en reſte à faire, & s'expoſer à broncher à chaque pas, ſans eſperer de parvenir jamais à aucun but certain. Et laiſſant là toutes les définitions arbitraires & frivoles, ſur leſquelles tant de grands génies ont fondé leurs différens ſyſtêmes, il remettra tout d'un coup l'humanité dans ſon berceau. La conſidérant dans cet état, dépouillée de toutes les connoiſſances que le tems & les

différentes circonſtances lui ont procurées, & réduite à la condition de tous les autres êtres animés ſortant des mains de la nature, il ſuivra ſans peine ſes développemens & ſes progrès, & en découvrira les cauſes avec la même *facilité*. Par cette méthode il tracera aux philoſophes déſintéreſſés & de bonne foi, la route qu'ils doivent ſuivre, en l'embelliſſant des découvertes que des études plus détaillées, plus particulières & plus profondes, leur auront fait faire.

Me mettant à la place du ſpectateur que je ſuppoſe, je vais tenter de faire l'hiſtoire philoſophique de l'homme, d'après le plan que je viens de tracer.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
DE L'HOMME.

PREMIERE PARTIE.

JE vais te préſenter à toi-même, ô homme, comme tu ne t'es jamais vu & comme tu n'as jamais pu te voir. Mais que ton orgueil humilié par la petiteſſe où te reduira mon examen, ne prenne point pour ſe venger, les armes ſacrées de la Religion. Ne vas pas faire comme ces écrivains hypocrites & perfides qui, dans le déſeſpoir de ne pouvoir combattre par des raiſons les ſentimens des auteurs qui leur déplaiſent, oſent ſe ſervir de ces armes qu'ils ne redoutent point eux-mêmes, pour exciter

contre ces auteurs la haine & la défiance du public. Songe que le même Etre ſuprême qui t'a tiré du néant, en a tiré auſſi le Huron & le Hottentot, & tant d'autres nations qui reſtent encore enſevelies dans les ténèbres épaiſſes de la plus profonde ignorance. Songe que la même puiſſance qui t'a placé hors des ſiécles barbares, & dans des nations éclairées par la connoiſſance de leur créateur, & par la grace de l'Evangile, a pu te faire naître au milieu de ces peuples que tu mépriſes, & que tu traites, pour ſatisfaire à ton inſatiable cupidité, comme des bêtes brutes. Songe qu'en te conſidérant tel que tu ſerois, ſi tu étois abandonné, comme ces peuples, à la ſimple conduite de la nature, je te porte à remercier le Souverain de l'univers de t'avoir tiré de ce ſecond néant, à lui rapporter toutes les lumières utiles que tu en as reçues, & à lui faire le généreux ſacrifice de toutes ces connoiſſances frivo-

les qui ne ſervent qu'à nourrir ton orgueil, & à t'écarter de cette ſimplicité docile, ſi fort recommandée par les Livres Saints. Songe qu'à quelque point de baſſeſſe & d'ignorance que je réduiſe l'humanité enviſagée par les ſeules lumières de la raiſon, je ne te fais rien perdre auprès de ton Créateur, aux yeux de qui toutes tes connoiſſances, toute ta puiſſance, toutes tes grandeurs n'empêchent pas que tu ne ſois un mépriſable ver de terre. Songe enfin qu'il n'en a pas plus coûté à la divinité pour te ſortir de l'état de nature où je vais te ramener, qu'il ne lui en a coûté pour te tirer du néant, & apprends, dans ce que tu vas lire, à ne compter au nombre de tes véritables avantages que celui de pouvoir devenir agréable à cet Etre ſuprême.

Mais en ramenant l'humanité vers ſon origine, je me garderai bien de placer ſon berceau, comme a fait l'Auteur du Diſcours ſur l'inégalité des

conditions, au milieu des forêts, environné de bêtes féroces. Je ſens trop que dans cette poſition le premier homme & ſa première poſtérité auroient été bien-tôt détruits, & qu'ils n'auroient pas eu le tems d'apprendre à fuir, ou à ſe défendre des attaques de leurs ennemis.

Il me ſemble bien plus raiſonnable de placer nos premiers parens ſous un climat doux & toujours tempéré, où tout ce qui étoit néceſſaire à leur ſubſiſtance croiſſoit & ſe multiplioit naturellement, où il n'y avoit aucun animal féroce ou nuiſible qui pût s'oppoſer au repos & à la multiplication de l'eſpèce humaine, où tout, en un mot, concouroit à favoriſer la conſervation & la propagation des premiers hommes.

J'ai d'abord, pour rendre cette poſition plus que vrai-ſemblable, le fait même de leur multiplication prodigieuſe. S'ils n'avoient pas eu dans leur origine toutes les facilités, toutes les

commodités que je leur ſuppoſe ; & qu'ils euſſent été expoſés aux incommodités, aux dangers que j'éloigne d'eux, le berceau de l'humanité en ſeroit bien-tôt devenu le tombeau.

Et ce qui doit achever de convaincre que la poſition dans laquelle je ſuppoſe les premiers hommes n'eſt pas une ſimple conjecture, c'eſt l'autorité de la ſainte écriture. Moyſe ne place-t-il pas le premier homme & la première femme dans un lieu de délices où rien ne manquoit pour leur ſubſiſtance, & où le climat étoit ſi tempéré, que nos premiers parens ne s'apperçurent de leur nudité qu'après leur déſobéiſſance, dont ce ſentiment fut la première punition ?

Mais M. Rouſſeau ayant entrepris de prouver que l'état de ſociété entre les hommes n'étoit pas naturel, s'eſt mis dans la néceſſité de les ſuppoſer épars dans les forêts, *déja accoutumés aux intempéries de l'air & à la rigueur*

des ſaiſons, exercés à la fatigue, & forcés de défendre, nuds & ſans armes, leur vie & leur proye contre les autres bêtes féroces. Les enfans, continue cet auteur, *apportant au monde l'excellente conſtitution de leurs peres, & la fortifiant par les mêmes exercices qui l'avoient produite, acquirent ainſi toute la vigueur dont l'eſpèce humaine eſt capable.*

Qui ne voit que M. Rouſſeau n'ajoutant point à cette ſuppoſition les ſoins & les exemples des peres, les enfans auroient été dévorés avant que d'avoir appris à ſe défendre contre les bêtes féroces, ou à les éviter par la courſe? N'eſt-il pas clair encore que ces ſoins, ces exemples auroient formé entre les peres & les enfans, des rapports que l'habitude ſeroit venu cimenter, & qui ne peuvent ſe concilier avec l'idée que cet auteur ingénieux veut donner de ſon homme ſauvage; à moins de le ſuppoſer, contre toute néceſſité, doué par la nature d'une antipathie décidée

contre ſes parens, qui le portoit à les fuir auſſi-tôt qu'il pouvoit ſe paſſer d'eux ? Sans la ſuppoſition de cette antipathie on ne parviendroit jamais à iſoler les premiers individus humains au point où M. Rouſſeau a voulu les iſoler, qu'en avouant que quelques circonſtances inconnues les avoient obligés de ſe ſéparer, non-ſeulement de leurs peres & meres, mais encore de tout autre individu de leur eſpèce.

Ainſi loin que l'état de diſperſion où M. Rouſſeau ſuppoſe les premiers hommes, pût être regardé comme la ſource de la ſociabilité, un tel état auroit été au contraire le réſultat d'une révolution violente arrivée dans la ſociété.

On ſeroit moins ſurpris d'une ſuppoſition ſi arbitraire, & ſi oppoſée aux plus ſimples notions de la raiſon, ſi l'auteur que je prends la liberté de contredire, eût eu beſoin de cette ſuppoſition pour prouver que l'inéga-

lité des conditions n'étoit pas naturelle. Mais il n'avoit qu'à ſe donner la peine de remonter plus haut qu'il n'a fait, c'eſt-à-dire, juſqu'au premier homme & à la première femme, au lieu de ſuppoſer gratuitement & tout d'un coup un nombre d'hommes ſemés au hazard dans les bois, & inſtruits, on ne ſait comment, à repouſſer ou à éviter les attaques des bêtes feroces. En ſuivant cette méthode il auroit vu, comme j'eſpere de lui démontrer bientôt, que ſi l'état de ſociété eſt une ſuite preſqu'inévitable des inclinations & des diſpoſitions que la nature a miſes dans l'homme, comme dans les autres êtres animés, l'inégalité des conditions n'eſt pas pour cela plus naturelle que les événemens, les découvertes & les goûts qui l'ont occaſionnée.

Mais ſans nous arrêter d'avantage à ces premières ſuppoſitions de M. Rouſſeau où nous pouvons revenir dans la ſuite, tenons-nous en pour le preſent

à

à l'opinion très-raiſonnable que toutes les eſpèces d'animaux ont commencé par un mâle & par une femelle. Et pour n'être pas embarraſſés à démêler les cauſes des développemens de l'enfance de nos premiers parens, ſuivons en ce point l'Ecriture ſainte qui nous les préſente dans l'âge adulte. Nous découvrirons ſans peine & ſans difficulté ces développemens dans leur poſtérité.

En conſidérant le premier homme & la première femme dans les lieux ſemés ou plantés de tout ce qui peut être néceſſaire à leur ſubſiſtance, cueillant ſans peine & ſans ſouci ce que la nature, toujours libérale met à leur portée, je voudrois bien pouvoir imaginer, avec l'auteur des Réflexions d'une Provinciale, (*a*) nos premiers parens *ſe conſidérant, ſe plaiſant, ſe communiquant par des ſons ou par des*

(*a*) Brochure qui a paru immédiatement après le Diſcours ſur l'inégalité des conditions.

ſignes leur émotion mutuelle, s'examinant, réfléchiſſant, ſe regardant & ſe parlant encore, déſirant de s'unir, & enfin devenant heureux. Mais par malheur pour moi, au lieu de ce galant tableau, la raiſon ne me préſente que deux êtres encore bruts, que la conformité de nature aſſocie d'abord par l'inſtinct qui réunit les animaux de la même eſpèce, & que la différence des ſexes unit enſuite par des liens plus doux & plus étroits; mais auſſi peu réfléchis que les réflexions de la Provinciale, & celles de l'Élève de la nature (*b*). Je vois ces deux êtres ignorans faire & bondir à l'exemple des animaux paiſibles qui les environnent, ne ſuivre dans leurs repas & dans leurs plaiſirs, d'autres règles que celles de leur appétit & de leurs beſoins, ſe coucher & ſe lever avec le ſoleil, & jouir d'une paix d'autant plus profonde, que

(*b*) Livre ſingulier imprimé en 1764.

leur perfectibilité eſt moins développée, & que leurs beſoins ſont dans un équilibre parfait avec les moyens de les ſatisfaire.

Il faudroit avoir extrêmement beſoin de défunir l'eſpèce humaine pour ne pas reconnoître que nos premiers parens dans cette ſituation durent être d'autant plus étroitement liés qu'ils étoient ſeuls de leur eſpèce, & que, loin qu'aucun motif pût jetter le moindre trouble dans leur petite ſociété, tout devoit au contraire concourir à en reſſerrer les nœuds. En effet, la nature ayant mis abondamment autour d'eux tout ce qui leur étoit néceſſaire, ils pouvoient ſe le procurer ſans peine & ſans ſoins. Ainſi n'ayant aucun beſoin du ſecours l'un de l'autre, il ne pouvoit ſe gliſſer entre-eux aucune autre ſorte d'intérêt que celui de jouir enſemble des biens qui les environnoient, & de ceux dont le principe ſe trouvoit en eux-mêmes. Principe

dont les développemens étant réciproques, & la jouiſſance tellement dépendante de leurs diſpoſitions mutuelles qu'aucun autre être ne pouvoit les y ſuppléer, devoit rendre indiſſolubles, excluſifs, & comme inhérens à leur eſſence, les liens qui les uniſſoient.

Hommes élégans & polis, & vous ſurtout ſexe frivole & maniéré, quelle répugnance ne ſentiriez-vous pas, ſi vous me liſiez, à voir nos premiers parens répandus ſur un gazon frais, à l'ombre d'un arbre toujours touffu, ſe repaiſſant de fruits tombés à terre, ou des plantes dont les autres animaux, & le beſoin de nourriture, leur avoient appris l'uſage, & ſe prodiguant des careſſes, groſſières ſelon vous, mais bien préférables, ſelon la raiſon, à celles que vous inſpire la corruption de vos cœurs ?

En effet, les careſſes de nos premiers parens exprimoient infailliblement le deſir que les vôtres très-ſou-

vent cherchent inutilement à faire naître. Reſtez ſous vos lambris dorés ; au milieu de toutes les commodités que l'imagination enflammée par le luxe, & une inquiétude toujours inſatiable, parce qu'elle n'a pour objet que des biens imaginaires, vous font raſſembler autour de vous. Pleins des mets & des liqueurs les plus funeſtes, puiſqu'au lieu de contribuer à reparer &, à ſoutenir vos forces, ils en détruiſent le principe, cherchez donc un duvet délicat & ſur une triple & quadruple couche, le ſommeil qui vous fuit pour aller répandre ſes plus douces faveurs, ſur tous les êtres animés qui repoſent dans les bras de la nature. Au lieu de cet inſtinct qui porte invinciblement l'homme naturel à former ſon ſemblable, n'apportez dans vos careſſes mutuelles que des expreſſions ſubtiliſées & les tentatives d'un deſir que l'imagination cherche inutilement à rechauffer, en dépit de la nature épuiſée par

l'abus que vous avez fait de ſes dons. Au lieu de laiſſer un libre cours à cet inſtinct pour la multiplication de votre eſpèce, donnez-lui des bornes, afin de ne pas rendre votre famille trop nombreuſe, & de ne pas ôter par là à un ou deux enfans les moyens de ſe corrompre autant que vous. Hommes efféminés, n'apportez dans le lit nuptial que le reſte de vos forces épuiſées; & après avoir procuré avec effort à la ſociété un être foible & débile, un ombre d'homme, laiſſez vos femmes ſe dédommager de la foibleſſe de vos careſſes avec d'autres hommes qui en auront de plus fortes, à prodiguer pour atteindre à l'état d'épuiſement néceſſaire pour vos mariages. Fuyez comme un objet d'ennui & de dégoût la lecture de mon livre & de tout livre de cette eſpèce, & liſez avec avidité ces brochures élégantes où l'inſtinct qui fait le robuſte Laboureur & l'Artiſan utile, paroît ſous le nom & ſous

attributs d'une Divinité charmante & folâtre, entourée de Jeux & de Ris qu'on ne voit jamais; ne parlant qu'un langage affecté, subtil, quintessentié; qu'on appelle sentiment, & qui n'est dans le fond qu'un verbiage inventé par l'orgueil humain pour tâcher d'embellir une passion qui nous est commune avec les plus vils animaux. Fuyez encore un coup, mon livre, il n'est pas fait pour vous. Vous n'avez besoin, vous n'êtes capables que d'être amusés, & mon dessein est d'instruire des êtres raisonnables.

C'est donc aux philosophes dont le nombre est aussi petit que le nom en est commun, c'est particulièrement au célèbre Rousseau, aux auteurs respectables de l'Encyclopédie, que je présente l'homme dans la position naturelle où je l'ai laissé un peu plus haut.

Je demande d'abord au premier, comment il fera pour trouver dans cet homme le vouloir & le non-vouloir

loir, le desir & la crainte que, dans son Discours sur l'inégalité des conditions, il met au nombre des premières opérations de l'ame de l'homme sauvage? La simple perception, le simple sentiment qui, suivant cet auteur même, sont les premières fonctions de l'homme naturel, supposent-elles donc nécessairement, & sans aucun développement ultérieur, le vouloir & le non-vouloir, le désir & la crainte? Je suis bien éloigné de cet avis; & tout homme attentif pensera, comme moi, que l'homme originel isolé, seroit toujours borné à appercevoir & à sentir, sans vouloir ou non-vouloir, sans desir & sans crainte, si se trouvant toujours à portée de satisfaire sans aucun obstacle les besoins indiqués par la nature, il n'étoit tiré de cet état par l'exemple ou par quelques découvertes accidentelles.

Ceci me paroît sans réplique, à moins qu'on ne veuille appeller vo-

lonté (*c*) ce mouvement de la nature qui porte les enfans à crier lorſqu'ils ſont preſſés par le beſoin de nourriture, & à chercher avec avidité le teton de leur nourrice: prétention inſoutenable, puiſqu'elle ſuppoſeroit de la volonté dans les animaux brutes, en qui l'on voit exactement les mêmes opérations. Et qu'on ne diſe pas qu'il y a une grande différence entre un enfant à la mamelle & un homme fait. Ce ſeroit perdre de vue l'homme hypothétique dont nous parlons, pour enviſager l'homme en général parvenu à l'âge fait, par les progrès de l'éducation & de l'exemple. Car enfin quoi-

(*c*) J'avoue ingénuëment, & peut-être ſans néceſſité, que je n'ai jamais pu comprendre ce que c'étoit que volonté, ni voſition, dans le ſens où les Théoſogiens & les Philoſophes veulent qu'on entende ces mots. Mais je ne demande qu'à être éclairé: & dans cette vue je fais ſur la liberté qui, je crois, eſt un attribut de la volonté, cette queſtion à ceux qui ſont en état de la réſoudre: L'homme hypothétique-naturel, & l'enfant à la mamelle ſont-ils libres d'accepter ou de rejetter les principes que l'exemple, les circonſtances ou l'éducation leur préparent?

que l'homme fait puiſſe être regardé comme différent de l'enfant à la mamelle, par rapport à la force, & à l'aptitude actuelle des parties dont il eſt compoſé, il lui eſt entièrement ſemblable dans l'état purement naturel où je le ſuppoſe, par rapport aux opérations de l'ame. Qu'on regarde ſi l'on veut l'homme fait comme plus diſpoſé à recevoir des connoiſſances, plus en état d'en faire uſage qu'un enfant, ils n'en partiront pas moins tous deux du même point pour ce qui concerne ces connoiſſances ; & le plus ou le moins d'aptitude actuelle à les acquérir, le plus ou le moins de tems qu'ils mettront à leurs progrès, ne changeront rien au fond de la queſtion.

L'homme donc, dans l'état où je le ſuppoſe, ne ſentant que la faim & la ſoif, n'ayant qu'un genre d'alimens, un genre de boiſſon, & trouvant inceſſamment l'un & l'autre à ſa portée, fera

certainement dans un état abſolu de tranquillité & d'indifférence, juſqu'à ce que le hazard des circonſtances, lui ait fait découvrir dans d'autres objets que ceux dont il faiſoit uſage, des propriétés plus agréables, ou au moins d'un égal agrément.

Ce ſera pour lors, ſelon ma façon de concevoir, qu'étant en état de comparer, il ſera auſſi en état de choiſir, & par conſéquent de vouloir & de ne pas vouloir. Mais encore ce développement ne ſera-t-il pas grand honneur à ſon ame, puiſqu'il ſera purement machinal, & entiérement ſemblable à celui des animaux qu'on voit ſe porter avec plus d'avidité vers certains alimens que vers d'autres, & abandonner ceux qu'ils aiment le moins, pour ſe jetter ſur ceux qu'ils aiment le plus.

A l'égard du deſir, & M. Rouſſeau entend par ce mot autre choſe que l'appétit qu'excite le beſoin, l'homme

primitif me paroît encore plus éloigné de cette opération de l'ame, que de la volonté. En effet, outre que le desir, tel que je le conçois, & tel qu'on le définit ordinairement, exige certaines connoissances, il suppose encore la privation. Or tout cela ne peut se supposer que d'un état de société générale, ou au moins d'une succession de circonstances éloignées de l'état primitif.

Quant à la crainte, quoique ce sentiment paroisse tenir le plus immédiatement à l'amour inné de notre conservation, je le crois encore plus éloigné que le desir, de l'état de pure nature.

L'auteur respectable de l'Esprit des loix, a dit cependant que l'homme dans l'état de nature ne sentiroit d'abord que sa foiblesse, & que sa timidité seroit extrême. Il donne pour exemple un Sauvage qui fut trouvé dans les forêts de Hanover, sous le règne de Georges I. Personne plus que

moi ne reſpecte l'autorité d'un auſſi grand homme ; mais j'oſe être perſuadé que ſon eſprit rempli du pénible projet qu'il a ſi ſupérieurement exécuté, ne fit que gliſſer ſur cette propoſition. S'il l'avoit approfondie avec le même ſoin que les autres propoſitions dont il avoit un beſoin particulier, il auroit, ſans doute, reconnu combien elle étoit gratuite : & il n'auroit pas regardé comme une preuve bien concluante l'exemple du Sauvage trouvé dans les forêts de Hanover.

En effet, de quel droit attribueroit-on la timidité de ce ſauvage au ſentiment purement naturel de ſa foibleſſe, plutôt qu'à la ſurpriſe d'inſtinct que dut lui cauſer le ſpectacle nouveau de tant d'objets divers qui vinrent en foule ſe préſenter à ſa vue ? Qu'elle différence énorme entre ces objets & ceux qui l'environnoient auparavant, & avec leſquels il s'étoit comme identifié ! Cette vue devoit être pour lui une

eſpèce de renverſement d'exiſtence ; capable de produire ſur lui des effets bien plus terribles que la crainte. Ainſi rien de moins concluant que cet exemple, qui ne prouveroit même rien quand on accorderoit que la timidité du Sauvage avoit pour principe le ſentiment de ſa foibleſſe. Car enfin il avoit ceſſé d'être dans l'état de nature. Il avoit fait l'épreuve d'une force ſupérieure à la ſienne, lorſqu'il fut arrêté. En un mot, il avoit perdu ſa liberté malgré lui. En falloit-il davantage pour lui faire ſentir ſa foibleſſe, & peut-on conclure de cet exemple que ce ſentiment ſoit purement naturel ?

Je vais encore plus loin. Je ſuppoſe que l'on eût pu porter les obſervations juſqu'à reconnoître un naturel timide dans notre Sauvage, avant qu'il fût troublé dans la vie libre qu'il menoit, & avant même qu'il eût vu aucun des objets qui s'étoient préſentés à lui, lors de la perte de ſa liberté, ce

ne ſeroit pas encore aſſez pour aſſurer que cette timidité étoit naturelle. Il auroit fallu pour cela, ce qui étoit impoſſible, qu'on eût ſuivi ce Sauvage, depuis l'inſtant de ſa naiſſance, juſqu'au moment où il fut pris, & qu'on eût reconnu qu'aucun accident n'avoit occaſionné dans ſon ame ce ſentiment de foibleſſe qui fait naître la crainte, ainſi que le ſentiment de ſa propre force inſpire le courage, au dire même du grand génie dont j'oſe combattre l'opinion.

La crainte eſt donc encore moins naturelle à l'homme que les autres ſentimens dont nous venons de parler. Il faut abſolument, pour que tous ces ſentimens viennent à éclorre, une certaine expérience. Il faut, particulièrement pour celui de la crainte, que l'homme ait rencontré des obſtacles à ſa tranquillité, ou qu'il ait été obligé de céder à une force ſupérieure. En un mot, je ne concevrai jamais qu'un ſen-

timent qui ne peut naître que de la comparaiſon qu'on a été obligé de faire d'un état de tranquillité avec un état troublé par les attaques de quelqu'autre être, ou de ſes forces avec d'autres forces ſupérieures, ſoit un ſentiment purement naturel,

Mais ſi l'on ne peut, ſans donner dans l'arbitraire, accorder à l'homme primitif, ni vouloir, ni non-vouloir, ni déſir, ni crainte, comment s'y prendra-t-on pour lui trouver des idées réfléchies ſur lui-même, ſur cet être penſant qui conſtitue ſa nature, & qui n'eſt pas différent de lui-même? C'eſt ce qu'il faut voir dans le Diſcours préliminaire des auteurs de l'Encyclopédie.

La première choſe, diſent ces auteurs, *que nos ſenſations nous apprennent, & qui n'en eſt pas diſtinguée, c'eſt notre exiſtence. D'où il ſuit que nos premières idées réfléchies doivent tomber ſur nous; c'eſt-à-dire, ſur ce principe penſant qui conſtitue*

conſtitue notre nature, & qui n'eſt point différent de nous-même. La ſeconde connoiſſance que nous devons à nos ſenſations, eſt l'exiſtence des objets extérieurs. A peine, ajoutent-ils, *ſentons-nous l'exiſtence de notre corps, que nous nous appercevons de l'attention qu'il exige de nous pour écarter les dangers qui l'environnent.*

Je ne crois pas que quand on le feroit exprès, on réuſsît mieux à bouleverſer les notions les plus communes, que le font ici les auteurs de l'Encyclopédie. Pour en convaincre mon lecteur je n'ai beſoin que d'examiner leurs propoſitions d'après l'ordre naturel & connu des opérations de notre ame.

La première choſe qu'elle fait, c'eſt de recevoir des ſenſations. Ces ſenſations conſtituent par rapport à nous notre exiſtence, & n'en ſont point diſtinguées, puiſque ſans elles nous n'exiſterions pas par rapport à nous, mais ſimplement comme exiſtent les corps inanimés. Mais on ne ſauroit

dire que trés-improprement que ces ſenſations nous apprennent notre exiſtence ; elles nous la font ſeulement ſentir, & il y a une diſtance immenſe entre ſentir ſimplement, & ſentir que l'on ſent. Cette dernière partie des développemens de notre ame eſt le fruit de l'expérience & du raiſonnement. C'eſt une réflexion ſi peu naturelle, qu'on peut aſſurer qu'il y a plus d'hommes ſur la terre qui ne l'ont jamais faite & qui ne la feront jamais, qu'il n'y en a de capables de la faire.

D'après ce que je viens de dire, quelle doit être la ſurpriſe d'un lecteur tant ſoit peu éclairé, en entendant les auteurs célèbres dont il s'agit, nous avancer que nos premières idées réfléchies doivent tomber ſur nous, ſur ce principe penſant qui conſtitue notre nature, & qui n'eſt point différent de nous-mêmes ; & que la ſeconde connoiſſance que nous devons à nos ſenſations, eſt l'exiſtence des objets extérieurs ?

A chaque mot de ces propoſitions que je tranſcris, la plume eſt prête à me tomber des mains; mais loin que leur étonnante oppoſition aux lumières les plus ſimples de la raiſon m'enorgueilliſſe, ou m'inſpire ſeulement la moindre confiance, je tremble à chaque pas que je fais dans une carrière, à l'entrée de laquelle ſont tombés des hommes ſi bien faits pour arriver ſûrement au but. Mais ſi leur exemple eſt peu propre à m'encourager, il me prépare du moins une conſolation. On peut tomber ſans honte après les grands hommes.

Loin donc que les premières idées réfléchies de l'homme naturel, car c'eſt toujours de lui dont il doit s'agir dans l'examen des progrès de nos connoiſſances; loin, dis-je, que les premières réflexions d'un tel être tombent ſur lui-même, & ſur ce principe penſant qu'on dit conſtituer ſa nature, ces réflexions ſont les plus tardives

de toutes, & le réſultat d'une infinité d'autres réflexions. Elles ſont telles, en un mot, que ſans compter des peuples entiers actuellement exiſtans, il y a, au ſein même des ſociétés les plus éclairées, une infinité d'hommes qui ne les ont jamais faites. Et c'eſt vouloir renverſer à plaiſir l'ordre naturel des développemens de nos facultés, que de mettre après ces réflexions, la connoiſſance de l'exiſtence des objets extérieurs.

N'eſt-il pas en effet de la dernière évidence que c'eſt des objets extérieurs que nous tenons nos ſenſations; que ces ſenſations ſont abſolument nos premières connoiſſances; que c'eſt à proportion de la multiplicité & de la variété de ces ſenſations que ſe perfectionne plus ou moins la connoiſſance que nous avons des objets extérieurs; & qu'à quelque point que nous portions cette connoiſſance dans l'état de pure nature, elle ne paſſe pas

les bornes de notre jouiſſance ? N'eſt-il pas certain encore que pour aller plus loin dans cette connoiſſance, il faut que l'invention accidentelle des mots, ayant attaché, pour ainſi dire, dans notre imagination les objets & les qualités que nous y avons apperçues, nous mette, à force d'expérience, en état de les examiner, & de tirer de cet examen les conſéquences qui ont engagé à reconnoître en nous un principe penſant ?

Après avoir ſuppoſé gratuitement que les ſenſations dans l'homme ne ſont pas différentes du ſentiment de ſon exiſtence, les auteurs de l'Encyclopédie ſuppoſent auſſi gratuitement que ce ſentiment ſuffit ſeul pour nous faire appercevoir de l'attention que notre corps exige de nous pour écarter les dangers qui l'environnent.

Il ne faut pas être philoſophe pour ſentir combien cette ſuppoſition eſt peu philoſophique ; & tout homme mé-

diocrement ſenſé verra d'un coup d'œil que c'eſt l'épreuve des dangers qui peut ſeule inſpirer à l'homme naturel l'attention néceſſaire pour les éviter ; de ſorte que ſi cet homme eût toujours pu reſter dans un état parfait de tranquillité & de ſécurité, il n'auroit jamais eu la moindre notion de ce que c'étoit que danger.

C'eſt donc en paſſant par-deſſus de longs intervalles, ſans s'y arrêter, & en renverſant l'ordre des circonſtances & des développemens auxquels les circonſtances ont donné lieu, que les auteurs dont il s'agit, nous ont préſenté les ſenſations comme n'étant pas différentes du ſentiment de notre exiſtence ; & qu'ils nous ont attribué l'attention de veiller à notre conſervation, avant que nous puiſſions avoir aucune connoiſſance des dangers qui pouvoient nous nuire.

Mais telle a toujours été la méthode des philoſophes, ils ont tous bâti leurs

différens ſyſtêmes ſur des pétitions de principe; & comme on les a lus avec l'habitude de prendre ces pétitions de principe pour des choſes démontrées ou pour des axiomes qui n'avoient pas beſoin d'être démontrés, on s'eſt laiſſé entraîner par la juſteſſe & la beauté ſéduiſante des conſéquences, ſans s'appercevoir qu'en croyant marcher de vérité en vérité, on ne faiſoit que ſe promener dans de brillantes illuſions.

C'eſt cette méthode qui a ſi fort multiplié les philoſophes. Si, au lieu de jetter ſes fondemens ſur des principes imaginaires, on eût cherché comme il faut les vrais principes dans la nature de l'homme, il n'y auroit que très-peu de livres de métaphyſique & de morale, & le nombre des philoſophes auroit été reduit à très-peu de choſe.

Par un nouveau renverſement qui tient à ceux que nous venons de re-

lever, ou qui, pour mieux dire, en eſt une conſéquence, les auteurs encyclopédiſtes prétendent que dans l'ordre des facultés humaines, la raiſon doit être placée avant l'imagination. Et voici de quelle manière ils s'y prennent pour appuyer une propoſition auſſi révoltante pour tout homme qui laiſſe aller librement ſon ſens-commun.

Nous ne prenons point ici, diſent-ils l'imagination pour la faculté qu'on a de ſe repréſenter les objets, &c. Nous prenons l'imagination dans un ſens plus noble & plus précis, (d) pour le talent de créer en imitant; & un peu plus bas, *ſi nous plaçons la raiſon avant l'imagination, cet ordre nous paroît bien fondé, & conforme au progrès naturel des opérations de l'eſprit. L'imagination eſt une faculté créatrice, & l'eſprit, avant de ſonger á créer, commence par raiſonner ſur ce qu'il voit & ce qu'il connoît.*

(d) Quelle préciſion !

Telles ſont les raiſons que nous donnent ces philoſophes, d'ailleurs ſi éclairés, pour juſtifier la propoſition la plus ſingulière que j'aie jamais connue. *Nous ne prenons point ici l'imagination*, diſent-ils en commençant, *pour la faculté qu'on a de ſe repréſenter les objets, nous la prenons dans un ſens plus noble & plus précis, pour le talent de créer en imitant.*

Mais la manière dont nous jugeons à propos de prendre les choſes en peut-elle changer la nature ? Soumet-elle la vérité à nos fantaiſies ? Et ſi je ne peux voir dans l'homme primitif, qui eſt l'être qu'on doit enviſager dans un ouvrage où il s'agit de l'origine des connoiſſances humaines ; ſi je ne peux, dis-je, voir dans un tel être, au lieu de cette faculté de créer en imitant que la faculté d'abord paſſive de recevoir les images des objets qui l'environnent, ſerai-je obligé de ſoumettre ma raiſon à votre manière de vouloir voir ?

Peut-être me répondra-t-on que pour conſidérer les facultés humaines, on n'eſt pas obligé de remonter juſqu'au berceau hypothétique de l'humanité ; & que ſans aller faire des recherches dans un état imaginaire, on borne ſes ſpéculations à ce que l'expérience nous apprend en général, de la nature, de l'étendue & de l'ordre de ces facultés.

Mais je répliquerai que cette méthode eſt illuſoire & abuſive ; qu'elle expoſe ceux qui la ſuivent à ne rien voir que d'après les préventions qu'occaſionnent les eſpèces de prodiges enfantés dans les ſiècles éclairés par l'eſprit & l'imagination ; qu'il eſt faux d'ailleurs que, même en conſidérant les facultés humaines dans l'état de développement où elles ſe trouvent parvenues de nos jours, la raiſon puiſſe être miſe avant l'imagination ; & qu'enfin l'état de nature où je ſuppoſe l'homme n'eſt pas un état imaginaire, puiſ-

qu'au ſein même de la ſociété, un œil attentif peut voir dans un enfant, tout ce que je dis de l'homme naturel. Et ſi je ſuis obligé d'imaginer cet homme, iſolé, & privé, ainſi qu'un enfant, de toutes les lumières que ce dernier acquiert dans la ſociété par le développement de ſes facultés, c'eſt pour pouvoir l'examiner avec plus de liberté & plus à l'aiſe. Car il eſt certain que l'état de pure nature paſſe ſi rapidement dans un enfant, attendu toutes les connoiſſances, & toutes les découvertes dont il eſt environné, & qu'il ſuçe pour ainſi dire, avec le lait, qu'on a à peine le tems de l'appercevoir. Mais quelque peu de durée qu'ait dans un enfant né dans la ſociété, l'état purement naturel, cet état nous offre aſſez de lumières pour pouvoir aſſurer que rien n'eſt plus contraire à la raiſon que l'opinion qui la place dans l'homme avant l'imagination.

Mais quoique cette opinion paroiſſe n'avoir beſoin pour être refutée que de la manière dont nous venons de la preſenter, le reſpect dû aux auteurs célèbres qui ont voulu l'établir, exige une réfutation plus détaillée.

Je demande d'abord à ces Meſſieurs la permiſſion de définir l'imagination, d'après l'idée que je m'en ſuis faite, la faculté de recevoir les images des objets qui nous environnent, & de pouvoir dans certaines occaſions, ou par des moyens que nous apprenons de l'uſage, ſe retracer les images en l'abſence des objets qui les ont occaſionnées. Je les prie enſuite de me dire dans quelle époque, dans quelles circonſtances de la vie, l'imagination acquiert la faculté de créer en imitant. Pour moi j'avoue naïvement que quoique fort âgé, je n'ai point encore reconnu dans mon imagination cette puiſſance créatrice, & que tout ce qu'elle a pu faire chez moi s'eſt réduit

à examiner, à comparer, à combiner; ou à entrer dans l'examen, dans la comparaiſon, dans la combinaiſon qu'ont fait les autres, des objets qu'elle avoit tracés dans mon cerveau. Encore ai-je reconnu que ce n'étoit pas d'elle ſeule que je tenois le pouvoir d'examiner, de comparer & de combiner; & qu'avant d'en venir là, il a fallu que j'appriſſe les termes qui s'étoient trouvés dans la langue de ma ſociété pour dénommer tous les objets de mon imagination, & les attacher, pour ainſi dire, à mon cerveau; de manière que les objets & leurs dénominations s'y rappelloient à l'occaſion les uns des autres. J'ai reconnu encore en réfléchiſſant un peu profondément de moi-même, ou d'après les réflexions de plus grands hommes que moi, que je n'aurois pas été le maître, ſans ces dénominations, de faire ce que j'aurois voulu des objets de mon imagination; & que loin de pouvoir me les rappeller

à volonté, il auroit fallu que j'attendiſſe les occaſions. Mais ſans anticiper ſur ce que j'ai à dire dans la ſuite, il eſt certain que jamais mon imagination n'a apperçu que ce qu'elle avoit reçu, & que quelques efforts qu'elle ait pu faire, ſes plus fortes opérations ſe ſont réduites à ſe tracer des compoſés arbitraires, & quelquefois biſarres, des parties ſéparées des images qu'elle avoit reçues en entier.

Mais me diroient, ſans doute, les auteurs célèbres avec qui j'oſe me meſurer ici, nous entendons par imagination, cette faculté déja ſi éloignée de ſa première origine, qui ſaiſit les objets naturels ſous toutes leurs faces, ſous tous leurs rapports, & compoſe de leurs parties diverſes, agréablement rapprochées, & ingénieuſement combinées, des tableaux qui n'ayant dans leur totalité aucun modèle dans la nature, offrent tout l'agrément de l'invention, & toute la ſurpriſe de la

nouveauté. Nous entendons encore par imagination, cette ſagacité de l'ame qui découvre dans les objets de ſes connoiſſances, des rapports abſtraits qui la conduiſent à des vérités de ſpéculation hors de la portée des ſens, & au deſſus des ſimples lumières de la raiſon, telles que les vérités métaphyſiques & les vérités géométriques.

Que ces Meſſieurs diſent tout ce qui leur plaira, tous ces grands développemens de l'imagination ne changeront rien, comme je l'ai déja dit, au rang que l'auteur de la nature lui a aſſigné dans l'ordre de nos facultés, & ne lui donneront pas la force créatrice. Et tout eſprit droit & méthodique aura lieu d'être ſurpris que dans un ouvrage où l'on projette de faire l'arbre généalogique des facultés & des connoiſſances humaines, & de tracer par ordre leurs développemens ſucceſſifs, on mette, ſi je peux m'exprimer ainſi, la fille avant la mere. Car

enfin qu'elles doivent être dans l'homme primitif, qu'elles ſont dans l'enfant purement naturel les premières opérations de leur ame? N'eſt-ce pas de recevoir par la vue les images des objets qui ſe préſentent à eux? N'eſt-ce pas de la multiplicité, de la répétition de ces images, & des rapports que l'uſage leur fait découvrir entre les objets répréſentés & eux, que naît ce diſcernement d'abord machinal, qui les attache à une partie de ces objets, tandis qu'il les éloigne des autres? Peut-on donner le nom de raiſon à ces premières opérations de l'enfant, ou de l'homme purement naturel? Ce ſeroit du même trait accorder la raiſon aux bêtes brutes en qui l'on ne peut méconnoître les mêmes opérations.

Quand je m'en tiendrois à ce peu d'obſervations, c'en ſeroit aſſez, je penſe, pour démontrer le peu de ſolidité de l'opinion que j'attaque, puiſqu'il

qu'il ſuffit de trouver un inſtant dans l'homme où les images ſe tracent dans ſon cerveau, ſans aucun diſcernement réfléchi, pour pouvoir aſſurer que l'imagination eſt la première des facultés de l'ame humaine. Mais je vais plus loin, & je ſoutiens que les dénominations mêmes qui viennent bientôt attacher dans le cerveau de l'enfant en ſociété les images des objets qui ne faiſoient juſques-là que s'y peindre ſucceſſivement & accidentellement, ſont du reſſort de l'imagination. En effet donnera-t-on le nom de raiſon à la ſimple puiſſance de ſe rappeller l'image d'un objet, en prononçant, ou en entendant prononcer ſa dénomination, ou à la puiſſance réciproque de ſe rappeller la dénomination à la faveur de l'objet ?

Mais ce n'eſt pas encore aſſez, & pour trancher court, j'oſe avancer que l'imagination n'eſt pas ſeulement la première de nos facultés, mais encore

la ſeule proprement dite, celle de qui dépendent toutes les autres. En effet la mémoire qui marche auſſi avant la raiſon, eſt-elle autre choſe qu'un eſpèce de répertoire où l'imagination dépoſe tout ce qu'elle a reçu d'objets & de modifications d'objets? Et la raiſon, ſi mal définie juſqu'à préſent, qu'eſt-elle donc elle-même, ſinon le réſultat des opérations de l'imagination, qui ſe repliant ſur des objets qu'elle a reçus, a appris, à force d'expérience & de tems, à réfléchir, à mettre de l'ordre & de la combinaiſon dans les objets gravés dans la mémoire avec leurs modifications, & à inſpirer à l'homme des règles de jugement & de conduite auxquelles on a donné le nom de raiſon?

Je ſens, & je l'avoue de bonne foi, qu'il eſt bien difficile à un homme qui n'a que de l'expérience, & ce qu'on appelle du ſens commun, d'entrer dans l'explication de matières auſſi

abſtraites que celles dont il s'agit ici, & qu'il lui eſt encore plus difficile de ſe faire entendre. Mais je ne peux me ſervir que de ce que j'ai; & au lieu que la plupart des philoſophes ont appris à raiſonner, long-tems avant que d'être en état de réfléchir, je me ſuis aviſé de réfléchir juſqu'à l'âge où loin de pouvoir apprendre à raiſonner, on commence à perdre la raiſon.

Mais ſi malgré cela je me ſuis fait entendre, on doit avoir pour réſultat de ce que j'ai dit, que rien n'eſt plus arbitraire, plus oppoſé aux lumières naturelles & à l'expérience, que la manière dont les philoſophes encyclopédiſtes enviſagent les opérations de ce qu'ils appellent eſprit. Bien loin que l'imagination ſoit jamais, comme ils le prétendent, une faculté créatrice, elle eſt elle-même créée, pour ainſi dire, par les objets, ſur la connoiſſance deſquels elle vient enſuite à ſe replier. Et l'eſprit, qui n'eſt qu'un nom donné au

réſultat des opérations de l'imagination devenue active à force d'expérience, & après l'invention des mots, ne ſauroit être conſidéré comme une faculté abſolue, ayant par elle-même la puiſſance de créer & de raiſonner. Et tout ce que diſent à cet égard ces auteurs célèbres eſt abſolument inintelligible pour tout homme qui n'eſt point accoutumé à raiſonner ſavamment ſur de purs êtres de raiſon. En effet, que peuvent ſignifier pour un tel homme ces paroles ? *Un autre motif qui doit déterminer à placer la raiſon devant l'imagination, c'eſt que dans cette dernière faculté de l'ame, les deux autres ſe trouvent réunies juſqu'à un certain point, & que la raiſon s'y joint à la mémoire. Enfin*, continuent ces auteurs, *ſi l'on examine les progrès de la raiſon dans ſes opérations ſucceſſives, on ſe convaincra encore qu'elle doit précéder l'imagination dans l'ordre de nos facultés, puiſque la raiſon, par les dernières opéra-*

tions qu'elle fait ſur les objets, conduit en quelque ſorte à l'imagination; car ſes opérations ne conſiſtent qu'à créer, pour ainſi dire, des êtres généraux qui, ſéparés de leur ſujet par abſtraction, ne ſont plus du reſſort immédiat de nos ſens. Tout cela ne me paroît annoncer que cette vérité, ſavoir, que tant qu'on ne fera que raiſonner ſur les définitions reçues, au lieu de réfléchir ſur les choſes mêmes, on ne préſentera à l'eſprit qu'un cahos impoſant d'expreſſions impénétrables. Mais ce que je trouve de plus extraordinaire dans les raiſonnemens de ces Meſſieurs, c'eſt cette eſpèce de concluſion: *L'imagination*, diſent-ils, *ne travaille que d'après les êtres purement matériels, nouvelle raiſon de la placer la dernière dans l'ordre de nos facultés.* Comment des auteurs auſſi éclairés ont-ils pu ne pas s'appercevoir que la raiſon qu'ils donnoient pour placer l'imagination après toutes les autres facultés, étoit préciſément ce qui de-

voit lui faire obtenir la première place? N'eſt-ce pas en effet d'après le travail de l'imagination ſur les objets matériels qui avoient, pour ainſi dire, d'abord travaillé ſur elle, que ſe ſont formées les idées abſtraites, & toutes ces connoiſſances qui conſtituent ce qu'on appelle eſprit & raiſon? Il ſuit, des diſcuſſions dans leſquelles je me ſuis vu forcé d'entrer, que l'homme dans l'état où je l'ai laiſſé plus haut, ſera réduit à la ſeule faculté générale de ſentir; qu'il n'aura ni vouloir, ni non-vouloir, ni deſir, ni crainte; que ſon imagination ſera purement paſſive; & que ſes connoiſſances ſeront toutes bornées au diſcernement machinal des choſes propres à ſa ſubſiſtance.

Le premier homme & la première femme ſeuls de leur eſpèce dans l'univers, ſe ſuffiſoient pleinement, attendu qu'ils ne connoiſſoient point d'autre ſemblable. Partageant leur tems entre le boire & le manger, la prome-

nade ou la danſe & le repos, l'activité & le ſommeil, ils travaillerent ſans y penſer à augmenter leur petite ſociété. Et qu'on ne ſoit point embarraſſé des moyens qui les conduiſirent à cette opération. La nature n'étoit pas moins la mere du premier homme & de la première femme que des autres êtres animés; & ſi les entraves que les développemens de nos facultés, & nos découvertes ont miſes à la ſimplicité de ſes loix, nous empêchent d'appercevoir de quelle manière elle nous conduiroit à ſes fins, ſi nous ne connoiſſions qu'elle, l'exemple des autres êtres animés doit nous faire comprendre que nos premiers parens ne durent pas être embarraſſés pour ſe donner de la poſtérité. Bientôt notre mere commune ſe trouva dans cet état que toutes les filles ſont forcées de redouter, & que nos jolies femmes n'aiment guères. Cette femme vit ſans étonnement le changement qui ſe faiſoit en

elle ; & comment en auroit-elle été étonnée ? Rien encore ne lui permettoit de réfléchir. Accoutumée à ſuivre ſans la moindre attention les impreſſions de la nature, elle n'en fit pas davantage au changement dont il s'agit. Il ne faut pas non plus être en peine des dangers qu'elle put courir dans le cours de ſa groſſeſſe. Ses exercices ou ſes amuſemens étoient proportionnés à ſes forces & à ſes facultés. La nature, ſous les loix de laquelle vivoit cette première femme, ne lui permit pas d'aller au delà. Son agilité, tous ſes mouvemens diminuèrent ſucceſſivement, à meſure que le fardeau qu'elle portoit devint plus conſidérable & plus peſant. Elle fit enfin comme font toutes les femelles qui vivent encore ſous les ſimples loix de la nature. Nous n'en voyons point manquer de porter leur fruit à terme lorſqu'elles n'éprouvent aucun accident de la part de ces fiers animaux qui croient avoir le droit

de les détruire, parce qu'ils ont l'adreſſe néceſſaire pour en venir à bout.

L'enfantement ne dut pas être plus embarraſſant pour la première femme, que ne l'avoit été ſa groſſeſſe. Auſſi chérie de la nature que les femelles des autres animaux, elle en reçut les mêmes ſecours. Notre éducation, les uſages & l'expérience nous éloignent ſi fort des loix de cette mere ſi ſage, que nous lui enlevons dans notre opinion juſqu'au pouvoir de conſerver & de perpétuer ſes propres ouvrages ſans le ſecours de notre intelligence.

L'inſtinct qui porte les oiſeaux à ſe conſtruire des nids avec tant d'adreſſe, que l'art ne peut les imiter que très-imparfaitement, cet inſtinct qui leur impoſe la néceſſité de réchauffer leurs petits juſqu'à ce que la nature les ait habillés, & de leur aller chercher une nourriture propre à la foibleſſe de leur âge; cet inſtinct, dis-je, n'abandonnera pas la première femme. Émue

par les cris que la nature ſemble avoir donnés aux enfans & aux petits de tous les animaux, lorſqu'ils viennent au monde, pour implorer le ſecours de celle qui leur donne le jour, (*e*) elle ſe ſentit intéreſſer pour un être animé qu'elle vit en petit ſemblable à l'homme ou à elle-même, & qu'elle ne pouvoit regarder que comme une partie détachée de ſon individu. Les mouvemens de cet enfant, les efforts même de la mere, les débaraſſerent bientôt l'un & l'autre de ce qui a coutume d'accompagner les ac-

(*e*) Je préfere cette conjecture, & je la trouve plus philoſophique que celle que le poëte Lucrèce exprime dans ce fameux paſſage qui a perpétuellement ſervi de texte aux Jérémiades des poëtes, des gens d'eſprit, & des philoſophes mêmes.

Tum porrò puer, ut ſævis projectus ab undis
Navita, nudus humi jacet, infans, indigus omni
Vitali auxilio: cum primùm in luminis oras
Nixibus ex alvo matris natura profudit:
Vagituque locum lugubri complet, ut æquum eſt:
Cui tantum in vitâ reſtet tranſire malorum.

Lib. 5. *v.* 233.

couchemens, & bien plus sûrement que ne font parmi nous les ſecours d'une ſage-femme ou d'un élégant accoucheur.

Notre première mere n'ayant pu apprendre de nos agréables poupées qu'il faut être malade deux mois ou plus quand on a donné le jour à ſon ſemblable, & que d'ailleurs je ſuppoſe ſous un climat tempéré, le ſeul qui ait pu favoriſer la propagation de notre eſpèce; cette bonne femme, dis-je, ſe leva tout de ſuite après avoir enfanté. Elle prit ſon enfant dans ſes bras, & bientôt cet enfant, qui n'étoit pas moins précieux à la nature, ni moins inſtruit par elle que le petit d'une brebis ou d'une biche, trouva l'iſſue de ces reſervoirs remplis d'un ſuc doux & nourriſſant, deſtiné à conſerver ſa vie, & à favoriſer ſes accroiſſemens. D'ailleurs quand on ſuppoſeroit cet enfant incapable de ſe porter de lui-même à la mamelle de ſa mere, la

douleur cauſée par la diſtenſion de cette partie, le lait qui dut s'en écouler, engagérent, ſans doute, la mere à y porter la bouche de ſon enfant. Cela paroît d'autant plus probable, que cette mere étoit inſtruite par ſa propre expérience du beſoin de nourriture, & qu'il étoit impoſſible qu'elle ne s'apperçût pas que le changement conſidérable arrivé dans ſes mamelles, & la liqueur qui s'en écouloit, avoient pour objet la nourriture de ſon enfant, incapable par ſa foibleſſe d'en aller chercher, & même d'en prendre d'autre. Ajoutez à cela le beſoin qu'elle avoit elle-même d'être ſoulagée par l'évacuation de ſon lait.

Si ces conjectures ne paroiſſent pas aſſez ſolides, on peut avoir recours aux loix générales de l'inſtinct, telles qu'elles ſe manifeſtent dans les êtres animés qui ſe trouvent dans le cas de notre première mere.

On peut encore la ſuppoſer inſ-

truite par l'exemple de ce qui ſe paſſoit parmi les animaux paiſibles avec leſquels vivoient nos premiers parens. Pluſieurs auteurs ont dit, ſi je ne me trompe, que les animaux avoient été les premiers précepteurs de l'homme. Et cette opinion doit paroître d'autant plus raiſonnable dans le cas dont il s'agit, que nous voyons, à la manière dont la nature a arrangé les choſes par rapport à la plupart des animaux les plus propres à vivre avec l'homme, qu'ils ſont en même temps les mieux faits pour inſtruire la femme dans les différentes circonſtances où nous venons de voir notre première mere. Leurs femelles ſont en effet plutôt propres que la femme à recevoir les careſſes de leurs mâles, & elles portent leurs petits dans leurs entrailles beaucoup moins de tems qu'elles. Ainſi la fréquence de leurs groſſeſſes, de leurs accouchemens, & l'allaitement de leurs petits, durent inſtruire la femme

de tout ce qui concernoit ces différens états. (*f*)

L'habitude ſi générale, & dont les philoſophes mêmes n'ont pu ſe garantir, de juger de tout d'après notre ſituation, nos connoiſſances, nos uſages & nos goûts, fera trouver bien triſte & bien mauſſade la deſcription que je viens de faire du premier état de nos premiers parens. Quelle ſociété, dira-t-on, que celle de deux êtres humains qui n'ont rien à ſe dire, qui ſont ſans ceſſe enſemble, ou dans une compagnie pire que la ſolitude; celle des moutons, des brebis, des chèvres, des vaches &c ? Non, il n'auroit pas été poſſible à nos premiers parens de vivre dans une telle ſituation. Et quand ils auroient pu ſur-

(*f*) Le détail dans lequel je viens d'entrer paroîtra, peut-être à bien des lecteurs, inutile, ennuyeux, & même puérile. Mais ce détail entre dans mon plan. Et où en trouver un dont toutes les parties puiſſent plaire également, en ſuppoſant qu'elles ne déplaiſent pas toutes ?

monter tous les obſtacles qui devoient naturellement s'oppoſer à leur conſervation, ils n'auroient jamais pu reſiſter à l'ennui, ils en ſeroient infailliblement morts en peu de jours. Tel eſt le langage de la prévention.

Mais ſi les hommes vouloient bien faire un uſage réfléchi de leur raiſon, quelle ſituation pourroient-ils trouver préférable à celle de deux êtres qui ne connoiſſoient les beſoins que par le plaiſir qu'ils trouvoient à les ſatisfaire; qui, identifiés, pour ainſi dire, avec tous les objets qui les environnoient, jouiſſoient en quelque manière de toute la nature? Eſt-il dans l'état de ſociété civiliſée, aucune ſituation comparable à cette paix profonde, à cette plénitude de jouiſſance? Oſera-t-on lui oppoſer l'avantage de ces lumières trompeuſes qui, en portant l'homme comme hors de lui-même, lui font perdre en recherches vaines & ſtériles, un tems qu'il employeroit mieux à

jouir avec reconnoiſſance ? Lui oppoſera-t-on encore cette multitude preſqu'infinie d'inventions agréables, qui ſe trouvant dans une diſproportion immenſe avec les facultés que la nature nous a accordées pour jouir, épuiſent ces facultés dans une partie de l'eſpèce humaine, tandis que l'autre partie eſt agitée par l'impétuoſité & l'inutilité de ſes deſirs ? Mais ceci peut paroître trop commun & trop général, paſſons à une vérité moins connue.

L'ennui, a dit un bel eſprit (g), naquit un jour de l'uniformité. Si cela étoit vrai, il n'y auroit pas en effet d'état plus ennuyeux que celui de nos premiers parens. Mais il s'en faut bien que les penſées des poëtes ſoient toujours des vérités philoſophiques, & il faut chercher une cauſe plus approfondie de l'ennui. On ne ſauroit diſ-

(g) M. de Boiſſi, ſi je ne me trompe.

convenir

convenir que cette affection déſagréable de l'ame ne vienne du ſentiment de la durée. Mais ce ſentiment même, n'étant produit dans l'homme inſtruit, comme l'a très-bien trouvé l'illuſtre Locke, que par la ſucceſſion de ſes idées, l'ennui devoit être abſolument inconnu à nos premiers parens. Toutes leurs idées en effet ſe bornoient à de ſimples perceptions dont l'ame ne peut tenir regiſtre, tant qu'elles n'y ſont pas arrêtées par des dénominations & par des connoiſſances fort éloignées de l'état de pure nature. Ainſi le tems étoit, pour le premier homme & pour la première femme, tout d'une pièce, rien ne pouvant leur en faire diſcerner les inſtans. La ſucceſſion des jours & des nuits, qui fut, ſans doute, la première diviſion de ſa durée parmi les premiers hommes, n'occaſionnoit chez nos premiers parens que des ſimples ſenſations comme tout le reſte : Et dans l'habitude où ils étoient de s'identi-

fier avec tous les objets de leurs ſenſations, ils rouloient, pour ainſi dire, avec les révolutions du jour & de la nuit, comme faiſant parti deux-mêmes.

Il eſt ſi vrai que c'eſt par l'attention que nos idées & nos connoiſſances nous obligent de faire à la ſucceſſion des inſtans de la durée, que nous en avons le ſentiment, qu'il y a une infinité de circonſtances où ce ſentiment eſt conſidérablement affoibli, & beaucoup d'autres, où il eſt entiérement effacé.

Qu'un plaiſir continu, par exemple, une diſſipation un peu vive, ou une application très-forte, ſuſpendent pendant quelques heures toutes les ſenſations de notre ame, étrangères à notre ſituation actuelle, nous aurons une idée ſi peu juſte de la durée, que quatre ou cinq heures paſſées dans la jouiſſance d'un plaiſir vif, ou dans une grande diſſipation, ou dans une forte application ſur un ſeul

objet, ne nous en paroîtront pas une de celles que nous paſſons dans une ſituation ordinaire. Et lorſque tout ſentiment, toute idée ſont ſuſpendus chez nous par un profond ſommeil, nous avons ſi peu conſcience de la durée, qu'il nous ſeroit impoſſible de ſavoir, même à-peu-près, le tems que nous avons dormi, ſi nous n'avions la connoiſſance de certaines circonſtances, & de diviſions artificielles de la durée. De ſorte que pluſieurs jours écoulés dans cette ſituation ne nous paroîtroient qu'un inſtant. Peut-on diſconvenir que l'état de nos premiers parens réduits à de ſimples ſenſations auſſi-tôt effacées que reçues, ne fût une eſpèce de ſommeil pour leur ame, ſur laquelle la durée ne faiſoit, pour ainſi dire, que gliſſer?

C'eſt donc l'attention que nos connoiſſances nous font faire aux inſtans de la durée, marqués par les circonſtances de notre manière de vivre, &

par des diviſions artificielles, qui, dans un état d'inaction ou d'uniformité, occaſionne cette affection, ce mal aiſe de l'ame que nous appellons ennui. Il ſuit encore de mes réflexions, fondées ſur l'expérience de tous les hommes, que par le contraire, la durée paroît plus longue, à meſure que des douleurs vives, ou un deſir violent, nous font attendre avec impatience l'inſtant qui doit être la fin de ces douleurs, ou l'accompliſſement de notre deſir.

Une autre vérité encore qui réſulte inconteſtablement de ces réflexions, c'eſt que de tous les animaux, l'homme eſt le ſeul qui ſente l'ennui. J'entends l'homme éclairé, comparé aux animaux dont nos inſtructions n'ont pas altéré la ſimplicité naturelle.

Je ſais que tout ce que je viens de dire, pour être aſſez peu connu du commun des hommes, n'eſt pas pour cela nouveau. Je ſais qu'on trouve dans

le célèbre Malebranche, de très-bonnes obſervations ſur le plus ou le moins d'impreſſion que fait ſur nous la durée; & qu'il fait très-bien ſentir que la durée eſt plus ou moins longue, à meſure que nos différentes ſituations nous la font diviſer en plus ou moins d'inſtans, & que nous peſons plus ou moins ſur chacun de ces inſtans. De ſorte qu'un homme qui voudroit ſuivre, ſur un cadran de pendule une aiguille à ſecondes, en fixant exactement ſon attention ſur l'intervalle de chaque ſeconde parcouru par cette aiguille, trouveroit une heure, ainſi obſervée, beaucoup plus longue que pluſieurs heures paſſées dans une ſituation ordinaire. Mais dans le deſſein où je ſuis d'éclaircir, ſuivant ma façon de penſer, toutes les difficultés qui pourront ſe préſenter dans le cours de mon hiſtoire, je m'embarraſſerai toujours très-peu que d'autres ayent penſé ce que je dirai, & je ne le dirai pas parce

que de plus grands hommes que moi l'auront dit, mais parce que ce ſera ma penſée.

Je ſuis en particulier ſi peu aſſervi à l'autorité de Malebranche, dans l'occaſion dont il s'agit, qu'en même-tems que je conviens de la vérité de l'obſervation que je viens d'en rapporter, je rejette très-poſitivement cette autre obſervation, par laquelle il veut établir que l'inſecte appellé *Ephémère*, qui fait dans un ſeul jour toutes les opérations que les autres animaux font dans le cours de toute leur vie, vit auſſi longtems que quelque autre animal que ce ſoit. Et cela par la raiſon que ſa petiteſſe lui faiſant diviſer la durée d'un jour en une infinité d'inſtans, & ayant perception de chacun de ces inſtans, un jour eſt pour lui ce que ſont pluſieurs années pour les animaux qui vivent le plus longtems. Rien ne me paroît plus faux que cette opinion. Il y a une très-grande dif-

férence entre l'homme qui ſuivroit la marche d'une aiguille à ſecondes pendant le cours d'une ou de pluſieurs heures, & l'inſecte Ephémère. Le premier habitué au ſentiment de la durée, ſeroit en état d'en appercevoir le plus ou le moins de longueur, au lieu que pour l'inſecte dont il s'agit, ainſi que pour l'homme, réduit aux ſimples perceptions, la plus longue durée ne doit être qu'un ſeul inſtant. En un mot, il n'y a, abſolument parlant, ni longue, ni courte durées; & ſans les connoiſſances qui nous la font en quelque manière détailler, ſans les comparaiſons que nous ſommes en état de faire par les différentes eſpèces de diviſions que nous avons inventées, il n'y auroit pas de différence pour nous entre un inſtant & pluſieurs années. D'où il ſuit que les animaux brutes, n'ayant aucune meſure du tems, il n'y a pour eux-mêmes aucune diſproportion réelle dans la durée

de leur vie. Et c'eſt dans ce ſens, non dans celui de Malebranche, que l'inſecte Ephémère vit auſſi longtems que tous les autres animaux.

Voilà donc nos premiers parens ſauvés de l'ennui. Leur petite ſociété accrue d'un ſemblable, leur procura de nouvelles ſenſations. Mais ces ſenſations furent différentes pour la mère & pour le père. La première voyoit dans ſon enfant un être ſorti d'elle, qu'elle regardoit comme n'en étant pas différent. Le ſoulagement qu'elle recevoit de cet enfant, ſes careſſes innocentes, augmentoient encore ſon attachement pour lui. A l'égard du pere, ſon affection pour ſon enfant devoit être beaucoup moins vive. La part qu'il avoit à ſon exiſtence étoit moins propre à l'attacher à lui qu'à ſa mère, puiſqu'il ignoroit abſolument qu'il eût contribué à cette exiſtence.

Ces ſentimens de paternité que notre ame, qui, dans bien des cas, s'af-

ſecte à volonté, reçoit des loix & de l'uſage, étoient encore bien loin du cœur du premier père. Il ne voyoit dans ſon enfant qu'un être de ſon eſpèce, dont la préſence ne pouvoit, à la vérité, que lui être agréable par le ſeul inſtinct qui porte tous les êtres animés à voir avec plaiſir leurs ſemblables. La foibleſſe de cet enfant, ſes careſſes naïves & l'habitude, le rendirent, ſans doute, cher à ſon pere. Mais rien ne pouvoit encore avoir développé en lui cette modification de l'amour propre qui nous fait chérir par-deſſus toutes choſes nos propres ouvrages : Et à quelque degré qu'on ſuppoſe porter l'attachement mutuel du premier enfant, il n'étoit rien en comparaiſon de la tendreſſe de la mere pour ce même enfant, & du retour de celui-ci. Cette mere, accoutumée à voir cet enfant ſe nourrir de ſa propre ſubſtance, continua à le regarder comme une partie d'elle-même. L'enfant, de

dans lequel ils ont trouvé leur première ſubſiſtance.

A ces premiers ſentimens ſi naturels, & qui ſeroient longtems inéfaçables, ſi les rapports de la nourrice à l'enfant n'avoient été interrompus, ſuccède le pénible devoir d'appeller ſa mere une femme qu'on ne connoît pas. Ce titre ſi doux, tant qu'il eſt ſenti, n'eſt plus pour cet enfant qu'un mot d'inſtitution abſolument deſtitué de ſens pour lui, & qui excite ſi peu des ſentimens naturels dans ſon cœur, qu'il eſt prêt à le donner à la première femme qui voudra l'uſurper. En vain les meres ſe flattent-elles de reveiller, par leurs ſoins, par leurs careſſes, ces ſentimens de tendreſſe qu'elles ont pris elles-mêmes le ſoin d'étouffer, parce qu'elles ne pouvoient en être l'objet, jamais elles n'en viennent véritablement à bout. Tous leurs ſoins ne réuſſiſſent qu'à accoutumer leurs enfans à dire ce que la nature leur avoit d'abord

appris à ſentir. Et comme ces noms de bonne, de tendre mere, ſe trouvent toujours accolés aux remontrances, aux corrections & aux châtimens, cela fait dans la tête d'un enfant une confuſion qui ne ſe débrouille que lorſque nous avons acquis avec l'âge les connoiſſances néceſſaires pour pouvoir diſcerner ce que c'eſt qu'une mere. Et qu'on juge de la force d'un ſentiment ainſi appris ! C'eſt plûtôt une façon de penſer décente, ou tout au plus un ſentiment de reconnoiſſance qui ne peut même venir qu'après que nous ſommes inſtruits des motifs qui engageoient nos parens à nous traiter d'une manière ſi peu propre à nous inſpirer les ſentimens qu'on nous impoſoit, & à nous perſuader de la ſincérité de ceux dont on nous entretenoit.

Mais, dira-t-on, cela ne reviendroit-il pas au même, quand toutes les meres allaiteroient leurs enfans ? Ne ſeroient-elles pas obligées de mêler les

inſtructions, les corrections & les châtimens aux ſoins & aux careſſes ? Sans doute, & c'eſt un des brillans avantages de la ſociété policée, de nous obliger à faire ſans ceſſe violence à nos ſentimens naturels. Mais au moins ſi les meres donnoient à leurs enfans les premiers ſecours, la première ſubſiſtance, ces enfans, diſpoſés par leur tendreſſe à écouter leurs meres, profiteroient mieux de leurs ſoins & de leurs avis. Ils s'accoutumeroient à ce reſpect de ſentiment ſi différent de celui de ſoumiſſion qui coûte tant à un cœur deſtiné par la nature à être libre. Ils n'auroient pas à eſſuyer ce paſſage pénible des bras d'une mere connue dans ceux d'une femme étrangère pour eux, à laquelle, cependant, ils ſont forcés de donner un nom, qui, s'il rappelle quelque choſe à leurs foibles cerveaux, ne peut leur préſenter que la première femme & les premiers ſecours auxquels ce nom étoit intimement lié.

L'aîné de notre première mere n'eut pas ce déſagrément à eſſuyer; ne la perdant jamais de vue, tant qu'il fut foible & ſeul, il en reçut toujours les mêmes ſecours, les mêmes careſſes. Son pere fut pour lui ce qu'eſt pour nos enfans le mari de leur nourrice, cependant l'habitude de ne voir après ſa mere d'autre ſemblable que ſon pere, dut l'attacher à lui par des liens beaucoup plus forts que ceux qui uniſſent nos enfans avec leurs nourriciers.

Mais la tendreſſe de la mere pour ſon premier enfant commença à ſe diviſer, & conſéquemment à s'affoiblir, lorſqu'elle eut donné le jour à un nouveau ſemblable. Les rapports entre un enfant qui vient de naître, & celle qui l'a mis au monde, étant plus intimes, plus continus que ceux qui ſe trouvent entre cette même mere & un enfant déja accoutumé par l'exemple à une nourriture différente de celle qu'il en recevoit immédiatement, ces rapports

durent néceſſairement détourner ſur l'enfant nouveau-né la plus grande partie de l'affection maternelle. De ſon côté, le premier enfant pouvant ſe paſſer de ſa mere pour le ſeul beſoin eſſentiel dans l'état de nature, qui eſt celui de la ſubſiſtance, commença à lui être auſſi moins attaché.

Telle eſt la marche de la nature; elle règle nos ſentimens, nos affections ſur les différens degrés d'avantage, d'utilité ou de plaiſir que nous trouvons avec les perſonnes à qui nous avons affaire. Et quelques efforts qu'ayent fait les poëtes & les beaux eſprits, pour ſubtiliſer nos ſentimens, ils ne ſont parvenus qu'à ſubtiliſer nos expreſſions & nos procédés, ſans altérer en rien ce principe naturel, fondamental & invariable qui proportionne avec la plus grande juſteſſe nos affections à nos intérêts.

Le premier enfant de notre première mère devint donc le ſecond dans l'affection

l'affection de cette mère, & elle ne fut plus à ſon tour auſſi chérie de cet enfant, qu'elle l'avoit été pendant le tems où ils s'étoient tous deux mutuellement néceſſaires.

Chaque nouveau-né occaſionna la même alternative dans la tendreſſe maternelle, pour l'enfant qui l'avoit précédé. Et à meſure que ces premiers enfans s'éloignèrent de l'époque de leur allaitement, leur affection pour leur mère s'affoiblit dans la proportion de cet éloignement, juſqu'à ce que n'ayant abſolument plus beſoin d'elle, & rien ne pouvant leur retracer les premiers inſtans de leur enfance, ils ne la regarderent plus, ainſi que leur père, que comme un ſemblable qui n'avoit pas plus de rapport avec eux, que leurs frères & leurs ſœurs.

On me reprochera, peut-être, d'avoir trop relevé les avantages de la femme qui allaite elle-même ſon enfant, puiſqu'un des principaux de ces

avantages, qui eſt l'affection mutuelle entre la mère & l'enfant, doit, ſelon moi-même, durer ſi peu. Je répondrai à cela, que quand cette affection ſi tendre ſeroit dans l'état de ſociété civiliſée, d'une auſſi courte durée qu'elle dut l'être dans l'état de pure nature, les ſentimens naturels ſont ſi rares dans le premier de ces deux états, qu'on auroit toujours très-grand tort de chercher à en éviter l'impreſſion. Mais il eſt certain que dans l'état de ſociété civiliſée, le ſentiment dont il s'agit ſeroit plus prolongé, & jetteroit de plus profondes racines. En effet, l'inſtruction des enfans commençant, pour ainſi dire, dès la mammelle, elle graveroit dans leur ame les premiers rapports qu'ils auroient eus avec leur mère : & quoiqu'ils vinſſent à les oublier dans la ſuite, ces rapports auroient eu une telle connexité avec tous les ſoins que les enfans auroient continué à recevoir de leur mère, que leur affec-

tion n'auroit de longtems ſouffert aucune interruption conſidérable.

On ne ſauroit donc diſconvenir que pour ce qui concerne la durée des ſentimens mutuels entre les mères & les enfans qu'elles allaiteroient, l'état de ſociété civiliſée ne fût de beaucoup préférable à celui de nature, puiſque dans ce dernier état les enfans ceſſant d'avoir beſoin de leur mère, auſſi-tôt qu'ils pouvoient trouver une autre ſubſiſtance que celle qu'ils en avoient d'abord reçue, rien ne pouvoit arrêter dans leur cerveau le ſouvenir de ſes premiers ſoins.

Il ne s'agiſſoit en effet dans notre première famille d'aucune inſtruction, d'aucune dénomination, d'aucune idée qui pût apprendre aux enfans, déjà loin de la mammelle, ce qu'ils devoient à leur mère, ni les rapports que la nature avoit mis entre eux & les auteurs de leur exiſtence. Le père & la mère, de leur côté, ne pouvoient &

n'avoient rien à dire à leurs enfans, qui n'ayant, comme eux, que des beſoins ſimples & faciles à ſatisfaire, étoient émancipés auſſi-tôt qu'ils pouvoient ſe les procurer. A quoi auroit ſervi, en effet, & ſur quoi pouvoit être fondée l'autorité paternelle dans un tel état où il n'étoit queſtion ni de propriété ni d'induſtrie? Il reſte bien des circonſtances, bien des développemens à parcourir, avant que de parvenir à l'époque d'une autorité que tous les philoſophes ſe ſont accordés à prendre pour le premier gouvernement parmi les hommes, & pour l'origine de tous les gouvernemens, ſans ſe donner la peine d'examiner à fond l'origine même, & le fondement de cette autorité.

Nos premiers parens & leurs enfans ne formerent donc qu'une ſociété de compagnie, dans laquelle durent régner une égalité & une paix parfaites. Unis par l'inſtinct qui porte tous les

êtres animés à ſe plaire avec leurs ſemblables, ils ſuivirent, ſans choix & ſans contrainte, les penchans qu'ils avoient reçus de la nature. Et comme ces penchans ſe réduiſoient alors à leur ſubſiſtance & à la propagation de leur eſpèce; & que la nature avoit ſuffiſamment pourvu à l'une & à l'autre, aucun intérêt ne put de longtems les déſunir.

Mais s'il avoit été difficile au premier homme d'avoir des notions de ſa paternité, cette difficulté fut encore bien plus grande pour ſes enfans devenus pères. Car en ſuppoſant, comme il eſt très-vraiſemblable, que la fréquence des exemples d'accouplemens & d'accouchemens parmi les animaux & entre eux-mêmes, leur eût fait appercevoir qu'ils avoient quelque part à la formation de leurs ſemblables, aucun d'eux ne pouvoit ſe regarder en particulier comme le père de tel ou tel enfant, attendu le défaut de pro-

priété excluſive des femmes. Rien donc de plus certain que c'eſt la maternité qui eſt le plus ancien, comme le plus reſpectable de tous les droits. Quel nouveau motif pour les femmes, d'être mères dans toute l'étendue de ce précieux titre, & auſſi longtems que les mœurs & les uſages de leur ſociété peuvent le leur permettre!

Il eſt bien ſenſible que les premiers enfans de nos premiers parens, devenus moins attachés à leur mère, à proportion que l'âge les éloignoit du tems où ils avoient beſoin de ſes ſecours, perdirent toute affection particulière pour elle, lorſqu'ils eurent trouvé dans d'autres femmes de nouveaux ſecours pour une nouvelle eſpèce de beſoin; & que ces femmes, ſur-tout, devenues mères à leur tour, eurent dans leur tendreſſe pour leurs enfans plus qu'il n'en falloit pour remplir des cœurs qui n'étoient ouverts qu'à un ſentiment à la fois. Ce qui étoit arrivé lorſque la ſo-

ciété ne conſiſtoit que dans une ſeule famille, ſe perpétua à meſure que les hommes ſe multiplièrent, & l'on ne connut dans la ſociété, ainſi étendue, d'autre affection particulière que celle qui naiſſoit du penchant qui porte un ſexe vers l'autre, & celle qui attachoit intimement les mères & leurs enfans, par le beſoin mutuel qu'ils avoient les uns des autres, & par l'habitude d'être toujours enſemble.

La première ſociété générale ainſi conſidérée, n'offre point le ſpectacle de pluſieurs familles gouvernées chacune par un pere tendre & attentif, mais d'une ſeule famille où l'on ne connoiſſoit d'autre devoir que celui de ſatisfaire ſes beſoins, d'autres ſentimens que ceux qui naiſſoient ſucceſſivement des rapports particuliers que ces beſoins occaſionnoient dans certaines circonſtances naturelles entre les hommes, & où tous ayant le même droit à tout, perſonne ne pouvoit

ſonger à rien poſſeder à l'excluſion d'autrui, puiſque chacun avoit ce qu'il lui falloit.

C'eſt l'humanité dans cet état que je livre aux ſpéculations, aux recherches de nos philoſophes : qu'ils y trouvent s'ils le peuvent, en mettant hypothétiquement à part l'influence divine, *la raiſon, les lumières de l'entendement humain, la détermination de la volonté de l'homme*, & ce ſentiment inné de juſtice, auquel M. Rouſſeau paroît en particulier être ſi fort attaché. Tout cela doit ſe trouver dans cet état, ſi les philoſophes Encyclopédiſtes ont été fondés à placer dans l'ordre des facultés humaines, la raiſon avant l'imagination. Pour moi j'ai beau donner la torture à la mienne, j'avoue que je ne vois ici dans l'homme, rien de ce qu'y ont vu les philoſophes paſſés, ni de ce qu'y voient ceux qui vivent à préſent. Mais c'eſt peut-être un défaut de pénétra-

tion de ma part, dont je ne dois pas me faire un titre. Auſſi en ſuis-je bien éloigné, & je ſuis tout au contraire très-diſpoſé à profiter des lumières de nos grands-hommes, ſuppoſé qu'ils jugent mes réflexions dignes de leur attention. Une ſeule choſe dont j'oſe me flatter, c'eſt d'avoir mis l'humanité dans le point de vue le plus favorable pour exercer la pénétration de nos philoſophes, & la plus propre à leur fournir des matériaux pour jetter les fondemens de leurs principes.

Fin de la première Partie.

HISTOIRE
PHILOSOPHIQUE
DE L'HOMME.

SECONDE PARTIE.

LEs bornes étroites d'un diſcours ſur une matière auſſi étendue que l'eſt la contemplation de l'origine de l'humanité & des progrès de la ſociété, ont mis M. Rouſſeau dans la néceſſité de négliger bien des milieux. De cet état où l'homme ſauvage » errant dans » les forêts, ſans induſtrie, ſans parole, ſans domicile, ſans guerre & » ſans liaiſons, ſans nul beſoin de » ſes ſemblables, comme ſans nul » deſir de leur nuire, étoit ſujet à » peu de paſſions, & ſe ſuffiſant à lui-

» même, n'avoit que les ſentimens &
» les lumières propres à ſon état, ne
» ſentoit que ſes vrais beſoins, &c.
Il paſſe rapidement à cet autre état
» où la ſociété commencée & les ré-
» lations déja établies entre les hom-
» mes, exigeoient en eux des qualités
» différentes de celles qu'ils tenoient
» de leur conſtitution primitive, où
» la moralité commençant à s'intro-
» duire dans les actions humaines, &
» chacun avant les loix étant ſeul juge
» & vengeur des offenſes qu'il avoit
» reçues, la bonté convenable au pur
» état de nature n'étoit plus celle qui
» convenoit à la ſociété naiſſante ; où
» il falloit que les punitions devinſ-
» ſent plus ſévères, à meſure que les
» occaſions d'offenſer devenoient plus
» fréquentes, & où c'étoit à la ter-
» reur des vengeances de tenir lieu
» du frein des loix.

Si cet excellent peintre moral n'eût pas été ſi fort attaché à ſon ſyſtême

d'insociabilité naturelle, il auroit vu que l'état de société, tel qu'il nous le dépeint dans cette partie de son Discours, loin de pouvoir être supposé le premier, ne doit être considéré que comme le triste assemblage des débris de la société naturelle. Il n'auroit pas regardé un tel état comme le moins sujet aux révolutions, le meilleur à l'homme, puisqu'il est certain, d'après l'expérience de tous les tems, de tous les peuples, que la moralité dans les actions humaines, qui suppose l'intérêt personnel développé, fut toujours la source de toutes les révolutions générales & particulières, & conséquemment de tous les malheurs de l'humanité. Et quelque chose que dise cet auteur célèbre dans son Discours, & dans sa note 13, de l'exemple des sauvages qu'on a presque tous trouvés à ce point de société qu'il suppose le premier, à quelque dégré que ces sauvages soient attachés à leur pays & à

leurs coûtumes, cela ne prouvera jamais que cet état ait immédiatement découlé de celui de nature, à moins que de ſuppoſer gratuitement, comme lui, les premiers hommes épars dans les forêts & parmi les bêtes feroces, de qui ils auroient appris à inſulter & à attaquer leurs ſemblables. Au lieu d'attribuer, comme fait ailleurs cet auteur, aux inondations & aux tremblemens de terre qui environnerent d'eaux ou de précipices des cantons habités, & aux révolutions du globe qui détachèrent & coupèrent en Iſles des portions du continent; au lieu, dis-je, d'attribuer à ces terribles phénomènes le premier état de ſociété, tel que le ſuppoſe M. Rouſſeau, il auroit reconnu que c'étoit ces événemens, ou d'autres événemens à peu près ſemblables, qui en ſéparant une partie de l'humanité de la ſociété primitive, l'avoit miſe dans la néceſſité de former de nouvelles ſociétés tout à fait différentes de la ſo

ciété général dont cette partie avoit été détachée. Ainſi, ſans charger ſon hypothèſe fondamentale de faits inutilement inventés, M. Rouſſeau auroit, dans l'état de ſociété où j'ai laiſſé l'homme dans ma première partie, ſuivi la marche paiſible de la nature, & découvert ſans effort & ſans peine, & beaucoup mieux que moi, les développemens & les progrès qui avoient conduit l'humanité à cet état de ſociété qu'il juge à propos de regarder comme le premier.

Les hommes, tels que je les ai ſuppoſés dans cette première partie, n'auroient eu ni ces lumières funeſtes qui en inſpirant la curioſité l'ont ſi bien punie, ni ce ſentiment de juſtice réciproque qui, en impoſant des devoirs, a introduit les offenſes, & tous les déſordres qui en ſont dérivés. Maîtres en commun des biens que leur offroit abondamment la nature, ces premiers hommes ne connoiſſoient d'autre pro-

priété perſonnelle que la jouiſſance même de ceux de ces biens dont cette tendre mère leur faiſoit ſentir le beſoin & leur indiquoit l'uſage.

C'eſt cet état, & non celui que nous avons dépeint plus haut d'après M. Rouſſeau, qui étoit par ſa nature le moins ſujet aux révolutions, & le meilleur à l'homme. Et malgré les ténèbres épaiſſes qui ſe trouvent entre nous & le berceau de l'humanité, on peut aſſurer qu'en même tems que cet état de ſociété fut le premier, il fut auſſi le plus durable dans les lieux qui virent naître les premiers hommes. On ne ſauroit en effet, en le conſidérant avec un peu d'attention, s'empêcher de penſer que les changemens qui ſurvinrent avec le tems dans les différentes ſociétés, ne prirent point leur naiſſance dans cet état heureux d'innocence & d'égalité.

Ces changemens furent l'effet des émigrations que néceſſita la population,

tion, & ne tombèrent que ſur les ſociétés compoſées de ceux qui, pouſſés inſenſiblement & de proche en proche par la multiplication de leurs ſemblables, ſe trouvèrent ſous des climats différens de celui ſous lequel avoient vecu leurs peres. De ſorte que malgré les changemens qui ſurvinrent dans ces eſpèces de Colonies, le premier état général de ſociété naturelle dont elles avoient été démembrées, dut ſubſiſter pendant pluſieurs ſiècles, à très-peu de choſe près, dans la même ſimplicité. Et cet état auroit peut-être duré autant que le monde doit durer, ſi le tems, les circonſtances & certaines révolutions n'euſſent ramené dans la région qu'habitoient nos premiers peres, les deſcendans de ceux qui avoient été obligés de la quitter. Il ſera néceſſaire d'expliquer avec quelque détail, de quelle manière je conçois que durent ſe faire les émigrations dont je viens de parler; mais

avant que d'entrer dans ce détail, il eſt bon d'examiner quels furent les développemens de la perfectibilité de nos premiers parens dans l'état ſuppoſé de ſociété naturelle.

Plus je fixe mon attention ſur ce premier état, plus je reconnois que M. Rouſſeau n'a été embarraſſé pour voir l'homme naturel, que parce qu'il s'eſt imaginé * que ſa conſtitution originelle a eſſuyé différens changemens par la ſucceſſion des tems & des choſes; que parce qu'il s'eſt prevenu de l'impoſſibilité de démêler ce qu'il tient de ſon propre fond, d'avec ce que les circonſtances & ſes progrès ont ajouté ou changé à ſon état primitif. En un mot, que parce qu'il a cru que c'étoit dans les changemens ſucceſſifs de la conſtitution humaine qu'il falloit chercher la première origine des différences qui diſtinguent les hommes.

* Préface, page LIV & ſuivantes.

Ce ſont ces idées de changemens & de déterrioration ſurvenus ſucceſſive-

ment dans les individus de l'eſpèce humaine, qui ont conduit M. Rouſſeau à propoſer aux Ariſtotes & aux Plines ce problême qu'il regarde comme inſoluble. *Quelles expériences ſeroient néceſſaires pour parvenir à connoître l'homme naturel, & quels ſont les moyens de faire ces expériences au ſein de la ſociété?* De quelque poids que ſoit pour moi l'autorité de cet homme célèbre, & quoique je ſente très-bien à quel ridicule je m'expoſe en me préſentant pour réſoudre un problême propoſé à des Ariſtotes, à des Plines, je ne craindrai point de dire, que loin que je trouve ce problême à peu près inſoluble, loin de penſer qu'il faille, pour tenter de le réſoudre, & pour faire & diriger les expériences néceſſaires, avoir recours aux plus grands philoſophes, & aux plus puiſſans ſouverains, je ſuis perſuadé au contraire que la ſociété même la plus éclairée & la plus corrompue, en un mot, la plus déteriorée dans

le ſens de M. Rouſſeau, offre à un eſprit attentif & non prévenu, plus d'expériences, plus de ſecours qu'il n'en faut pour connoître l'homme primitif.

Mais pour ſe procurer ces ſecours il ne faut pas aller s'imaginer, comme cet auteur, que par la ſucceſſion des tems il ſoit réellement arrivé des altérations, des déterriorations dans l'eſpèce humaine. Cette idée eſt en même tems la moins philoſophique, & la plus propre à nous égarer dans nos recherches ſur l'homme. Et c'eſt en s'y attachant trop fortement que M. Rouſſeau a cru preſqu'inſoluble le problême en queſtion.

L'homme, quoiqu'en diſe cet auteur, n'a jamais été eſſentiellement différent de ce qu'il eſt. A quelque point qu'il ait porté ſes découvertes, quelques lumières qu'il ait acquiſes, ſous quelque climat qu'il habite, c'eſt ſimplement un être animé qui s'aime excluſivement, qui tend toujours &

invinciblement à ſon meilleur être, qui eſt ſuſceptible de toutes les impreſſions, de toutes les façons de penſer auxquelles le hazard & l'inſtitution viennent le livrer, & qui, dans l'inquiétude perpétuelle de mieux jouir & de ſe diſtinguer, a tellement multiplié & varié ſes uſages & les modifications de ſon ame, qu'il s'eſt rendu comme impénétrable aux yeux mêmes des plus grands philoſophes.

Mais ayez la force de le fixer attentivement, ne vous laiſſez point étonner par la variété de ſes mouvemens, de ſes idées, ni éblouir par la multiplicité & la profondeur apparente de ſes connoiſſances, bien-tôt vous verrez que malgré toutes ces pièces de rapport, malgré l'influence que l'illuſtre Monteſquieu attribue aux divers climats, l'homme eſt toujours & partout le même; que le Perſe généreux & conquerant ſous Cyrus & ſous Cambyſe, n'étoit pas différent du Perſe effé-

miné qui rampe lâchement ſous un Deſpote altier ; que le valeureux & robuſte Franc qui a arraché les Gaules au redoutable empire Romain, étoit le même que cette eſpèce d'automate bruyant qu'on appelle petit-maître, qui n'exiſtant que par des airs impertinens, ou par le faſtueux étalage & l'abus d'une grande fortune, oſe cependant s'énorgueillir de pouvoir compter au nombre de ſes ayeux, des hommes dont un ſeul regard l'anéantiroit ; Qu'enfin ce Gaulois même qui, avant d'être aſſervi, étoit déja l'eſclave d'une ſuperſtition barbare, & la dupe de l'impoſture des Druydes, eſt aux yeux d'un bon obſervateur, autant homme que les Monteſquieu, les Dalembert, les Condillac, les Diderot, les Rouſſeau, les Voltaire, les Duclos, les Buffon, & tous ceux qui en éclairant, inſtruiſant ou amuſant leur nation & l'univers, ſont dignes d'entrer dans la liſte de ces hommes illuſtres.

Il eſt ſans doute bien difficile d'en venir à la préciſion néceſſaire pour penſer de la ſorte ſur un être auſſi impoſant que l'eſt l'homme pour l'homme même. Mais toutes les difficultés ne proviennent, comme nous l'avons déja dit, que du cas que nous faiſons de nous-mêmes, tant en nous conſiderant individuellement, qu'en partageant par notre amour propre les grands talens de toute eſpèce que nous admirons dans les autres hommes. Ce n'eſt, encore un coup, qu'en nous dépouillant de toute prévention, & en remettant l'homme dans les bras de la nature, que nous pourrons nous garantir des illuſions qui ont empêché un homme auſſi pénétrant que M. Rouſſeau de diſcerner l'homme, abſolument dit, à travers la variété & la multiplicité des modifications que ſa perfectibilité a reçues du tems & des circonſtances. J'oſe le prier de me ſuivre dans l'examen de cet état de ſo-

ciété naturelle où j'ai conduit ſans effort, & par une route auſſi ſimple que la nature même, les premiers auteurs du genre-humain. Cet examen, où je me trompe fort, donnera la ſolution de ſon problême.

Quels développemens trouverons-nous, tant que cet état de ſociété durera, dans des hommes bornés aux ſimples beſoins phyſiques, à qui rien ne manque pour les ſatisfaire, & qui, ſans intérêt comme ſans deſirs, ne ſont liés que par l'habitude & par l'inſtinct qui raſſemble tous les êtres animés d'une même eſpèce? Par quel côté, de quelle manière pourra s'introduire parmi de tels hommes, cette inégalité que M. Rouſſeau a trop facilement crue le réſultat inévitable de toute eſpèce de ſociété entre les hommes? Ce ne ſera pas certainement par l'eſprit de propriété, puiſqu'en jouiſſant de tout ce qui leur eſt néceſſaire, ils ne pourront jamais tenter de s'appro-

prier inutilement ce dont ils n'ont pas beſoin. Sera-ce par la ſupériorité des forces de quelques individus ſur d'autres individus, ou d'un ſexe ſur l'autre ? Mais, au premier égard, tant que cet état durera, les hommes n'auront aucun beſoin ni aucune occaſion d'exercer leurs forces. Ou ſi l'on veut ſuppoſer que dans la gaité que la nature inſpire à tous les êtres libres & ſatisfaits, les premiers hommes lutteront innocemment enſemble, aucun d'eux ne pourra trouver aucune ſorte d'avantage dans ces ſortes de luttes, & devenant tantôt vainqueurs, tantôt vaincus, ils ſe retireront de ces combats innocens comme s'en retirent les autres êtres animés ; on ne voit aucun de ces animaux ſe prévaloir ou s'énorgueillir de l'avantage qu'il peut avoir eu dans ces ſortes de jeux. A l'égard de la ſupériorité de forces d'un ſexe ſur l'autre, d'abord il eſt fort douteux que dans l'état de nature les forces

fuſſent inégales entre les deux ſexes. Tous les deux étant également bien conſtitués, & ſe livrant aux mêmes exercices, on peut raiſonnablement croire que la nature n'avoit pas mis entre les forces de ces deux ſexes une différence auſſi ſenſible que celle qu'on peut remarquer parmi nous. J'entends dans cette claſſe d'individus de la ſociété civiliſée où les travaux & les exercices des hommes, les occupations & l'éducation des femmes, permettent encore de diſtinguer à cet égard la différence des deux ſexes.

Peut-être m'oppoſera-t-on l'aſcendant de l'homme ſur la femme, cette force qui la ſoumet & la livre à ſes deſirs, & qui paroît d'autant plus naturelle, que l'homme la partage avec tous les mâles des autres eſpèces d'êtres animés. Cette objection eſt bien foible, & quand on la laiſſeroit ſans réponſe, elle ne conclûroit rien contre l'égalité parfaite qui a dû regner dans

l'état de nature. En effet, à moins que de ſuppoſer que dans cet état les femmes avoient autant de répugnance que celles de notre ſiècle pour cette union qui, en exaltant le ſentiment de notre exiſtence, la procure à de nouveaux êtres, on doit regarder cette apparence de ſujetion paſſagère, du même œil dont nous voyons ces différentes attitudes que l'inſtinct naturel nous indique pour pourvoir plus facilement à nos beſoins. Il faudroit être bien préoccupé de nos maximes, de nos uſages, de la modeſtie & de la pudeur de nos femmes, pour juger d'après tout cela les femmes dans l'état de nature. Ne connoiſſant le prix de leurs faveurs que par celui qu'elles en recueilloient elles-mêmes, il eſt vraiſemblable que jamais elles ne mettoient les hommes dans le cas de les leur arracher. Ou ſi par caprice ou par humeur, ce qui eſt difficile à ſuppoſer, quelqu'une de ces femmes faiſoit la réſiſtance que les

principes & la pudeur ne manquent jamais d'inſpirer aux femmes civiliſées, l'homme qui ne connoiſſoit pas encore le droit de tyranniſer ſon ſemblable & encore moins cette moitié ſi précieuſe de l'eſpèce humaine, après avoir épuiſé les gentilleſſes ſupplicatives que la nature & le deſir lui inſpiroient, laiſſoit là cette femme mal diſpoſée, & alloit chercher fortune ailleurs.

Mais quand on ſuppoſeroit dans l'homme naturel ces deſirs impétueux qu'inſpirent à l'homme civiliſé une imagination corrompue, & qu'irrite la vue d'objets qui tirent tout leur prix du ſoin extrême qu'on prend de les cacher ; quand, dans l'ardeur de ſes deſirs, cet homme naturel auroit employé une force triomphante contre la réſiſtance accidentelle de la femme, défait lui-même par ſa victoire, & n'en ſentant plus le prix auſſi-tôt après l'avoir recueilli, il auroit été bien

éloigné de s'en énorgueillir, & de s'en faire un titre contre la femme. Celle-ci de ſon côté ne ſe ſeroit pas ſenti humiliée pour avoir été obligé de céder à des efforts dont l'objet étoit ſi différent de celui de l'avilir & de la tyranniſer. En un mot, l'uſage de la force, ſuppoſé de la part de l'homme, ne pouvoit établir entre lui & la femme aucun dégré particulier & habituel d'inégalité, attendu que, hors le cas dont nous venons de parler, les rapports entre les deux ſexes devenoient généraux, l'un n'ayant pas beſoin de l'autre pour pourvoir à ſa ſubſiſtance, & pour ſe livrer aux plaiſirs indépendans de la différence des ſexes.

La force étant donc inutile dans un état de ſociété où, comme dit Ovide,

» Mollia ſecuræ peragebant otia gentes,
» Ipſa quoque immunis, raſtroque intacta, nec ullis
» Saucia vomeribus, per ſe dabat omnia tellus.*

*Met. lib. 1. Vs 100.

Elle ne pouvoit introduire dans un tel état aucun dégré d'inégalité. D'un

autre côté n'y ayant, comme nous l'avons obſervé dans la première partie, aucune famille particulièrement raſſemblée, mais les hommes ne compoſant dans cette eſpèce de ſociété qu'une ſeule famille générale dont les enfans appartenoient à tous & n'appartenoient à aucun en particulier, il n'étoit queſtion d'aucun droit de paternité, ni conſéquemment de cette eſpèce de gouvernement domeſtique que les philoſophes ont voulu donner comme la ſource & le premier modèle de tous les gouvernemens. Car enfin on ne peut concevoir quelque gouvernement que ce ſoit, ſans ſuppoſer auparavant quelques rapports d'intérêt & de propriété entre les hommes gouvernés & ceux qui gouvernent. Ainſi pour concevoir le gouvernement, même paternel, il faut attendre que les développemens de la perfectibilité humaine ayent conduit les premiers hommes à des découvertes qui, exigeant

de l'induſtrie & du travail, attribuoient à l'homme induſtrieux & laborieux, & à ſa famille, la propriété des avantages que lui procuroit ſon travail. Encore faut-il ſuppoſer auſſi qu'avant ce développement des facultés humaines, les hommes avoient appris à diſcerner leurs enfans, ce qui ne fut pas l'ouvrage de quelques années, mais le fruit de pluſieurs ſiècles, & de pluſieurs événemens ſucceſſifs. Mais à quelque courte durée qu'on voulût borner l'état de ſociété naturelle, on ne ſauroit diſconvenir, en y faiſant un peu d'attention, que l'intervalle de cet état à celui du gouvernement paternel, & conſéquemment de la propriété, ne ſoit extrêmement conſidérable, & qu'il ne faille, pour le remplir, précipiter arbitrairement les événemens, ſi l'on ne veut point admettre un laps de tems extrêmement long. Mais on ſentira mieux la vérité de ce que je dis ici après un examen plus détaillé de

l'état de ſociété naturelle, & lors, ſur-tout, que j'expliquerai de quelle manière l'eſpèce humaine a couvert ſucceſſivement la ſurface de notre globe. Continuons d'examiner en attendant quels purent être les développemens des facultés humaines dans ce premier état de ſociété.

Si nous nous attachions à ſuivre ſervilement les traces des philoſophes qui ont juſqu'à préſent traité de l'homme, nous ne ſerions embarraſſés que de ſavoir comment les premiers hommes s'y prirent pour ſe communiquer leurs ſentimens & leurs idées. Car pour les idées mêmes, leur préexiſtence ne fait aucune difficulté chez les philoſophes. Ils les croient tous ſi fort inſéparables de l'humanité, que je n'en connois aucun qui ait ſeulement mis en queſtion s'il étoit poſſible ou non de concevoir une ſociété d'hommes réduits aux ſimples perceptions, & aux expreſſions purement relatives à

ces

ces perceptions, telles, à peu près que la nature les a inſpirées à toutes les autres eſpèces d'êtres animés. Tous ces philoſophes au contraire, ceux même qui ne croient point aux idées innées, ſe ſont accordés à entamer l'examen du développement des facultés humaines par la ſuppoſition des idées, & ne ſe ſont appliqués qu'à chercher des conjectures ſur la formation des langues.

M. L'abbé de Condillac qui, ſans contredit, eſt après Locke celui qui a vu le plus clair dans cette matière, a été lui-même ſéduit par l'amas des connoiſſances dont il recherchoit l'origine. Il a cru trouver celle du langage dans le ſentiment même, qui de toutes les modifications de l'ame, eſt, dans l'état de nature, le plus incommuniquable. Il ſuppoſe deux enfans * de l'un & de l'autre ſexe réunis par le hazard, & privés l'un & l'autre de toute eſpèce de connoiſſance, & de

* Section première de la ſeconde Partie, pag. 5 & ſuiv.

tous les moyens de ſe communiquer mutuellement leurs ſenſations. Il veut que dans le commerce réciproque de ces deux enfans l'exercice de leurs perceptions & de la reminiſcence occaſionnée par la fréquente répétition de ces perceptions & des circonſtances qui les accompagnoient, leur ait fait attacher aux cris de chaque paſſion les perceptions dont ils étoient les ſignes naturels, & qu'ils ayent accompagné ordinairement ces cris de quelque mouvement, de quelque geſte ou de quelque action dont l'expreſſion étoit encore plus ſenſible. *Par exemple*, dit-il, *celui qui ſouffroit parce qu'il étoit privé d'un objet que ſes beſoins lui rendoient néceſſaire, ne s'en tenoit pas à pouſſer des cris, il faiſoit des efforts pour l'obtenir, il agitoit ſa tête, ſes bras & toutes les parties de ſon corps. L'autre*, ému *par ce ſpectacle, fixoit les yeux ſur le même objet, & ſentant paſſer dans ſon ame des ſentimens dont il n'étoit pas encore capable de*

ſe rendre raiſon, il ſouffroit de voir ſouffrir ce miſérable. Dès ce moment, ajoute M. de Condillac, *il ſe ſent intéreſſé à le ſoulager, & il obéit à cette impreſſion autant qu'il lui eſt poſſible.*

Que de données dans ce ſeul exemple ! Il faut d'abord ſuppoſer que dans la poſition de ces deux enfans, c'eſt-à-dire, dans l'état de pure nature, il y avoit des beſoins d'une eſpèce à occaſionner des douleurs & des cris, lorſque ces enfans ne pouvoient pas les ſatisfaire. Il faut ſuppoſer enſuite que celui des deux enfans qui éprouva le premier ces douleurs, & pouſſa ces cris, fut trouver, ſans aucun exemple, ſans aucune inſtitution, les geſtes, les mouvemens & les ſignes propres à exprimer ſon état, & à indiquer l'objet dont il avoit beſoin, & qu'il connut que tout cela étoit propre à émouvoir ſon camarade, & à déterminer ſes ſecours. Il faut encore ſuppoſer que ce dernier qui n'avoit jamais éprouvé les

mêmes douleurs, ni pouſſé les mêmes cris, ni fait les mêmes geſtes, les mêmes mouvemens, les mêmes ſignes, devina, ſans autre guide que l'inſtinct, que tout ce qu'il voyoit ſignifioit que ſon camarade ſouffroit. Il faut ſuppoſer enfin que les ſouffrances de celui-ci, & tout cē qui les indiquoit, retentirent dans le cœur de l'autre, & allerent y exciter, ou plutôt y créer, un ſentiment de compaſſion qui le détermina à donner du ſecours à ſon compagnon.

Sans toutes ces ſuppoſitions inadmiſſibles, on voit que l'exemple propoſé par M. l'abbé de Condillac ne peut pas lui-même être ſuppoſé. Mais ce qui répugne le plus dans cet exemple, c'eſt cette compaſſion que ce philoſophe veut faire naître dans le cœur d'un enfant qui n'a aucune idée des ſouffrances en général, & qui n'a jamais en particulier éprouvé celles qu'occaſionne le beſoin de nourriture, le ſeul qu'on puiſſe ſuppoſer dans l'é-

tat d'enfance & de nature. Il n'eſt que trop vrai que nous ne pouvons compatir naturellement qu'aux maux que nous avons ſoufferts, & que ſi dans l'état de ſociété civiliſée nous nous intéreſſons à la ſituation des perſonnes livrées à des eſpèces de douleurs que nous n'avons jamais éprouvées, c'eſt par analogie, & par la notion générale que nous avons de la douleur. Et quant au fond même de ce ſentiment de comparaiſon, c'eſt, comme tous les philoſophes ne peuvent s'empêcher d'en convenir, un retour ſur nous-même qui nous met par notre amour propre à la place de ceux de nos ſemblables que nous voyons ſouffrir, lorſque ces ſemblables nous ſont chers, & dans la proportion où ils nous ſont chers. Mais cet article, que j'ai touché en paſſant dans mon Introduction, trouvera peut-être une autre place dans cet ouvrage, où il ſera plus étendu, & conſéquemment mieux ap-

profondi. Ce que je viens de dire ici ſuffit pour faire voir quels éclairciſſemens on peut attendre ſur l'origine du langage d'un philoſophe qui place cette origine dans un ſentiment de compaſſion & d'intérêt, qu'il crée pour ainſi dire avant le tems, & de ſon autorité, & qui ne peut être que le fruit de pluſieurs circonſtances au delà de l'état de nature.

Il eſt vrai que M. de Condillac paroît n'avoir poſé ce fondement que pour en venir au langage d'action, & arriver par dégrès aux curieuſes & ſavantes obſervations qu'il nous a données ſur la déclamation & les geſtes des anciens, ſur la muſique, la proſodie, & ſur l'origine de la poéſie. Mais comme c'eſt ſur le langage d'action qu'il fonde l'origine de la parole, il eſt toujours conſtant que c'eſt ſur des connoiſſances impoſſibles à concevoir dans l'état de pure nature, & ſur un ſentiment de compaſſion encore plus

incroyable, qu'il bâtit tout l'édifice de la formation des langues.

Il eſt aiſé de ſentir qu'en admettant ſans examen ces principes arbitraires, vous êtes rapidement conduits où l'auteur veut vous mener, & qu'après avoir perdu ces principes de vue, tout ce que vous dit un philoſophe ingénieux & méthodique, vous paroît de la dernière évidence. C'eſt ce qui arrive particulièrement en liſant ce que M. l'abbé de Condillac dit ſur la formation des mots. * Mais encore ne peut-il point dans cet article s'empêcher de donner dans l'erreur commune à tous les philoſophes qui veulent que l'invention du langage ſoit le fruit de conventions faites entre les hommes. *Pour comprendre*, dit-il, *comment les hommes convinrent entre eux du ſens des premiers mots qu'ils voulurent mettre en uſage, il ſuffit*, *&c.* Je n'irai pas plus avant dans l'examen des opinions de M. de Condillac.

* Seconde Partie, chap. IX.

Je marcherois trop vîte ſi je le ſuivois. Il eſt parti des connoiſſances qu'il avoit & de celles de ſes lecteurs. Pour moi je prétends ne ſuivre que la marche de la nature, qui sûrement n'a pas été auſſi vîte que la font aller tous les philoſophes.

M. Rouſſeau paroiſſoit d'abord avoir ſenti combien il étoit peu naturel d'attribuer la formation des langues à une invention réfléchie, & au conſentement raiſonné des premiers hommes. Il obſerve très-bien * *que ſi les hommes ont eu beſoin de la parole pour apprendre à penſer, ils ont eu bien plus beſoin encore de ſavoir penſer pour trouver l'art de la parole.* Mais il ſe fait tout de ſuite des difficultés qui le portent à dire qu'à peine *peut-on trouver des conjectures ſupportables ſur la naiſſance de cet art de communiquer ſes penſées & d'établir un commerce entre les eſprits.* Enſuite il tombe dans le ſentiment de M. l'abbé de Condillac, & trouve, comme ce

* Page 49. de ſon Diſcours ſur l'inégalité, &c.

philoſophe, le premier langage de l'homme dans le cri de la nature. Et tout ce qu'il dit là deſſus eſt trés-bon pour la ſituation militante où il a voulu ſuppoſer le premier état de ſociété. Enfin il revient au commun ſentiment des philoſophes, & veut que les hommes, *après avoir exprimé les objets viſibles & mobiles par des geſtes, & ceux qui frappent l'ouie, par des ſons imitatifs*, ſe ſoient enfin aviſés de ſubſtituer à ce langage, *les articulations de la voix, qui, ſans avoir le même rapport avec certaines idées, ſont plus propres à les repréſenter toutes comme ſignes inſtitués; ſubſtitution*, ajoute ce philoſophe, *qui ne peut ſe faire que* D'UN COMMUN CONSENTEMENT, *& d'une manière aſſez difficile à pratiquer pour des hommes dont les organes groſſiers n'avoient encore aucun exercice, & plus difficile encore à concevoir en elle-même, puiſque cet accord unanime dut être motivé, & que la parole paroît avoir été*

fort néceſſaire pour établir l'uſage de la parole.

Dans ce paſſage M. Rouſſeau encherit encore ſur l'opinion de M. l'abbé de Condillac, par rapport à la convention que ce dernier a ſuppoſée néceſſaire pour l'invention du langage, puiſque M. Rouſſeau n'admet pas ſeulement cette convention, mais qu'il veut encore qu'elle ait été motivée & faite dans un ſeul âge d'hommes. Je dis dans un ſeul âge d'hommes, parce qu'en ſuppoſant avec cet auteur que le défaut d'exercice eût rendu groſſiers les organes de la parole chez les premiers hommes adultes, cette groſſièreté n'auroit pas paſſé juſqu'à leurs enfans, qui, auſſi bien diſpoſés par la nature que le ſont les nôtres, auroient par la douceur & la flexibilité de leurs organes, corrigé ce qu'il y auroit eu de dur dans le langage de convention qu'ils auroient entendu & appris. La groſſièreté des organes ne pouvoit

donc être un obſtacle à la formation des langues, que pour les individus mêmes qui convinrent de ſon invention, & cette invention fut donc elle-même l'ouvrage d'un ſeul âge d'hommes. Mais au fond M. Rouſſeau n'étoit pas bien perſuadé de la réalité du conſentement raiſonné & motivé des premiers inventeurs du langage. Il en revient, comme nous venons de voir, à dire *que la parole paroît avoir été fort néceſſaire pour établir l'uſage de la parole.*

Il auroit été bien à deſirer qu'un homme auſſi habile à développer les principes qu'il ſe fait ou qu'il adopte, eût voulut faire de cette dernière propoſition la baſe de ſes recherches ſur la formation du langage, & qu'il eût pouſſé ces recherches auſſi loin que la matière l'exigeroit; on auroit eu quelque choſe de plus lumineux & de plus approfondi que tout ce qui a été dit juſqu'à préſent. Mais ici, comme dans bien d'autres endroits de ſes ou-

vrages, M. Rouſſeau a abandoné le chemin que lui indiquoient ſes propres lumières, pour ſuivre les routes battues.

Au reſte, les deux philoſophes dont je viens de parler, ne ſont pas ceux qui me paroiſſent avoir le plus donné dans l'opinion que le langage eſt le fruit d'une convention, & conſéquemment le réſultat d'idées antérieures à ſon inſtitution. On voit même, en les liſant avec une certaine attention, qu'ils ne poſent ce fondement que d'une main tremblante, & qu'ils voudroient avoir pu trouver quelque choſe de plus ſolide. Mais voici un célèbre géomètre bien moins circonſpect, & bien plus décidé que Mrs de Condillac & Rouſſeau. C'eſt feu M. de Maupertuis. Il ne s'eſt pas ſeulement perſuadé qu'un être tel que l'homme, capable de parvenir aux ſublimes ſpéculations & aux profondes découvertes de la Géométrie, devoit être doué

du talent de penſer avant que de parler ; il a cru encore que cet être pouvoit ſe faire arbitrairement un plan d'idées toutes différentes des nôtres. Voici ſes paroles * : *On trouve des langues, ſurtout chez les peuples fort éloignés, qui ſemblent avoir été formées ſur des plans d'idées ſi différentes des nôtres, qu'on ne peut preſque pas traduire dans nos langues ce qui a été une fois exprimé dans celles-là. Ce ſeroit*, ajoute cet auteur, *de la comparaiſon de ces langues avec les autres, qu'un eſprit philoſophique pourroit tirer beaucoup d'utilité.*

* Œuvres de Maupertuis. Lyon. 1756. Tom. I. Art. 2. des réflex. philoſophiques ſur l'origine des langues.

Aſſurément, ſi M. de Maupertuis eût eu cet eſprit philoſophique dont il parle, il n'auroit jamais penſé que la difficulté de rendre dans les langues connues le ſens d'expreſſions totalement étrangères à ces langues, ſuppoſât des plans d'idées différentes des nôtres. Il auroit vu, au contraire, que rien n'eſt plus éloigné de la ſimple raiſon que cette imagination d'un plan d'idées

antérieur à l'invention du langage : & la connoiſſance des langues que nous avons appriſes par les ouvrages des anciens les plus ſavans & les plus éloquents, l'auroit convaincu qu'il n'y a jamais eu, dans quelque tems, & chez quelque peuple que ce ſoit, d'autres idées que celles que peuvent avoir tous les hommes, parce qu'elles ſont toutes l'effet de la même organiſation, & le réſultat des mêmes perceptions, ou du moins l'effet de la même faculté de percevoir. Il auroit vu que s'il ſe trouve dans toutes les langues, des mots & des phraſes, en quelque ſorte intraductible dans toute autre langue, cette difficulté ne vient point de la ſingularité réelle des idées exprimées, ni de ce qu'elles ſont ſi abſolument particulières aux hommes qui ſe ſont ſervis de ces expreſſions, qu'elles deviennent incommuniquables à toute autre eſpèce d'hommes ; mais de ce que ces idées, par leur analogie au génie de

ces hommes, & à celui de leur langue, ou à des opinions & à des uſages qui nous ſont inconnus, ne peuvent nous être communiquées faute de véhicules néceſſaires pour les faire paſſer dans notre intelligence. En un mot, avec un peu de philoſophie, M. de Maupertuis auroit reconnu que ne pouvant y avoir des hommes qui euſſent d'autres ſens, d'autres facultés que les nôtres, il ne pouvoit non plus y en avoir qui euſſent des idées étrangères & ſupérieures à ces ſens & à ces facultés : ce qu'il faudroit cependant ſuppoſer pour attendre des lumières, telles que M. de Maupertuis les deſiroit, de la comparaiſon entr'elles des langues les plus étrangères, & de la comparaiſon de ces mêmes langues avec les langues connues.

Je ſuis, au reſte, d'accord avec ce grand géomètre *, par rapport à l'influence que les langues ont ſur nos connoiſſances, puiſqu'à mon avis, tou-

* *Ib.* Art. 3.

tes ces connoiſſances viennent des langues. Je penſe auſſi, comme *lui*, qu'on peut trouver dans la conſtruction des langues des nations les plus ſauvages, (langues qu'il lui plaît d'appeller des jargons, ce qui ne ſignifie rien,) des veſtiges des premiers pas qu'a fait l'eſprit humain : Mais je ſuis très-éloigné de croire qu'après la ſimple invention des ſignes, les idées des premiers inventeurs ſe ſoient bien-
* *Ib.* Art. 4. tôt combinées les unes avec les autres;* qu'elles ſe ſoient en même-tems multipliées, & qu'on ait auſſi *multiplié* les mots, ſouvent même au-delà des idées. Il eſt viſible qu'ici, M. de Maupertuis met d'abord les effets avant les cauſes, & qu'enſuite il avance une propoſition fauſſe, en diſant que les inventeurs du langage ont ſouvent multiplié les mots au-delà des idées.

Il eſt en effet certain que l'eſprit humain n'a jamais pu connoître & combiner que des objets fixes & déterminés,

nés, ou des modifications de ces objets. Il eſt auſſi certain qu'il n'y a que les mots qui puiſſent diſtinguer, fixer & déterminer les idées, ainſi que leurs modifications, de ſorte que, ſuppoſer la combinaiſon & la multiplication des idées avant l'invention des mots qui les font diſtinguer, qui les fixent & les déterminent, c'eſt mettre l'effet avant la cauſe, c'eſt avoir une opinion que le ſeul reſpect qu'on doit à la mémoire d'un homme célèbre, empêche de qualifier, comme elle le mériteroit.

Et quant à cette autre opinion où étoit M. de Maupertuis, que dans l'invention du langage, on a multiplié les mots au-delà des idées, elle n'eſt pas moins extraordinaire, à moins que cet auteur n'ait voulu parler des mots ou particules qui, n'exprimant par elles-mêmes aucune idée, ſervent ſeulement à lier les mots ou les propoſitions qui expriment les idées. Mais ce

n'eſt pas dans la première invention du langage, qu'on peut ſuppoſer ces particules, & en tout cas, M. de Maupertuis auroit toujours abuſé des termes.

C'eſt quelque choſe de bien curieux que d'entendre cet auteur ſe plaindre de ce que, à peine nous ſommes nés,* *que nous entendons répéter une infinité de mots qui expriment plûtôt les préjugés de ceux qui nous environnent, que les premières idées qui naiſſent dans notre eſprit; que nous retenons ces mots; que nous leur attachons des idées confuſes, & que voilà notre proviſion faite pour le reſte de notre vie, ſans que le plus ſouvent nous nous ſoyons aviſés d'approfondir la vraie valeur de ces mots, ni la ſureté des connoiſſances qu'ils peuvent nous procurer, ou nous faire croire que nous poſſedons.* Ces inconvéniens furent ſans doute bien fâcheux pour un homme comme M. de Maupertuis, qui ſans cela n'auroit pas perdu totalement * *le ſouvenir de ſes premières idées, de l'étonnement que lui*

* *Ibid.*

* *Ib.* Art. 6.

cauſa la vue des objets, lorſqu'il ouvrit les yeux pour la première fois, & des premiers jugemens qu'il porta dans cet âge où ſon ame, plus vuide d'idées, lui auroit été plus facile à connoître qu'elle ne l'étoit lorſqu'il écrivoit toutes ces belles choſes, *parce qu'elle étoit, pour ainſi dire, plus elle-même*, &c. Mais pour tout autre être raiſonnable, le malheur n'eſt pas ſi grand. Les hommes de cette dernière eſpèce, qui aſſurément ne comptent point avoir été philoſophes dès en ouvrant les yeux, ſont fort contens qu'on ait accéléré le développement de leurs facultés, en leur apprenant des mots qui, ſans expliquer l'eſſence inconnue des choſes, leur donnoient par degrés aſſez de connoiſſances ſur l'exiſtence de ces choſes, ſur leurs modifications & ſur leurs rapports avec eux, pour en faire uſage ſuivant leurs beſoins & leurs goûts, & pour ne pas les confondre les unes avec les autres.

Les philoſophes, ſur-tout, ne s'imagineront jamais qu'il puiſſe naître dans notre eſprit des idées indépendantes des mots, ni que les premiers mots que nous apprenons, ne ſervent qu'à exprimer les préjugés de ceux qui nous environnent dans notre enfance. Ils verront, au contraire, que ces mots leur ont été extrêmement utiles pour dénommer ſucceſſivement & proportionnément à leurs beſoins, les choſes & leurs qualités, d'une manière à les fixer & à les attacher dans leur cerveau, en ſorte que ſe rappellant les mots à propos du beſoin qu'ils avoient des choſes, ils pouvoient ſe ſervir des uns pour ſe procurer les autres. D'ailleurs, ces philoſophes ſavent très-bien que ce n'eſt pas dans les mots, & ſurtout dans ceux que nous apprenons dans l'enfance, que ſe trouvent les préjugés; mais dans les jugemens abſtraits que nous portons des choſes, lorſqu'après avoir appris une infinité

de mots, & multiplié nos idées par leur moyen, nous venons à combiner ces idées, & à nous faire des règles & des principes ſur des choſes qui n'ont d'autre modèle ſenſible que nos propres idées, & qui ſont au-deſſus, comme au-delà de nos beſoins naturels.

Mais M. de Maupertuis étoit bien éloigné de penſer que nous euſſions beſoin de mots pour former des idées; & comme ſi ce n'avoit pas été aſſez de ce que nous venons de rapporter de ſon opinion ſur cette partie, il va juſqu'à s'imaginer qu'un homme à qui le ſommeil auroit fait oublier toutes ſes perceptions & tous les raiſonnemens qu'il avoit faits, mais qui auroit conſervé les facultés d'appercevoir & de raiſonner, viendroit de lui-même facilement à bout de fixer & de diſtinguer ſes idées par des ſignes. Et voici comment cet homme s'y prendroit. Suppoſons que ſa première perception eût été, par exemple, *celle qu'il éprou-*

voit lorſqu'il diſoit, je vois un arbre; qu'enſuite il eût la même perception qu'il avoit lorſqu'il diſoit, je vois un cheval. Dès que cet homme, dit M. de Maupertuis, *recevroit ces perceptions, il verroit auſſi-tôt que l'une n'eſt pas l'autre, & il chercheroit à les diſtinguer. Et comme il n'auroit pas de langage formé, il les diſtingueroit par quelques marques, & pourroit ſe contenter de ces expreſſions A. & B. pour les mêmes choſes qu'il entendoit lorſqu'il diſoit, je vois un arbre, je vois un cheval. Recevant enſuite de nouvelles perceptions, il pourroit les diſtinguer toutes de la même ſorte; & lorſqu'il diroit, par exemple, R. il entendroit la même choſe qu'il entendoit, lorſqu'il diſoit, je vois la mer.*

Cet auteur ingénieux, mais qui, comme bien d'autres, ne voyoit point clair dans cette matière, a cru qu'en ſauvant la faculté de raiſonner de l'oubli de toutes les autres connoiſſances, il n'y avoit rien de plus naturel que les opé-

rations qu'il fait faire à ſon homme. Mais il auroit été bien embarraſſé ſi quelqu'un lui eût demandé ce qu'il entendoit par cette faculté de raiſonner. Obligé d'approfondir les termes, peut-être auroit-il reconnu, malgré lui-même, que ſi dans l'uſage ordinaire des philoſophes, ces termes exprimoient l'attention, la réflexion & le jugement, dans l'exacte vérité ils ne ſignifioient que la puiſſance paſſive d'acquérir ces qualités par le moyen du langage. Alors M. de Maupertuis auroit ſenti que ſon homme hypothétique, ayant oublié toutes ſes perceptions, tous ſes raiſonnemens, il avoit auſſi perdu la faculté active de former un deſſein, tel que celui de vouloir diſtinguer ſes perceptions par des marques quelconques. Il auroit enſuite reconnu la diſtance immenſe qu'il y a entre les ſimples perceptions d'un arbre, d'un cheval, & de la mer, & cette opération de l'eſprit & du lan-

gage, par laquelle on dit, JE VOIS UN ARBRE, JE VOIS UN CHEVAL, JE VOIS LA MER. Il auroit vu, en un mot, que la ſuppoſition d'un homme qui, après avoir perdu tous les moyens de fixer & de diſtinguer ſes idées, chercheroit à déſigner & à arranger ſes premières perceptions, n'eſt guères moins plaiſante que cette poliçonnerie de parade où Arlequin feignant d'être mort d'un coup de fuſil, & continuant cependant de parler, répond à celui qui le lui fait remarquer, qu'avant de mourir, il s'eſt réſervé l'uſage de la parole.

Mais après tout, que pouvoit-on attendre ſur cette matière, d'un obſervateur qui étoit inquiet de ſavoir ſi les différences extrêmes * qu'on trouve aujourd'hui dans les manières de s'exprimer, viennent des altérations que chaque pere de famille a introduites dans une langue, d'abord commune à tous, ou ſi ces manières de s'exprimer

* Lettre ſur les progrès des ſciences, tom. 2, p. 378.

ont d'abord été différentes ? qui croyoit qu'on pourroit trouver de grandes lumières ſur cette queſtion dans la langue que ſe feroient deux ou trois enfans élevés enſemble dès le plus bas âge, ſans aucun commerce avec les autres hommes, quelque bornée que fût cette langue ; qui regardoit comme une choſe très-eſſentielle d'obſerver ſi cette nouvelle langue reſſembleroit à quelqu'une de celles qu'on parle aujourd'hui, & de voir avec laquelle de ces langues elle auroit le plus de conformité ; qui deſiroit encore que l'on formât pluſieurs ſociétés pareilles d'enfans de différentes nations dont les peres parlaſſent les langues les plus différentes, parce qu'à ſon avis, la naiſſance eſt déja une eſpèce d'éducation ; qui enfin portoit l'aveuglement ſur cette matière, au point de s'imaginer que cette expérience ne ſe borneroit pas à nous inſtruire ſur l'origine des langues, mais qu'elle

pourroit encore nous apprendre bien d'autres choſes ſur l'origine des idées mêmes, & ſur les notions fondamentales de l'eſprit humain. Ce géomètre ne s'appercevoit pas de ce que peut voir tout homme éclairé des ſimples lumières du bon ſens, que le langage eſt une choſe purement accidentelle, tant pour le fond, que pour la diverſité; que ſans recourir à des expériences à peu près impoſſibles, il y a dans la différence extrême qui ſe trouve entre les langues des peuples qui ne ſe ſont jamais connus, qui n'ont jamais eu les moindres rapports enſemble, la preuve la plus complette de l'inutilité de ces expériences, puiſque l'on peut faire dans la comparaiſon de ces langues, des recherches beaucoup plus étendues que celles qu'offriroit le langage trouvé par deux ou trois enfans iſolés, ou par pluſieurs ſociétés de deux ou trois enfans de cette eſpèce. Il ne falloit pas moins que l'opinion

très-singulière où étoit M. de Maupertuis qu'il étoit possible de trouver des idées indépendantes de toute espèce de langage, & absolument étrangères à toutes nos connoissances, pour le porter à s'imaginer que des langages tout fraîchement inventés, & entièrement différens de tous les langages connus ou possibles à connoître, lui fourniroient des idées de cette espèce. Il ne s'apperçoit pas que s'il eût pu y avoir de ces sortes d'idées, on n'auroit jamais pu les lui communiquer, faute de moyens propres; attendu que pour que nous puissions recevoir une nouvelle idée quelconque, il faut qu'elle entre dans notre cerveau par analogie avec les idées que nous avons déja, & par des termes équivalens à ceux dans lesquels cette idée nous est présentée. Mais dès-là qu'une idée aura de l'analogie avec nos autres idées, & que nous pourrons la fixer par des termes équivalens à ceux dans lesquels elle

aura été originairement conçue ; *elle* ceſſera d'être de l'eſpèce de celles que M. de Maupertuis vouloit que l'on cherchât par des moyens auſſi biſarres que difficiles à mettre en pratique. Les philoſophes, qui n'ont pas même beſoin de l'être pour ſentir toute l'illuſion des vues de M. de Maupertuis, ne s'amuſeront jamais à chercher dans la comparaiſon des langues les plus étrangères, &, ſi l'on veut, les plus originelles, des idées indépendantes de tout langage : & loin de croire qu'on puiſſe trouver de telles idées dans certaines langues exiſtantes ou à exiſter, ils ſeront en état d'affirmer, ſans ſortir de leur cabinet, qu'eſſentiellement parlant, il n'y a qu'une ſorte de langage, puiſqu'en quelque langue que ce ſoit, on ne peut exprimer que ce qu'on voit & ce qu'on ſent, & cela dans l'étendue bornée de nos facultés qui ſont, pour le fond, les mêmes dans tous les hommes organiſés

ſelon les loix générales de la nature. De ſorte qu'abſolument parlant, c'eſt la choſe du monde la plus inutile que de chercher à pénétrer le ſens des langues différentes de la nôtre; & que quand la vie d'un homme ſuffiroit pour les apprendre toutes, (1) tant de langues réunies dans notre cerveau, ne nous offriroient pas plus de connoiſſances réelles & utiles, que celles que nous pouvons facilement acquérir par le moyen de notre langue maternelle. Les recherches propoſées par M. de Maupertuis ſont donc de pures viſions, & l'on peut hardiment les mettre dans la claſſe que mérite cette autre idée où étoit ce géomètre, que peut-être on feroit bien des découvertes ſur cette merveilleuſe union de l'ame & du corps, ſi l'on oſoit, comme il le deſi-

(1) Si l'on fait attention que ce n'eſt pas aux hommes qui ont ſu un plus grand nombre de langues que nous devons le plus de lumières philoſophiques, on conviendra facilement de la vérité de ce que je dis ici.

roit humainement, en aller chercher les liens dans le cerveau d'un criminel vivant. (1)

On me reprochera, peut-être, d'avoir perdu trop de tems à combattre les chimères de M. de Maupertuis. Mais on ne trouvera pas ce tems tout-à-fait mal employé, si l'on prend la peine de faire attention que ces chimères n'en ſont pas pour tout le monde; que d'ailleurs, quelles que ſoient les opinions d'un homme célèbre, elles méritent les honneurs de la critique; & qu'enfin les raiſons que j'ai employées contre cet auteur, ſerviront toujours, ſi elles ſont bonnes, à établir les principes de ce j'ai à dire ſur la formation du langage.

M. l'abbé Pluche, dans ſa Méchanique des Langues, penſe que la parole a été donnée à l'homme pour ex-

(1) Ne taxeroit-on pas ici de barbarie M. de Maupertuis, ſi l'on ne lui eût pas connu un caractère fort différent?

primer ſes penſées. Il met donc, comme M. de Maupertuis, les penſées avant la parole. Mais, plus circonſpect & moins curieux que ce géomètre, il prévient toutes les difficultés, en diſant que ce n'eſt aucun homme, mais Dieu ſeul qui a été notre premier maître de langue. Et il a raiſon, pour moi & pour bien d'autres. L'autorité ſur laquelle ſa propoſition eſt appuyée, eſt trop certaine & trop reſpectable pour qu'on puiſſe la révoquer en doute. Mais cette autorité *ne nous défend pas*, comme dit M. Rouſſeau, *de former des conjectures tirées de la ſeule nature de l'homme; de celle des êtres qui l'environnent*; & j'ajoute, de ce qui ſe paſſe parmi les nations, que la Providence paroît avoir juſqu'à ce jour abandonnées à la conduite de la nature.

Parmi les philoſophes chrétiens qui nous ont donné l'exemple de la liberté, en matière d'hypotèſes, en voici un qui, par la ſingularité de ſes opi-

nions, mérite bien de faire compagnie à M. de Maupertuis. Ce philoſophe eſt un M. de Werenfels, très-ſavant homme de la ville de Bâle, qui écrivoit au commencement de ce ſiécle.* Il a, dans une diſſertation ſur la parole, commencé par ſuppoſer que Dieu eût créé un homme ſeul. Cet homme, ſelon cet auteur, auroit des idées de même que nous en avons. Mais il n'auroit beſoin d'aucuns ſignes extérieurs pour exprimer ſes idées, parce qu'il eſt ſuppoſé n'avoir perſonne à qui les communiquer. Il pourroit, peut-être, ajoute l'auteur, inventer, dans la ſuite, quelques ſignes, ſoit pour aider ſa MEMOIRE, ſoit pour mettre quelque ORDRE dans ſes penſées. Mais il ne le feroit que pour ſon utilité particulière ; M. de Werenfels concevoit très-facilement la poſſibilité d'un langage par ſignes, tel à peu-près que celui que nous employons avec les muets, & dont les hommes

pourroient

*Extrait des nouvelles de la Rep. des lettres, Juillet & Août 1716.

pourroient ſe ſervir quand ils ſeroient tous ſourds. Il appelle ce langage, la langue naturelle. Et pour mettre le comble à la ſingularité, M. de Werenfels diſoit bonnement que cette langue auroit cet avantage, qu'en la perfectionnant on pourroit s'en ſervir pour mieux inſtruire les muets qu'ils ne ſont ordinairement inſtruits, & pour répandre facilement l'Evangile partout l'univers, ſans avoir beſoin d'apprendre les langues différentes qu'on y parle.

Je ne m'arrêterai pas à relever toutes les erreurs renfermées dans ce peu de paroles, ce ſeroit, en quelque ſorte, en partager le ridicule, & peut-être même qu'on trouvera hors de propos l'exemple d'un auteur auſſi éloigné par le tems & par les lieux, & auſſi peu connu par le plus grand nombre des lecteurs. Mais ſes opinions me ſont par haſard tombées ſous la main, & ſont, au reſte, les opinions d'un hom-

me ſavant : & quand j'aurois cherché avec le plus grand ſoin une preuve frappante de ce que j'ai dit ailleurs ſur le peu d'utilité dont ſont les ſciences, par rapport à la connoiſſance de l'homme, je doute que toutes mes recherches m'euſſent mieux ſervi que n'a fait ici le haſard.

De tous les philoſophes que je viens de citer, M. Rouſſeau eſt le ſeul qui ait paru douter que les langues fuſſent néceſſaires. Encore eſt-il ſi convaincu de la nouveauté de ſon doute, qu'il renvoie à une note, où, pour faire paſſer ce doute, il s'appuie de l'autorité du célèbre Voſſius. Le paſſage qu'il en cite ne me paroît pas cependant venir bien juſte au ſujet, puiſque Voſſius y parle moins contre la néceſſité du langage, que contre la multitude confuſe & importune des langues; & que ſans vouloir borner les connoiſſances des hommes, il trouve ſeulement qu'il ſeroit avantageux qu'ils puſſent les ex-

primer par des ſignes, des mouvemens & des geſtes. (1)

Quoiqu'il en ſoit, M. Rouſſeau, plus clairvoyant que M. de Maupertuis, & que bien des philoſophes, reconnoît en cet endroit qu'il dut ſe trouver un eſpace immenſe entre le pur état de nature & le beſoin des langues. Mais il regarde en même-tems comme la plus grande de toutes les difficultés, de trouver comment elles purent s'établir.

Pour prévenir cette difficulté, il n'avoit, cet auteur ſi ingénieux & ſi éloquent, qu'à partir de la réflexion

(1) Voici ce paſſage, afin que le lecteur puiſſe juger ſi ma réflexion eſt juſte : « Nec quidquam felicitati » humani generis decederet ſi pulſa tot linguarum » peſte & confuſione, unam artem cablerent mortales, » & ſignis, motibus, geſtibusque licitum foret » QUID VIS EXPLICARE. Nunc verò ita comparatum » eſt, ut animalium quæ vulgò bruta creduntur melior » longè quam nos hac in parte videatur conditio, » utpote quæ promptiùs & forſan feliciùs, ſenſus » & cogitationes ſuas, ſine interprete ſignificent, » quàm ulli queant mortales, præſertim ſi peregrino » utantur ſermone. *Js. Voſſius de Poëmat. Cant. & Viribus. Rythm. P.* 66.

qu'il avoit faite un peu plus haut. *Remarquez*, dit-il, * *que l'enfant, ayant tous ſes beſoins à expliquer, & par conſéquent plus de choſes à dire à la mère, que la mère à l'enfant, c'eſt lui qui devoit faire les plus grands frais de l'invention du langage*, & que la langue qu'il employa dut être en grande partie ſon propre ouvrage. Cette réflexion bien approfondie, bien détaillée, bien ſuivie, auroit conduit infailliblement & ſans peine M. Rouſſeau, à la découverte de l'origine du langage ; & cette première découverte lui auroit donné une idée générale, mais préciſe de ſa propagation & de la multiplication variée des langues. Malheureuſement cette eſpèce de lueur n'a pu lui être d'aucun uſage, parce que trop attaché à ſon ſyſtême d'inſociabilité, il eſt obligé d'avancer que le langage dont il fait l'enfant inventeur, multipliera les langues autant qu'il y aura d'individus qui les parleront ; la vie errante

* Page 42.

& vagabonde qu'il fait mener aux premiers hommes, ne laiſſant à aucune idée le tems de prendre conſiſtance.

Rien, à mon avis, ne devoit être plus capable d'ouvrir les yeux à M. Rouſſeau, ſur la ſingularité de ſon ſyſtême, que l'embarras où il le jette dans le cas dont il s'agit. En même tems que ſa pénétration lui fait appercevoir la ſource du langage, il eſt forcé par la fidélité qu'il a vouée à ce ſyſtême, d'arrêter cette ſource tout court, & d'errer, pour ainſi dire, à travers champs, ſans eſpoir d'en trouver aucune autre. Pour moi qui n'ai point aſſez de génie pour créer des principes, ni aſſez d'eſprit pour me tirer des embarras où me jetteroient les conſéquences, je ſuivrai toujours fidélement les indications que me fournit la nature dans les exemples que j'ai ſans ceſſe ſous les yeux. La manière lumineuſe dont elle ſe montre à moi, à travers tout l'attirail dont l'orgueil

humain cherche à l'envelopper, & qui la cache aux yeux du vulgaire, m'a fait pénétrer, au moins je le crois, jusques dans l'obscurité des premiers tems : de ces tems où elle régnoit sans obstacle sur des hommes qui n'avoient pas encore appris à abuser de ses dons pour la méconnoître, & pour chercher à se soustraire à son empire. Tems heureux ! qu'on pourroit regarder comme la meilleure époque pour l'humanité, s'il n'y avoit point pour elle d'autre tems que celui que mesure le soleil.

Je vois donc au sein même de la société civilisée, un enfant entre les bras de sa mère ; se tourmenter pour en avoir le teton ; je l'entends rendre des sons inarticulés, mais qui se modifient insensiblement par le mouvement que l'enfant fait de ses lèvres, comme s'il tenoit le teton. Ce mouvement souvent répété, sur-tout lorsque l'enfant est pressé par le besoin, se joint au son

de l'*A*, qui eſt dans les enfans le premier cri du beſoin, & forme naturellement le mot *mama*. Il eſt vrai que dans l'état de ſociété civiliſée, ce mot paroît être d'inſtitution, parce que les mères, & tout ce qui environne l'enfant, ſachant ce mot, le répètent ſans ceſſe, ce qui met les enfans à la mammelle en état de le ſavoir beaucoup plûtôt, & peut-être plus diſtinctement que ne put le prononcer le premier enfant dans l'état de nature. Mais cela n'empêche pas qu'on ne puiſſe faire remonter l'origine de ce mot juſqu'à l'époque de cet état. Dans le nôtre, ce ſont les mères qui, ſi l'on veut, apprennent ce mot à leurs enfans, dans celui de nature ce fut le premier enfant qui l'apprit à ſa mère & à ſon père. Les hommes ſont, en effet, de tous les êtres animés, l'eſpèce la plus imitatrice; & comme ils ont reçu de la nature la conformation la plus favorable pour modifier leurs ſons en une infinité de

manières, ils durent avoir auſſi dans l'état de nature la plus grande inclination à imiter & à répéter tout ce qu'ils entendoient.

La première mère & le premier père, pour qui le premier enfant dut être la choſe du monde la plus précieuſe & la plus attachante, imitèrent, en le careſſant, tous les ſons enfantins qui ſortirent de ſa bouche; & le mot de *mama*, formé de la manière que nous venons de voir, étant le mot le plus diſtinct & conſéquemment le plus particulier & le plus aiſé à retenir, il fut auſſi le plus ſouvent répété. Ce mot introduit par le haſard, fut donc fixé par l'uſage; & comme d'un côté il rappelloit à la mère le beſoin de ſon enfant; & que de l'autre, l'enfant étoit accoutumé à voir ſa mère pourvoir à ſon beſoin lorſqu'il diſoit ce mot, il devint pour l'un & pour l'autre le ſigne intéreſſant des rapports que la nature avoit mis entr'eux. A la manière des

autres mots qui peignent toujours dans notre cerveau les objets phyſiques qu'ils déſignent, ce mot prononcé par l'enfant, le peignit dans le cerveau de ſa mère, ſans même qu'il en fût apperçu. Pour l'enfant, à qui ſon beſoin ſuffiſoit pour ſe rappeller l'image de ſa mère, il vint auſſi au point de ſe la rappeller ſans beſoin & par le ſeul moyen du titre que ce même beſoin avoit mis dans ſa bouche. C'eſt encore un de vos avantages, ô mères! d'avoir été la première occaſion du langage, & l'objet du premier mot qui ſoit ſorti de la bouche des hommes. Puiſſe la reconnoiſſance vous ramener ſous les loix de la nature dans les circonſtances précieuſes où ſes impreſſions pures de tout mêlange étranger, vous préſentent les plus doux plaiſirs & preſque les ſeuls plaiſirs innocens que nous puiſſions tenir d'elle!

Il eſt aiſé de conjecturer que le premier mot dont nous venons de parler,

étant d'abord le ſeul dans la petite ſociété que nous avons ſuppoſée, ſon uſage ne fut pas borné à déſigner la mère. A meſure que le premier enfant prenant des accroiſſemens & une nouvelle nourriture, s'éloigna du teton de ſa mère, le mot de *mama* lui ſervit également à déſigner ſon père & ſa mère. Ceux-ci durent auſſi ſe ſervir du même mot pour nommer leur enfant & ſe nommer eux-mêmes, & réciproquement ils s'appellèrent tous *mama*. Cette conjecture ne paroîtra pas ridicule à quiconque voudra faire attention qu'avec une diſpoſition extraordinaire à parler, l'homme naturel n'avoit pas le pouvoir de former arbitrairement aucun mot, & qu'il falloit qu'il les attendît tous du haſard, des circonſtances, & de ſes propres beſoins. Dans la ſituation où nous avons ſuppoſé la première ſociété, & qu'il ne faut jamais perdre de vue, le pere, ni la mère, ni l'enfant, n'avoient pas

plus beſoin de ſe parler, qu'ils n'en avoient les moyens ; ils en avoient ſeulement l'aptitude. Et ce fut en conſéquence de cette aptitude, qu'ils conſervèrent précieuſement les premiers mots que le haſard leur préſenta, & que leur inſtinct imitatif leur fit adopter.

Mais je ne borne pas ma conjecture à penſer que le mot de *mama* ne ſervit aux premiers hommes qu'à ſe déſigner mutuellement entr'eux, je crois encore que ce mot enfanté par le beſoin de nourriture, ſervit auſſi à l'enfant pour exprimer en général les alimens qui ſuccédèrent au lait de ſa mère. J'ai de ceci une eſpèce de preuve dans la langue Grecque, où en même tems que le mot MA'MMA ſignifioit Maman, celui de MAM'MAN dans la bouche d'un enfant, vouloit dire du pain, & celui de Μαμμαω ſignifioit, je demande du pain. (*d*) Ce ſeul exemple me fait infi-

(*d*) Je peux ajouter à cet exemple, & à ce que j'ai dit plus haut, qu'en Latin *mamma* veut dire *mamelle*

niment regretter de n'avoir pu apprendre toutes les langues, celles ſur-tout qu'on regarde comme les plus anciennes, & qui en ſe ſuccédant, & en ſe formant les unes des autres, ont vraiſemblablement, dans leurs ſucceſſions & dans leurs variations, conſervé beaucoup de mots primitifs, ou dans leſquels on peut du moins découvrir leur origine primitive en examinant leur analogie avec les choſes qu'ils expriment. Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble qu'au moyen de cet examen on pourroit venir à bout de régler à peu près les rangs entre ces langues, en aſſignant les premières places à celles où il ſe trouveroit le plus de mots analogues aux choſes, aux beſoins ou aux ſons qu'ils exprimeroient : perſonne ne pouvant révoquer en doute

& *maman* ; qu'en Italien *mamma* ſignifie Maman ; *mammella* mamelle, *mammellare* têter, & qu'en Anglois *mama* a la même ſignification que dans notre langue.

que les choſes, les beſoins & les ſons n'ayent été les premiers maîtres de la langue. De ſorte que plus les langues ſont imitatives d'autres langues imitatives elles-mêmes de langues plus anciennes, moins il y a dans ces premières*, des mots naturellement imitatifs des choſes mêmes. Et l'on peut remarquer que les langues actuellement vivantes, que nous appellons jargons, ſont celles où il y a le moins de ces mots, parce que n'étant formées que du réſultat de pluſieurs langues ſucceſſives, & déja altérées par différens peuples, les mots primitifs ont paſſé depuis leur invention par tant de bouches différentes, qu'ils ont preſque tous perdu les ſignes diſtinctifs de leur origine. En ſorte que s'il ſe trouve encore des mots imitatifs, ou ce ſont des mots tels que celui de *Mama*, qui n'étant que dans la bouche des enfans, n'a pu être altéré par les rafinemens introduits

* Les langues modernes.

dans les nouvelles langues, ou des noms donnés à des choſes inconnues dans les langues anciennes, tels que ceux de *bombe*, *de creſſelle*, &c. ou enfin des mots imitatifs de quelque choſe de terrible, qui cauſant la même émotion dans tous les hommes, n'ont pu entièrement perdre, mais ſeulement varier dans quelque langue que ce ſoit le ſon imitatif, tel, par exemple, que le mot tonnerre, en Latin *Tonitru*, en Grec ΒΡΟΝΤΗ, en Anglois *Thunder*, en Italien *Tuono*, & en Africain *Jalof* * *Benadeno* (*e*).

* Hiſtoire des voyages, tom. 3. *in*-4o. p. 199.

On peut encore remarquer qu'à meſure qu'une langue devient plus ſavante, & conſéquemment plus abon-

(*e*) Je ſens bien qu'on pourroit ſur cet article trouver plus d'exemples & plus de mots, mais il ſuffit de ceux-là pour mon deſſein. Ceci d'ailleurs n'eſt, à le bien prendre, qu'un canevas que j'offre avec tout le déſintéreſſement poſſible à tous ceux qui, avec des lumières plus grandes que les miennes, ont en même tems plus de loiſir que moi pour les cultiver, & plus de goût pour les recherches : ſuppoſé cependant que les philoſophes trouvent ce canevas digne de leur attention.

dante, elle conſerve auſſi moins de mots imitatifs. Dans ces langues on peint plus par les phraſes que par les mots, on diſſerte, on raiſonne, & une certaine délicateſſe appellée par les Latins, *lepos*, *urbanitas*, ne manque jamais d'énerver les mots anciens, tandis qu'elle en enfante tous les jours de nouveaux entièrement dénués de toute analogie avec les choſes naturelles.

L'examen dont j'ai parlé plus haut ne procureroit pas ſeulement l'avantage de pouvoir aſſigner à chaque langue le rang qu'elle devroit occuper à raiſon de ſon ancienneté; on pourroit, peut-être encore, venir à bout, en remontant de langue en langue, de découvrir quelle partie de notre globe a dû être le berceau de l'humanité. Mais malheureuſement la chaîne des langues a été interrompue pour nous, & ce ſont préciſément celles qui touchoient de plus près aux plus ancien-

nes qui ſe ſont entièrement perdues.

Il faut donc ſuppléer aux moyens qui nous manquent, par les conjectures les plus naturelles & les plus probables. Revenant à l'enfant que nous avons fait l'inventeur du premier mot qui entra dans le commerce de la ſociété humaine, nous le verrons bientôt en former de nouveaux, avec auſſi peu de deſſein, & tout autant de facilité qu'il avoit formé le premier. Les taureaux, les brebis, les chèvres & les autres animaux dont il eſt environné, voilà ſes maîtres. Il cherche à imiter leurs mugiſſemens, leurs bêlemens, leurs cris, & il en vient facilement à bout, lui qui eſt né avec l'inclination à imiter, & avec les diſpoſitions néceſſaires pour parler laquelle des langues on voudra choiſir parmi le nombre preſqu'innombrable de celles qui ſe ſont parlées avant nous, & de celles qui ſe parlent à préſent ſur toute la ſurface de la terre. Parvenu à imiter

les cris des animaux, chaque cri imité devint le nom de l'animal à qui ce cri eſt propre. Le père & la mère accoutumés à ces noms, les répétèrent comme leur enfant, & celui-ci s'en ſervit, même en l'abſence des animaux qu'ils déſignoient, pour exprimer, ou le deſir qu'il avoit de les voir, ou quelque accident qui lui étoit arrivé avec quelqu'un de ces animaux, ſoit pour en avoir été jetté à terre, ſoit pour en avoir été frappé.

Voila donc la langue de nos premiers parens qui commence à s'enrichir, mais elle n'en reſtera pas là. Chaque deſir, chaque affection de l'enfant fut accompagné d'un ſigne & d'un ſon quelconques. Avoit-il beſoin de manger ? il marquoit ſon beſoin par le mouvement des lévres & de la mâchoire, & par l'imitation du bruit qu'il faiſoit lorſqu'il mangeoit effectivement. Lui préſentoit-on, ou trouvoit-il lui même quelque fruit, quelque

plante de mauvais goût pour lui ? il la crachoit avec un bruit & un certain ſigne de dégoût ; & le bruit & le ſigne que faiſoit l'enfant pour marquer le beſoin qu'il avoit de nourriture, devinrent le nom générique de tout ce qui étoit bon à manger, au lieu que ceux qu'il employa pour témoigner ſa répugnance, devinrent le nom générique de tout ce qui étoit mauvais. C'eſt ainſi que parmi nous les mots *bon-bon* & *pouha* ſont les premiers mots dont on apprend aux enfans à ſe ſervir pour leur faire exprimer en général ce qui eſt bon ou ce qui eſt mauvais.

Après le nom qui ſervit aux individus de la première famille à ſe dénommer mutuellement, après les noms qu'ils donnèrent tous aux bêtes qui les environnoient, & après les mots qui exprimoient chez eux d'une manière générale les qualités des choſes par rapport au goût, vinrent, ſans doute, les mots dénominatifs des objets par rapport à la vue.

Je trouve à cet égard bien extraordinaire l'opinion de M. Rouſſeau dont voici les paroles *, » chaque objet » reçut un nom particulier, ſans égard » aux genres & aux eſpèces, que ces » premiers inſtituteurs n'étoient pas » en état de diſtinguer; & tous les » individus ſe préſentèrent iſolés à leur » eſprit, comme ils le ſont dans le » tableau de la nature. Si un chêne » s'appelloit A, un autre chêne s'ap- » pelloit B, de ſorte que plus les con- » noiſſances étoient bornées, & plus le » dictionnaire étoit étendu. L'embar- » ras de toute cette nomenclature ne » put être levé facilement, car pour » ranger les êtres ſous des dénomina- » tions communes & génériques, il en » falloit connoître les propriétés & les » différences : il falloit des obſerva- » tions & des définitions, c'eſt-à-dire, » de l'hiſtoire naturelle & de la méta- » phyſique.

* *Ubi ſuprà* p. 54.

En vérité ſi je ne connoiſſois pas Mi

Rouſſeau pour un auteur de bonne-foi & déſintéreſſé, & ſi le reſpect ne me retenoit pas, je prendrois tout ce qu'il dit ici, & ce que l'on verra de lui un peu plus bas ſur le même ſujet, pour le deſſein de brouiller les idées ſur l'origine du langage, & de faire une vaine oſtentation de ſes talens métaphyſiques. Car enfin, qu'elle idée que celle de vouloir que les premiers hommes aient commencé leur langage par des dénominations particulières & diſtinctives de chaque objet qu'ils voyoient? Et quel contre-ſens, qu'il me ſoit permis de le dire, que celui de confondre la manière de généraliſer ſimple & naturelle des premiers hommes, avec cette manière abſtraite & raiſonnée, à laquelle ſont parvenus les hommes civiliſés à force de mots & d'idées?

Ce n'étoit pas pour généraliſer tous les êtres qu'ils voyoient, ou dont ils avoient perception, que les premiers

hommes avoient beſoin d'hiſtoire naturelle & de métaphyſique, mais bien pour chercher à diſtinguer les eſpèces & à dénommer chaque individu. Et comme ni l'hiſtoire naturelle, ni la métaphyſique ne peuvent ſe ſuppoſer dans l'état de nature, il auroit fallu que ces premiers hommes euſſent été inſpirés pour deviner la neceſſité de ces dénominations particulières, & pour convenir des moyens d'y parvenir. L'erreur qui veut que des eſpèces on en ſoit venu aux genres, pour être plus commune, n'en eſt pas moins une erreur. Ce n'eſt point du tout là le chemin que la nature à tracé à l'eſprit humain dans ſon enfance; & ſi les premiers hommes ont donné des noms particuliers aux premiers objets de leurs perceptions, ces noms ſont bientôt devenus les noms génériques de tout ce qui reſſembloit, ou avoit quelque analogie avec ces premiers objets.

Ainſi le mot de *Mama*, ou tel autre mot que le hazard fournit au premier enfant & à ſes parens, pour ſe déſigner réciproquement, ce mot, en ſe tranſmettant dans la première famille, non-ſeulement ne ſervit point à diſtinguer ſpécifiquement les uns des autres, les individus qui la compoſoient, mais il reſta long-tems ſi bien générique, que s'il s'étoit préſenté d'autres hommes à leurs yeux, ces hommes en auroient ſur le champ reçu le nom de *Mama*. De même quelque quadrupède nouveau que ces premiers hommes euſſent apperçu, il auroit eu le nom que ces hommes avoient donné à leurs quadrupèdes, ou du moins à quelqu'un de ceux dont ils étoient continuellement environnés. Enfin les noms qu'ils avoient d'abord donnés aux choſes de bon ou de mauvais goût, devinrent non-ſeulement les noms de toutes les plantes ou de tous les fruits qu'ils avoient goûtés, mais ces noms ſervi-

rent encore à ces premiers hommes pour déſigner toute eſpèce de nouveaux fruits, de nouvelles plantes qu'ils purent ſucceſſivement découvrir : & tout arbre même portant ou non des fruits, reçut d'abord l'un des noms génériques que ces hommes avoient donnés aux fruits.

Il n'eſt beſoin, ni d'une grande érudition, ni de profondes recherches pour trouver la preuve de ce que je viens d'avancer. Il ſuffit d'abaiſſer les yeux ſur ce qui ſe paſſe parmi nos enfans. Auſſi-tôt qu'*ils* ont appris, par l'inſtitution & par l'uſage, à diſtinguer leur père & leur mère par les noms de *papa* & de *mama*, n'a-t-on pas beſoin d'un nouveau dégré d'inſtitution pour empêcher qu'ils ne donnent ces noms à tous les individus humains dont l'âge, l'habit & l'accoutrement en général, ont quelque rapport ſenſible avec l'âge, l'habit & l'accoutrement de leur père ou de leur

mère, de leur nourricier ou de leur nourrice ?

Qu'on ſuppoſe dans l'état de ſociété civiliſée, la durée de l'enfance, auſſi longue qu'elle dut l'être dans l'état de nature, avec la même liberté dont durent jouir les premiers hommes, & qu'on me diſe ce qui pourra apprendre à nos hommes enfans à diſcerner parmi les individus de leur eſpèce, ceux qui doivent ou non, être appellés du nom de papa, ou de celui de mama ? Et quant aux objets de leur goût, tels que les fruits, voit-on les enfans, dans la variété de ceux qu'on leur préſente, chercher à dénommer particulièrement chacun de ces fruits ? Ne voit-on pas au contraire qu'après les mots généraux de bon ou de mauvais, ils donnent à tous les fruits, de quelque eſpèce qu'ils ſoient, le nom qu'on leur a appris à donner au premier fruit qu'ils ont mangé ? Si, par exemple, comme c'eſt l'uſage parmi

les gens d'un certain état, on donne à ce premier fruit le nom de *papom* ou *popom*, les enfans ne donnent-ils pas pendant long-tems ce nom aux fruits de toute eſpèce qu'ils apperçoivent, ou qu'on leur préſente ? & lorſqu'en ajoutant un dégré à cette inſtitution, on vient à bout de leur apprendre les noms de quelques fruits en particulier, n'arrive-t-il pas toujours que ces mots ſervent aux enfans pour indiquer toutes les eſpèces de fruits qui ont quelque analogie avec ceux qu'on leur a appris à dénommer ? S'agit-il, par exemple, d'une pomme, tout ce qui eſt rond & coloré à peu près de même, depuis la poire juſqu'à la citrouille, eſt pomme pour ces enfans. Il en eſt de même des autres fruits, ſuivant les rapports apparens qu'ils ont entr'eux. Et par rapport aux objets de la vue, j'ai remarqué un enfant qui ayant appris à donner le nom de bouquet à toutes les fleurs priſes en particulier

ou raſſemblées en bouquet, avec de la verdure, appelloit bouquet, toutes les fleurs, tous les arbres & tous les buiſſons qui ſe préſentèrent à lui dans une aſſez grande route qu'on lui fit faire à l'âge de près de quatre ans.

Quand M. Rouſſeau dit donc que les idées générales ne peuvent s'introduire dans l'eſprit qu'à l'aide des mots, & que l'entendement ne les ſaiſit que par des propoſitions : quand il ajoute que c'eſt une des raiſons pourquoi les animaux ne ſauroient ſe former de telles idées : quand il cite l'exemple du ſinge, qui va ſans héſiter d'une noix à l'autre, ſans qu'il ait l'idée générale de cette ſorte de fruit, & ſans qu'il puiſſe comparer ſon archetype à ces deux individus : quand il remarque que la vue de l'une de ces noix rappelle à la mémoire du ſinge les ſenſations qu'il a reçues de l'autre, & que ſes yeux modifiés d'une certaine manière, annoncent à ſon goût la mo-

dification qu'il va recevoir ; quand cet auteur nous aſſure que toute idée générale eſt purement intellectuelle, & que pour peu que l'imagination s'en mêle, l'idée devient auſſi-tôt particulière : Lorſque'enfin il fait remarquer que jamais on ne viendra à bout de ſe tracer l'image d'un arbre en général ; qu'il faudra, malgré ſoi, le voir petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé, & que s'il dépendoit de nous de n'y voir que ce qui ſe trouve en tout arbre, cette image ne reſſembleroit plus à un arbre. Il eſt certain que M. Rouſſeau montre beaucoup d'eſprit & de metaphyſique, mais il ne dit rien qui puiſſe s'appliquer à l'origine des langues, & convenir à des hommes incapables du deſſein de particulariſer ou de généraliſer leurs idées, puiſqu'ils n'avoient que de ſimples perceptions. Il ne dit rien qui puiſſe prouver que ces hommes avoient la faculté de

dénommer chaque objet, puiſqu'ils n'avoient que celle de recevoir les impreſſions des objets qui étoient, par leurs rapports avec les beſoins de ces hommes, en état de les affecter, & que ceux qui ne les affectoient pas particulièrement, leur devenant indifférens, ils n'avoient aucun intérêt, aucun motif, aucun moyen de les dénommer.

D'ailleurs il eſt viſible, comme je l'ai remarqué plus haut, que M. Rouſſeau, dans ce morceau, & dans tout ce qui le précéde, confond la manière de généraliſer ſimple & inévitable chez les premiers hommes, avec cette manière abſtraite à laquelle ſont parvenus leurs deſcendans par des moyens que cet auteur ne veut pas concevoir, mais qui me paroiſſent à moi très-concevables, du moins en général.

Les premières dénominations n'ayant été chez les premiers hommes, que les expreſſions des différentes af-

ſections qu'ils recevoient des objets, il eſt ſenſible que ces dénominations ſe multiplièrent à meſure que le beſoin, le tems & l'expérience leur firent découvrir plus de propriétés dans les objets. Ces découvertes furent, dans l'état où j'ai ſuppoſé ces premiers hommes, fort bornées & fort lentes; & vraiſemblablement ils n'auroient jamais ſongé, ni pu ſonger à multiplier les genres & les eſpèces, & à les diſtinguer les uns des autres, ſi toujours frugivores, toujours ſous le même climat, ils n'avoient eu auſſi toujours que les mêmes beſoins, & conſéquemment que les mêmes uſages. Mais après que des émigrations & des diſperſions inévitables eurent entraîné des parties de la première ſociété ſous divers climats, lorſqu'aux moyens ſimples, toujours uniformes, & toujours ſubſiſtans de pourvoir à leurs beſoins, les premiers hommes furent obligés de ſubſtituer leur induſtrie;

qu'il leur fallut changer d'eſpèce d'alimens, & employer à des uſages devenus néceſſaires, un certain nombre d'objets nouveaux, ou d'objets juſqu'alors très-indifférens pour eux, dont les propriétés leur avoient été entièrement inconnues, & auroient toujours continué de l'être, s'ils fuſſent reſtés dans leur premier état, alors les dénominations ſe multiplièrent à proportion de leurs beſoins & des différens avantages qu'ils avoient appris à retirer des objets à leur portée, alors ils joignirent aux mots que le hazard & l'eſpèce de leurs affections leur avoient appris dans l'état de nature, les nouveaux mots que le même hazard, de nouvelles manières d'être affectés, & de nouveaux objets leur inſpirèrent.

Mais encore le dictionnaire de cette nouvelle ſociété fut-il extrêmement borné. Et après les noms donnés aux choſes & à leurs propriétés, dans la

proportion du nombre très-abrégé des rapports particuliers que ces choſes avoient avec les individus de cette ſociété, il reſta bien des choſes à leur portée qu'ils ne s'aviſerent pas de dénommer, & qui furent appellées génériquement du nom des objets dont ils retiroient quelque utilité ou quelque agrément, & avec leſquels ces choſes avoient quelque analogie. Car enfin on ne peut, ſans accorder à ces premiers hommes un deſſein inné d'orner leur eſprit, les ſuppoſer appliqués à donner des noms à chaque individu qui ſe préſentoit à leur vue, & dont ils ne retiroient aucune eſpèce d'utilité. Il eſt bien plus raiſonnable, plus conſéquent pour ceux qui connoiſſent un peu l'homme, de penſer que ſes beſoins ou ſes plaiſirs ont été ſes premiers maîtres de langue ; qu'il n'a formé ou cherché à former des ſons devenus mots dans la ſuite, que d'après les différentes affections qu'il a

reçues des objets, & qu'il a laiſſé ſans noms tous ceux qu'il n'avoit aucun intérêt de déſigner particulièrement.

Sur ce pié-là, je ne puis trop le répéter, loin que l'ignorance des premiers hommes les ait mis dans la néceſſité de multiplier les mots, en donnant, comme le prétend M. Rouſſeau, un nom particulier à chaque objet, il eſt évident au contraire que ces hommes n'ayant aucun motif ni aucun moyen de dénommer les objets qui ne leur occaſionnoient aucune affection particulière, leur langage fut auſſi borné que leurs beſoins. Ainſi on peut bien convenir qu'à meſure que les hommes ſe multipliant & s'étendant, ſe trouvèrent dans les cas d'augmenter & de varier leurs perceptions, & par conſéquent leurs connoiſſances, ils augmentèrent auſſi le nombre de leurs mots. Mais toutes ces augmentations ſe bornant, encore un coup, à la proportion avec leurs beſoins, le langage

langage conſidéré dans chaque ſociété priſe à part, fut lui-même très-borné. Il fut par conſéquent très-éloigné du dégré d'accroiſſement néceſſaire pour mettre les hommes de ces premières ſociétés en état d'avoir égard aux genres & aux eſpèces, & de les diſtinguer.

Mais cette impuiſſance même eſt une preuve que les premiers hommes ont d'abord tout généraliſé, étant plus dans la nature de l'homme de tout voir d'un coup d'œil & confuſément, que d'appliquer ſon attention à chaque objet en particulier; attendu ſurtout qu'il ne peut être conduit à faire le diſcernement de quelques-uns des objets détachés du tout, que par les rapports particuliers de ces objets avec ſes beſoins ou ſes plaiſirs. Diſcernement au ſurplus, purement machinal, & qui ne lui donne pas aſſez de connoiſſances pour l'empêcher de laiſſer dans la même claſſe & ſous la même dénomination, tous les objets qui, ſans

l'affecter de la même manière, ont entr'eux des rapports en apparence plus conſidérables & plus frappans que les différences non-réfléchies, dont l'homme naturel ſe ſent affecté.

C'eſt donc pour n'y avoir pas aſſez réfléchi, que M. Rouſſeau s'écartant de la poſition de ſon homme naturel, le juge d'après cet axiome, inconteſtable dans notre manière peu réfléchie de parler & de raiſonner, *que toute idée générale eſt purement intellectuelle.* C'eſt, qu'il me ſoit permis de le dire, ſubſtituer nos mots & nos ſubtilités aux choſes mêmes. Car enfin, en approfondiſſant un peu cette matière, qu'entendons-nous dans le cas dont il s'agit, par une idée purement intellectuelle? L'idée, me répondra M. Rouſſeau, & avec lui tous les philoſophes, l'idée d'un être de raiſon qui n'a aucun modèle dans la nature; telle eſt l'idée d'un arbre en général. Il eſt certain, ajoutera M. Rouſſeau, qu'on ne ſauroit

venir à bout de ſe tracer dans l'imagination l'image d'un tel arbre ; que vous le verrez malgré vous, comme on a dit plus haut, petit ou grand, rare ou touffu, clair ou foncé, &c. Mais, en bonne foi, eſt-ce une idée, je ne dis pas intellectuelle, mais même la plus ſimple idée, qu'une choſe dont on n'a ni perception, ni conſéquemment conſcience ? Et n'eſt-ce pas abuſer viſiblement des termes, & ſe faire volontairement illuſion, que de prendre pour une idée le ſimple énoncé d'un mot abſtrait qui n'annonce à l'eſprit aucun objet exiſtant ou poſſible, mais qui ſert ſimplement à déſigner par une ſeule dénomination, ou, ſi l'on veut, à réduire par abſtraction, & pour la commodité de nos raiſonnemens, à un ſeul nom collectif tous les individus du même genre ? Car enfin ces dénominations abſtraites, ces eſpèces de noms collectifs, qui, en déſignant par notre inſtitution, tous les individus

d'un même genre, ne conviennent particulièrement & excluſivement à aucun d'eux, qu'ajoutent-ils à notre intelligence, pour être appellés idées intellectuelles ?

Il eſt ſenſible que le mot intellectuel dont M. Rouſſeau ſe ſert, ainſi que les autres philoſophes, pour diſtinguer toute idée générale, ne convient pas plus à une telle idée, qu'à toute idée particulière, puiſqu'enfin tout l'avantage d'une idée générale ſur une idée particulière, ſe réduit à rappeller à notre eſprit le nom d'un individu quelconque, qu'on charge, pour ainſi dire, de la répréſentation de tous les individus du même genre, ſans égard aux particularités qui diſtinguent cet individu, de ceux qui pris enſemble & généralement, ſont les mêmes avec lui. Mais encore un coup, cette opération de l'eſprit n'ajoute pas plus à notre intelligence, que la conſidération d'un ſeul individu. Je dirai même qu'abſo-

lument parlant, elle l'exerce moins & s'en fait moins ſentir, puiſque ce que nous appellons idée générale, doit être tellement abſtrait qu'il ne repréſente rien à notre eſprit, & que, comme le dit M. Rouſſeau lui-même, une idée générale devient particulière auſſitôt que l'imagination s'en mêle. Sur quoi j'obſerverai, avec la permiſſion de cet auteur célèbre, que comme nous n'avons des idées que par l'imagination, dire qu'auſſi-tôt que l'imagination s'en mêle, une idée générale devient particulière, c'eſt avouer que nous n'avons pas de telles idées, mais ſeulement des mots auxquels nous donnons le nom d'idées générales, ſans pouvoir appercevoir intellectuellement ces idées, ni avoir conſcience de ce qu'expriment les mots génériques ou abſtraits par leſquels nous prétendons les déſigner.

Voila tout le fin de ces prétendues idées qu'on décore du titre pompeux

d'idées purement intellectuelles. Le mot abſtrait arbre, celui de triangle en général, ne déſignent qu'un arbre quelconque, qu'un triangle quelconque, & ne conférent par eux-mêmes pas plus de connoiſſances réelles à mon intelligence, que l'arbre ſous lequel je me repoſe, & le triangle que je trace. En un mot c'eſt, je le répéte, abuſer des termes de purement intellectuel, que de les appliquer à quelque idée que ce ſoit, qui ne ſera pas tellement indépendante des idées particulières, que l'intelligence puiſſe abſolument la concevoir, ſe la repréſenter, ſans le ſecours des mots & des images déja reçus par l'imagination, & ſans le ſecours du moindre rapport avec ces images. Je laiſſe à M. Rouſſeau & aux autres philoſophes le ſoin de chercher de telles idées.

Je peux m'être écarté, je m'apperçois même que j'ai donné dans des redites ; mais quels circuits, quelles

allées & venues n'a pas à faire un ignorant, quand il entreprend de rendre compte de ſes ſentimens, de ſes réflexions & de ſes jugemens, à des gens ſavans & éclairés? Je ſuis perſuadé qu'on me pardonnera tous les défauts dans leſquels je viens de donner, ſi je ſuis malgré cela venu à bout de prouver que les premiers hommes généraliſoient les objets par inſtinct & par impuiſſance de les particulariſer tous, bien plus réellement que nous ne les généraliſons par nos mots abſtraits, & qu'ils n'avoient pas beſoin de ces mots pour embraſſer, en quelque ſorte, d'un ſeul trait d'imagination tous les objets qui les environnoient, mais qu'au contraire ils auroient eu beſoin de beaucoup de mots pour en venir à particulariſer tous ces objets. Qu'ainſi, à moins de prendre le mot idée pour le nom d'une choſe qu'on ne ſent, ni l'on n'apperçoit, ces premiers hommes avoient vérita-

blement des idées générales, & *qu'il* faudroit, pour les leur diſputer, penſer comme quelques philoſophes qui ont prétendu que les ſimples perceptions devoient être bannies de la claſſe des idées. Que d'ailleurs M. Rouſſeau n'a pas eu le droit de diſputer la poſſeſſion des idées générales aux animaux, qui, à la vérité, n'ont pas la puiſſance de ſe former de telles idées, non plus que nous ne l'avons nous-mêmes, mais qui ont la faculté de les recevoir auſſi bien que nous. Qu'enfin le ſinge qu'il cite pour exemple, n'a pas beſoin, pour recevoir l'idée générale du fruit appellé noix, d'appliquer ſon archétype à chaque noix qu'il mange ; qu'il n'a pas même beſoin *que la vue d'une de ces noix rappelle à ſa mémoire les ſenſations qu'il a reçues d'une autre, & que ſes yeux modifiés d'une certaine manière, annoncent à ſon goût la modification qu'il va recevoir.* Tout cela eſt trop ſavant pour un

ſinge. Il ſuffit à cet animal, lorſqu'il eſt libre, s'il y a des noix dans ſon pays, il lui ſuffit, dis-je, de ſa ſeule faim. Auſſi tôt qu'il en eſt preſſé, non-ſeulement une noix ou deux, mais toutes celles que peut porter un noyer, ou même une multitude générale de noyers, s'il en a parcouru pluſieurs, viennent ſe retracer à ſon imagination comme en ſpectacle & en tableau. Le beſoin lui tient lieu alors, ainſi qu'à tous les autres animaux, des mots abſtraits à la faveur deſquels, lorſque nous voulons en examiner la valeur, un nombre indéfini d'objets déſignés généralement par quelqu'un de ces mots, vient ſe préſenter à notre imagination.

Ce ne ſont donc pas les mots qui ſont les idées générales proprement dites, ce ſont les perceptions. Ainſi l'on ne ſauroit raiſonnablement diſconvenir que les premières idées de l'homme naturel n'aient été des idées

générales, On ne ſauroit diſconvenir que ce n'eſt qu'à force de circonſtances & d'événemens qu'il eſt parvenu à multiplier ſes idées particulières, par des mots déſignatifs de chaque idée, de leurs rapports entr'elles, & de leurs modifications. De ſorte qu'il a fallu en venir dans la ſuite, pour éviter la confuſion, non dans le ſentiment, mais dans le diſcours, à les diviſer par claſſes générales & particulières; & à prendre dans chaque claſſe le nom donné à tous & à chacun des individus qui compoſoient ces claſſes, pour les déſigner tous, ſans aucun égard particulier à aucun d'eux.

Voilà en général, ſi je ne me trompe, la véritable marche de l'eſprit humain. Voila, ſoit dit ſans oſtentation, ce qui peut montrer à M. Rouſſeau que la peine qu'il a à concevoir par quels moyens les premiers hommes parvinrent à étendre leurs idées & à généraliſer leurs mots, ne vient pas

des choſes mêmes, mais de ſa manière de les conſidérer. S'il n'avoit pas, par une eſpèce d'anacroniſme philoſophique, voulu examiner dans le langage naiſſant ce qui étoit le réſultat des différentes langues compliquées qui ſe formèrent & ſe combinèrent, pour ainſi dire, entr'elles dans la ſuite des événemens, il auroit reconnu que la diſtinction nominale, ſi je peux me ſervir de ce terme, entre les idées particulières & les idées générales, ne pouvoit abſolument avoir lieu dans les premiers développemens des facultés humaines à cet égard. Il auroit vu que cette diſtinction pouvoit ſeulement être ſentie par les premiers hommes; qu'elle en reſta là dans une longue ſuite de leurs deſcendans, & que ce ne fut qu'après que des découvertes & des inventions de toute eſpèce eurent porté les hommes mieux inſtruits, à réfléchir ſur leurs idées, qu'ils parvinrent à en diſtinguer les objets par genres & par eſpèces.

Mais cette diſtinction ne fut pas, non plus que le premier langage, le réſultat d'une convention réfléchie, & d'un conſentement univerſel entre les hommes, ce fut le fruit des attentions de quelques grammairiens que nous pouvons regarder comme les premiers philoſophes. En effet, auſſitôt qu'il y eut des hommes qui, ceſſant de s'en tenir à l'uſage, & aux dénominations particulières des choſes, voulurent les examiner, les différencier, en un mot raiſonner deſſus, on vit naître les diſtinctions entre les genres & les eſpèces, & en même temps la phyſique, cette première partie de la Philoſophie. Mais ſans anticiper ſur ce que nous pourrons avoir à dire dans la ſuite ſur cette matière, il nous ſuffit pour le préſent d'avoir fait ſentir qu'il n'y a aucune difficulté à concevoir en général comment les hommes purent parvenir à étendre leurs idées, à les généraliſer diſtinctement & au-

trement que par la ſimple perception. Pourvu qu'on ne confonde point le tems où il ne pouvoit qu'appercevoir & ſentir, avec cet autre tems infiniment éloigné du premier, où il y eut des hommes qui commencèrent à réfléchir & à raiſonner.

Pour réduire à deux mots tout ce que nous venons de dire, il eſt conſtant que les premiers hommes, dans l'état de pure nature, commencèrent par tout généraliſer, & qu'ils n'en vinrent aux dénominations particulières, qu'à meſure que leurs beſoins, & certaines circonſtances leur firent découvrir quelques propriétés particulières à certains objets ; qu'enfin, après bien des révolutions, bien des circonſtances, les langues, enrichies d'une infinité de mots, ayant mis les hommes en état de réfléchir, de diſcourir & de raiſonner, il y en eut qui ſongèrent à mettre de l'ordre dans leurs connoiſſances, & conſéquemment à

diſtinguer les genres des eſpèces. Ce qui donna lieu à la profeſſion de grammairien, ſi honorable autrefois, & qui vraiſemblablement ouvrit les routes de la Philoſophie, à côté de laquelle elle marcha pendant longtems.

Il eſt certain, d'après toutes ces explications, que les hommes n'auroient pas fait de grands progrès dans l'art de parler, s'ils fuſſent toujours reſtés dans l'état de ſimplicité où je les ai ſuppoſés. Rien, en effet, n'auroit jamais pu dans cette ſituation leur inſpirer le deſſein, ni leur fournir les moyens d'étendre, à cet égard, les développemens de leurs facultés juſques à un certain point. La parole n'eſt eſſentiellement néceſſaire que pour exprimer ſes beſoins, ſes deſirs & ſes affections. Avoir faim, avoir ſoif, ſentir des deſirs pour un ſexe différent du ſien, avoir une diſpoſition naturelle à imiter les cris des animaux, ou en général les ſons qui frappent nos oreilles, tout

cela n'exige pas un long vocabulaire, ſur-tout dans un tems, dans des circonſtances où tout ſe préſentoit ſans obſtacle aux beſoins & aux deſirs des premiers hommes.

Ce n'eſt donc pas dans de telles circonſtances, quelque durée qu'on leur ſuppoſât, qu'il faut eſpérer de voir beaucoup s'accroître le langage, & conſéquemment les idées. Les premiers hommes ſe contentant de jouir, ſous la conduite de la nature, des biens qu'elle leur diſtribuoit abondamment, leurs deſirs n'alloient jamais au-delà de leurs beſoins. Ils n'avoient pas, ſur-tout, celui d'apprendre à diſcourir. Cet art, fort inutile dans un état comme le leur, devoit être le fruit d'une multitude d'événemens qui amenèrent de nouveaux genres de beſoins, de nouvelles relations, & qui inſpirèrent aux hommes une curioſité funeſte, un goût pour les découvertes qui les éloignèrent du vrai

bonheur, dans la proportion exacte des efforts qu'ils firent pour ſe le procurer, après lui avoir, pour ainſi dire, tourné le dos.

Mais en attendant que nous puiſſions tenter d'expliquer, en général, de quelle manière l'homme parvint à ſe bouffir d'illuſions, après avoir perdu ſon embonpoint naturel, examinons juſqu'à quel point il méritoit, dans l'état de nature, le titre d'animal raiſonnable que tous les philoſophes lui ont unanimement accordé, ſans aucun égard au tems, aux lieux & aux circonſtances.

Cet examen ſeroit bien court, ſi, par le mot raiſonnable, on entendoit ſeulement l'organiſation, ces facultés en général qui rendent l'homme propre à parler un jour, à penſer quand il ſaura parler, à réfléchir lorſqu'il ſaura penſer, & à ſentir la juſteſſe de certains principes nés des rapports, que la ſucceſſion des événemens, & la multitude

titude des circonſtances, auront mis entre lui & ſes ſemblables. Mais les philoſophes, tous ceux qui s'aviſent de raiſonner ſur l'homme, ceux même qui, ſans en pouvoir raiſonner, ſe mêlent d'en parler ; tous les hommes, en un mot, ſont bien éloignés de borner la définition de la raiſon humaine, aux facultés paſſives, ou comme on dit, à la ſimple puiſſance, & de la regarder comme un développement accidentel de ces facultés.

Tout animal marchant, ou devant marcher ſur deux jambes, la tête & le corps perpendiculaires à la terre, la face à peu-près platte, les yeux diſpoſés à voir le ciel ſans être obligé de lever la tête, tout animal ainſi conformé, eſt pour les philoſophes & pour les raiſonneurs, un être raiſonnable. Cet être, auſſi-tôt qu'il vient à la lumière, lorſqu'il eſt encore attaché à la mammelle de ſa mère, que dis-je ? avant même d'être ſorti de ſon ſein, eſt un

être raiſonnable. Il eſt raiſonnable, lors même que, ſourd & muet de naiſſance, il eſt réduit pour toute ſa vie, à voir & à ſentir, ſans jamais pouvoir ſe former une ſeule idée réfléchie. Il eſt raiſonnable chez le Hottentot, qui ſe régale à manger ſes poux, qui s'enduit le corps de graiſſe & de bouſe de vache, & ſe fait religieuſement arroſer de l'urine de ſes prêtres. Il eſt raiſonnable dans la baye de Saldanna, avec ſa chevelure de laine enduite d'une pommade faite du ſuc de certaines plantes qui donnent à cette chevelure l'air d'une aumelette aux herbes, avec les boyaux fraîchement ſortis des corps des animaux, qu'il ſe paſſe autour du cou, en les faiſant deſcendre juſques ſur ſon eſtomach, & qui lui inſpirent autant de noble fierté qu'en peuvent inſpirer à un de nos hommes civiliſés tous les cordons de l'Europe raſſemblés ſur ſes épaules.

L'homme eſt encore raiſonnable

chez ces autres peuples d'Afrique, (1) qui, pour faire honneur aux morts, jettent avec eux, dans des eſpèces de puits ſans eau, leurs eſclaves les plus chéris & les plus fidèles, tout vivans, & les laiſſent-là mourir de faim, après avoir eu la précaution de bien boucher l'entrée de la cîterne, & l'humanité d'y venir de tems en tems pendant les premiers jours pour ſe régaler des cris affreux que pouſſent ces malheureuſes victimes de la raiſon de leurs compatriotes.

L'homme enfin eſt raiſonnable chez ces peuples barbares qui ſe rôtiſſent & ſe mangent les uns les autres avec la plus grande gaieté, & au milieu des danſes & des cris de la plus vive joye. En un mot, dire que l'homme eſt homme, ou que l'homme eſt un être raiſonnable, c'eſt ne dire que la même choſe.

(1) J'ai oublié leur nom.

Je ſais bien qu'on me répondra que tout cela ne prouve rien contre la raiſon humaine, mais ſeulement que les hommes qui en ſont tous doués, n'en font pas toujours uſage; & qu'au contraire, la plûpart, en étouffent la lumière par leurs paſſions, & par les autres vices de la nature corrompue. Cette réponſe eſt très-bonne quand on ne conſidère l'homme que d'après l'autorité de notre ſainte Réligion, mais en la conſidérant philoſophiquement & dans l'hypothèſe très-admiſſible qu'il ait été entièrement laiſſé à lui-même & aux circonſtances, il eſt certain qu'il n'y a pas plus de juſteſſe dans la définition qui fait de l'homme un être abſolument doué de raiſon, que dans celle qui en feroit un être poëte, ou phyſicien, ou géomètre, ou muſicien, ou tout ce que l'on voudra.

Car enfin l'homme ne pouvant, comme cela ſe démontre de ſoi-même, parler avant d'avoir été inſtruit par le

beſoin & par l'expérience, penſer avant que de parler, raiſonner avant que de penſer, ni ſe former aucun principe avant que de ſavoir raiſonner; qu'on me diſe quelle ſera la raiſon, quelle ſera la morale d'une ſociété formée ſous les auſpices ſeuls de la nature. Qu'on me montre quel beſoin aura de langage, de raiſon & de morale, l'homme borné aux ſenſations, aux ſeuls beſoins phyſiques, & qui poſſede tranquillement & ſans le moindre obſtacle tous les biens naturels.

La morale dont tout le monde parle ſans ſavoir ce que c'eſt, dont j'avoue avoir longtems parlé ſans ſavoir ce que c'étoit, eſt-elle autre choſe que l'obſervation de certaines règles inſpirées, ou nées des rapports fortuits que les circonſtances ont mis entre les hommes ? A l'égard des premières, les ſeules reſpectables, les ſeules fixes pour les hommes à qui la divine ſageſſe a bien voulu les dicter, elles ne

ſont pas de mon ſujet. Ce ſujet embraſſe l'humanité en général, ſans diſtinction d'uſages, d'opinions ou de religion. Pour le traiter avec toute l'impartialité dont l'humaine raiſon ſoit capable, & de la manière, j'oſe le dire, la plus propre à attacher invariablement les hommes éclairés par la lumière de l'Evangile, aux principes poſitifs conſignés dans les livres ſaints, je n'examine ici que l'origine & la nature des règles de morale qui ſe ſont introduites parmi les hommes, par leurs ſeules lumières, & en conſéquence des rapports accidentels & variés que la ſucceſſion & le concours d'une infinité de circonſtances ont mis entre eux.

En ſuivant cette méthode, je ne vois parmi les hommes de ma première ſociété hypothétique, aucune étincelle de raiſon ni de morale, & je le répéte peut-être un peu trop, ils n'avoient aucun beſoin ni de l'une ni de

l'autre. Pourquoi, en effet, leur imposerions-nous la néceſſité d'acquérir des connoiſſances & de reconnoître des devoirs que les malheurs, les vices & la curioſité de leurs deſcendans nous ont ſeuls rendu néceſſaires ? Laiſſons ces innocentes créatures vivre ſans ſoins, ſans ſoucis & ſans beſoins. Laiſſons-les s'aimer par habitude, par néceſſité, & ſans tous ces rafinemens qui s'éclipſent à la première lueur de l'intérêt perſonnel. N'introduiſons pas chez eux ces vertus qui ſont toujours à côté des vices auxquels elles doivent leur exiſtence. Ceſſons, ſur-tout, de nous imaginer que le langage & le raiſonnement ſoient eſſentiellement attachés à l'humanité, & néceſſaires à ſon bonheur. Reconnoiſſons, au contraire, de bonne foi, que ſi la parole eût été auſſi eſſentielle à l'homme, que nous le penſons, nous aurions tous parlé la même langue ; & que ſi l'homme avoit été naturellement deſtiné à raiſonner,

il auroit reçu pour cela des règles auſſi certaines qu'il en a pour ſentir & pour jouir. Reconnoiſſons, d'ailleurs, qu'il s'en faut tant que le raiſonnement ſoit un don néceſſaire & un titre reſpectable dans l'homme, qu'un des principaux objets de notre Religion, eſt de confondre notre orgueilleuſe raiſon & de nous réduire à la ſimplicité de l'enfance. Reconnoiſſons enfin que dans l'état de nature, les hommes, n'ayant entr'eux, comme dit M. Rouſſeau.* *aucune ſorte de relation morale, ni de devoirs connus, ils ne pouvoient être ni bons ni méchans, & n'avoient ni vices ni vertus.*

Page 63.

Mais ne croyons pas, avec cet auteur célèbre, que pour réfuter le principe abſurde de Hobbes, qui décide que l'homme eſt naturellement méchant & vicieux, il ſoit néceſſaire d'accorder à l'eſpèce humaine, le ſentiment de la pitié, comme une vertu naturelle, univerſelle, commune aux

hommes & aux animaux, & qui précéde dans l'homme l'uſage de toute réflexion *. Gardons-nous de nous laiſſer ſéduire par les exemples que cite cet auteur, de la tendreſſe des mères pour leurs petits, & des périls qu'elles bravent pour les en garantir, de la répugnance qu'ont les chevaux, à fouler aux pieds un corps vivant, de l'inquiétude que montre un animal en paſſant auprès d'un animal mort de ſon eſpèce, de la ſorte de ſépulture que quelques animaux donnent à leurs ſemblables, des triſtes mugiſſemens du bétail en entrant dans une boucherie. Préſervons, ſur-tout, notre raiſon de la vive & terrible impreſſion que doit faire ſur tous les cœurs l'exemple rapporté par M. Rouſſeau, après l'auteur de la Fable des Abeilles, d'un homme enfermé qui apperçoit dehors *une bête féroce arrachant un enfant du ſein de ſa mère, briſant ſous ſa dent meurtrière les foibles membres, &*

Page 69.

déchirant de ſes ongles les entrailles palpitantes de cet enfant. L'affreuſe agitation que ces auteurs attribuent à cet homme, témoin d'un événement auquel il ne peut prendre aucun intérêt perſonnel; les angoiſſes qu'ils lui font ſouffrir, à cette vue, de ne pouvoir porter aucun ſecours à la mère évanouie, ni à l'enfant expirant, tout cela eſt la pure éloquence de l'eſprit orné par les lumières acquiſes, & du cœur inſtruit par l'expérience. Et ni cet exemple, ni tous ceux qui le précédent ne contribuent en rien à prouver que la pitié ſoit une vertu naturelle, univerſelle, antérieure à la raiſon indépendante de toute réflexion, en un mot, abſolument innée & déſintéreſſée.

Ce n'eſt certainement pas ce mouvement ſi précieux dans les déſordres de la ſocieté civiliſée, qui anime les mères à la défenſe de leurs petits, & leur inſpire un courage au-deſſus de

leurs forces, c'eſt ſeulement la crainte vive & aveugle d'être privées d'une compagnie que les ſecours qu'elles en ont reçus, l'habitude & l'inſtinct naturel leur ont rendu extrêmement chers. C'eſt ſi peu l'intérêt des petits qui excite les mères à leur défenſe, que j'ai vu, comme tout le monde a pu le voir, une poule jetter avec fureur hors du nid où elle couchoit, un de ſes poulets mort ſous elle pendant la nuit, s'élancer ſur ſon cadavre, & tenter de le déchirer à coups de bec & d'ongles.

L'exemple du cheval, qui craint de fouler aux pieds un corps vivant, n'eſt pas plus propre à favoriſer l'opinion de M. Rouſſeau; & ni cet auteur, ni aucun autre ne peut aſſurer que ce ſoit plûtôt la crainte de faire du mal, que celle d'en recevoir, qui détourne le cheval, de marcher ſur un corps vivant.

Les exemples des animaux qui don-

nent à leurs ſemblables une ſorte de ſépulture, de ceux qui témoignent de l'inquiétude à la vue du cadavre d'un animal de leur eſpèce, du bétail enfin qui pouſſe de triſtes mugiſſemens en entrant dans une boucherie, tous ces exemples, dis-je, ne ſont pas plus concluans. Ce que nous avons dit de la poule, & qu'on peut remarquer encore dans d'autres animaux, ſuffit pour décider que les animaux ont la plus grande averſion pour les cadavres de leurs ſemblables, & conſéquemment pour rendre raiſon de leur inquiétude à la vue d'un de ces cadavres. (1)

(1) Voici une conjecture ſur les cauſes de l'averſion dont il s'agit, qui pourra peut-être rectifier le cercle que je crois appercevoir dans cet endroit. Les animaux d'une même eſpèce ne ſe connoiſſant pas ſeulement entr'eux par leur conformation a peu-près uniforme, mais encore par le mouvement, l'action, & en général par toutes les opérations vitales, l'aveu de la conformation dépouillée de tout mouvement, de toute action, les exhalaiſons qui partent d'un cadavre, ſi différentes de celles qui ſe faiſoient ſentir aux animaux de ſon eſpèce, peuvent très-bien, être cauſe de l'ingratitude de ceux-ci, & de l'averſion qu'ils témoignent à la vue ou à la ſeule approche de ce cadavre.

A l'égard du ſoin que prennent certains animaux, d'enterrer, en quelque ſorte, leurs morts; je penſe que M. Rouſſeau a voulu parler des abeilles; mais ce ſoin fait plus d'honneur à leur intelligence, qu'à leur cœur. Ces inſectes, renfermés dans une même habitation, préviennent, par la ſépulture qu'ils donnent à leurs cadavres, la mauvaiſe odeur & les autres incommodités que les inſectes vivans pourroient en recevoir, ſi ces cadavres reſtoient épars dans leurs rûches, ou s'ils n'étoient pas comme murés dans les cellules où ils ſe trouvent.

S'il eſt d'autres animaux doués du même inſtinct, ce que j'ai toujours ignoré, ou que j'ai oublié, j'oſerois aſſurer que tous ces animaux ſont d'eſpéce à vivre en compagnie, dans un même lieu ou dans une même habitation. Les animaux qui mennent une vie errante, & pour qui tous les lieux où ils peuvent vivre ſont égaux,

ne ſont point expoſés à être incommodés par les cadavres de leurs ſemblables, & n'ont par conſéquent aucun beſoin de l'inſtinct qui conduit l'abeille à donner une ſorte de ſépulture à ſes morts.

Quant aux mugiſſemens du bétail en entrant dans une boucherie, ces mugiſſemens n'ont rien de plus triſte, ni de plus extraordinaire que ceux qu'il fait entendre, lorſqu'il ſe trouve écarté de ſes ſemblables, privé de ſes petits, ou animé par le deſir de l'accouplement. L'aſpect d'un lieu ſi différent de tous les lieux qu'il a vus juſqu'au moment où il doit être immolé à la carnacité des êtres raiſonnables, la ſolitude qui y régne pour lui, les hommes qu'il y voit & qui ſont ſi différens de ceux qui l'ont fait travailler, qui l'ont gardé ou conduit, la violence qu'on lui fait, tout cela eſt, je crois bien, ſuffiſant pour exciter ſes mugiſſemens, & pour nous diſpenſer

d'en aller chercher la cauſe dans une impreſſion d'horreur qui exige d'autres connoiſſances que celles qu'il peut jamais avoir.

Le dernier exemple, celui d'un enfant arraché des bras de ſa mère, & déchiré par une bête féroce aux yeux d'un homme enfermé, eſt, ſans doute, le plus capable de faire illuſion : cependant il n'a d'autre avantage ſur tous les autres, que celui de remuer vivement une ame ſenſible. Et toute la force que lui prêtent encore les beautés de l'éloquence, ne le rendent pas plus concluant.

L'homme enfermé, ignorant les rapports que la nature & l'habitude ont mis entre la mère & l'enfant, la tendreſſe qui réſulte de ces rapports, la privation dont cette mère eſt menacée, la douleur que doit cauſer à l'enfant le déchirement de ſes membres, & enfin la deſtruction de la vie qui doit ſuivre le déchirement ; cet homme,

dis-je, reſtera ſimplement étonné, les cris de la mère, ceux de l'enfant, ne frapperont que ſes organes ; & s'ils vont juſqu'à ſon cœur, ils ne feront que l'effleurer & y cauſer une ſorte d'inquiétude qui n'aura rien de reſſemblant à la pitié.

Mandeville & M. Rouſſeau ont eu recours à ce ſentiment, parce qu'ils en avoient beſoin chacun pour expliquer ſon ſyſtême ; mais cette néceſſité n'eſt pas une preuve ; & il n'y auroit point d'erreur, pour abſurde qu'elle fût, qu'on ne vînt à bout de faire recevoir, s'il ſuffiſoit pour cela de peindre fortement les ſituations les plus terribles où l'homme puiſſe ſe trouver, & de prêter à l'homme naturel & ſans expérience, les mouvemens de l'homme inſtruit & expérimenté. Jamais, ni M. Rouſſeau, ni tous les autres philoſophes n'ont pu ſe repréſenter l'homme naturel, abſolument comme il devoit être. Si M. Rouſſeau eût pris ſon modèle

dèle dans l'enfant à la mammelle, il auroit vu que ſon homme naturel pouvoit être environné des cadavres enſanglantés de ſon père, de ſa mère, de tous ceux avec qui il avoit coutume de vivre, ſe trouver innondé de leur ſang, & ne ſentir cependant que cet étonnement irraiſonné, cette frayeur machinale qui arrachent des cris aux enfans, à la vue d'hommes armés, menaçans, bruyans, vêtus extraordinairement pour eux, & ſe conduiſant d'une manière toute oppoſée à celle des hommes avec qui ils ſont accoutumés, & dont ils n'ont éprouvé que les careſſes.

Il en coute, ſans doute, & je ſens cela auſſi vivement que perſonne puiſſe le ſentir; il en coute au cœur, de diſputer à l'humanité, ſimplement dit, un ſentiment auſſi cher, auſſi précieux que celui de la pitié; Mais l'intérêt de la vérité exige qu'on ſe faſſe cette violence. C'eſt pour ne ſe l'être point

faite, c'eſt pour avoir voulu juger l'homme naturel d'après les ſentimens de l'homme inſtruit, que M. Rouſſeau a regardé la pitié comme un ſentiment primitif, naturel & univerſel. Il a fait de ce ſentiment, la ſource de toutes les vertus ſociales; il l'a regardé comme fondamental & comme contenant en lui ſeul la généroſité, la clémence, l'humanité, tandis que, comme ces vertus, la pitié n'eſt qu'une modification, un développement de l'amour-propre, ainſi que je l'ai dit dans mon Introduction, & que j'eſpere le prouver en cet endroit.

L'amour-propre, tel que je l'ai défini dans la même Introduction, & tel que l'a défini M. le D. de la Rochefoucault, eſt ce ſentiment qui nous inſpire le ſoin de notre conſervation, & qui nous porte invinciblement & ſans le ſecours de notre réflexion, à préférer notre être & notre bien-être à tout autre être, & au bonheur de

quelque autre être que ce ſoit. C'eſt, en un mot, cet amour que nous tenons de notre ſeule exiſtence, & qui, en quelque façon, n'en eſt pas différent. Et pourquoi donc ne vouloir pas le reconnoître pour la ſource unique de nos vertus & de nos vices ? Pourquoi vouloir lui ſubſtituer un amour de ſoi-même, qui ne ſignifie que la même choſe, ou qui, s'il eſt différent, n'en eſt qu'un adouciſſement, une modification ? Croyons-nous, en différenciant les noms, mettre de la différence dans les choſes mêmes ? & eſt-ce à des philoſophes à ſe laiſſer épouvanter ou ſéduire par les mots ? L'amour-propre ſonne mal à leurs oreilles, parce qu'il dénote un intérêt trop perſonnel, trop excluſif. On lui préfère cet amour de ſoi, par lequel on croit entendre, ou l'on veut tâcher de faire entendre cet intérêt perſonnel mitigé par la conſidération de l'intérêt d'autrui. Mais, comme je l'ai dit ailleurs, la nature des

chair humaine, d'une chair ſemblable à la ſienne.

Mais cet amour-propre eſt encore bien loin de tous les rafinemens dont il eſt capable, de ces ſubtilités qui le dérobent aux yeux du vulgaire. Il faut, pour le voir dans toute ſa force, dans toute ſa ſoupleſſe, dans tous ſes détours, attendre ce tems où les uſages, les découvertes, les opinions & l'infinie variété des rapports que toutes ces choſes ont mis entre les hommes, en portant cet amour-propre à ſon dernier période, le forcent à ſe cacher ſous mille formes différentes.

C'eſt par l'art qu'il a de s'envélopper, qu'il a fait illuſion à M. Rouſſeau, & que ce philoſophe a cru voir dans la pitié, qui n'eſt qu'une des ruſes de l'amour-propre, le principe de toutes les vertus ſociales. Ce mouvement, en apparence ſi noble & ſi généreux, n'eſt point, encore un coup, un principe,

c'eſt ſeulement une modification, ou ſi l'on veut, une des métamorphoſes de l'amour-propre. Voulez-vous en être convaincus ? examinez les développemens & les degrès de la pitié dans les différentes poſitions où peuvent ſe trouver les hommes.

Le Sauvage qui ſe baigne dans le ſang de ſes ennemis, & leur arrache la chevelure avec la peau du crâne, pour s'en faire un trophée honorable parmi les ſiens, & celui qui ſe nourrit de la chair de ſes captifs, ſont ſans doute bien loin de ſentir cette pitié naturelle, ce ſentiment primitif & gratuit dont M. Rouſſeau veut honorer notre eſpèce. Mais ces mêmes Sauvages, au retour du combat, dépoſent toute leur férocité dans les bras de leurs femmes, ſe livrent & répondent aux careſſes de leurs enfans, & vivent avec leurs compatriotes bien plus cordialement, d'une manière bien plus unie que ne vivent entr'eux les hom-

mes les plus civiliſés. C'eſt dans le ſein de leurs familles, c'eſt dans leur commerce avec leurs compatriotes, que ſe développe ce mouvement de l'amour-propre que nous appellons pitié. Mais il ne s'étend que ſur ce qui approche le Sauvage, & dans les degrés de ſes rapports avec ceux qui forment ſa famille & ſa ſociété. Sa pitié eſt plus vive dans les accidens qui arrivent à ceux avec qui il eſt intimement lié, que dans les cas qui ne regardent que ſon voiſin. En un mot, ſa pitié eſt toujours dans la plus exacte proportion avec l'intérêt qu'il prend à la conſervation de ceux qui périſſent, ou à qui il arrive du mal. Ceci eſt bien commun, j'en conviens, mais les premiers principes de la Géométrie ſont-ils plus relevés? Cependant à quelles découvertes ſublimes n'arrive-t-on pas par leur moyen?

Mais ſans aller chercher nos preuves parmi des hommes barbares, exami-

nons les fondemens & les gradations de la pitié parmi nous qui ſommes perfectionnés par l'expérience de tant de ſiécles, par les loix, par les uſages les plus humains & par nos propres réflexions ; qui nous flattons en un mot, d'être parvenus au plus haut période de perfection morale où pouvoit parvenir l'humanité. Quel eſt donc chez nous ce ſentiment de pitié que l'on veut nous faire regarder comme le principe naturel, le ſeul principe de nos vertus ? Il n'eſt que ce qu'il eſt chez le Sauvage, le développement gradué de l'amour-propre. La multiplicité & la variété de ſes phenomènes n'en rendent pas la ſource plus pure, ni les impreſſions plus nobles. Et quoique nous nous préférions aux nations Sauvages, par cela ſeul, que notre pitié embraſſe toute l'eſpèce humaine, il eſt bien facile de voir que ce ſentiment eſt dans toutes ſes modifications, proportionné au degré d'intérêt perſonnel,

Que la peſte ravage l'Aſie, qu'elle emporte tous les jours pluſieurs centaines d'hommes dans la ſeule ville de Conſtantinople, le récit de ce malheur, s'il eſt dénué de détail, nous trouve ſecs & inſenſibles. Nous ne ſommes ni Aſiatiques, ni habitans de Conſtantinople. Mais qu'à ce récit général on ajoute la peinture vive & pathétique d'enfans expirans dans les bras de leurs mères, de pères embraſſant, en mourant, les reſtes inanimés de leurs fils, de maris rendant les derniers ſoupirs dans le ſein de leurs tendres épouſes qui tombent elles-mêmes dans les bras de leurs enfans éperdus; qu'on peigne avec la même vivacité les cris, les gémiſſemens, le déſeſpoir de toute une grande ville en allarme, notre ame ſe remue, s'attendrit : nous ſommes tous, ou enfans, ou pères, ou maris ou femmes, nous avons de tous ces rapports-là dans nos familles.

Que la même peſte étende ſes ravages un peu avant dans l'Europe, la frayeur commence à ſuccéder à la pitié, cette frayeur s'accroît conſidérablement ſi la contagion atteint le royaume que nous habitons; elle parvient à ſon comble ſi le mal ſe fait ſentir dans une ville voiſine de la nôtre, & enfin elle ſe tourne en déſeſpoir affreux, s'il pénétre dans nos propres murs, dans le ſein de nos familles. Ce n'eſt plus alors la pitié que nous ſentons, ce n'eſt plus ce ſentiment doux & attendriſſant, qui dans les maux d'autrui nous fait voir ceux que nous pourrions ſouffrir nous-mêmes, c'eſt l'amour-propre dans toute ſa fureur, qui vient mettre le déſordre dans notre ame, & la déchire par le plus cruel déſeſpoir. Dans un mal imminent qui moiſſonne autour de nous tout ce que nous avons de plus cher, qui ménace notre propre vie, il ne s'agit plus, encore un coup, de cette

heureuſe modification qui nous met à la place de ceux que nous voyons ſouffrir; il ne s'agit plus d'être affecté par analogie, & par une eſpèce de contre-coup, toute notre ſenſibilité eſt alors tournée ſur nous, plus de conſidération, plus d'intérêt pour l'exiſtence d'autrui. Et s'il échappe à nos cœurs quelques mouvemens pour quelque autre que pour nous, ils ſont pour ceux que notre affection a comme identifiés avec nous. Hors de-là, tout nous eſt indifférent. La vue de nos concitoyens *plaintifs & mourans*, celle de leurs cadavres épars & négligés, ne nous inſpirent d'autre ſentiment que la vive horreur du ſort que ce ſpectacle nous annonce.

Mais attachons-nous à des exemples plus familiers & plus habituels. Voyons dans l'examen de ce qui ſe paſſe en nous dans quelque circonſtances de nos rapports avec nos ſemblables, ce qu'il faut penſer de notre pi-

tié. Je ne parlerai point des gradations de ce mouvement dans nos rapports avec nos pères, avec nos mères, nos frères, nos ſœurs, &c. Toutes les obſervations qu'on peut faire à cet égard, ſe trouvent comme renfermées dans l'exemple que je viens de citer. C'eſt dans des circonſtances plus abſtraites qu'il faut conſidérer la pitié, pour achever de ſe convaincre qu'elle n'eſt qu'un développement de l'amour-propre. (1)

Que devient-elle cette pitié, à l'égard d'un homme flétri par un jugement, quelquefois trop rigoureux, ſouvent pour des fautes qui n'importent en rien à la ſociété ? D'où vient

(1) Je m'apperçois très-bien, que je m'étends trop ſur l'article de la pitié, & qu'on pourroit réfuter le ſentiment de M. R. en moins de tems & de paroles. Mais cette réfutation n'eſt ici pour moi qu'une occaſion de dire mon ſentiment ſur cette matière qui eſt de mon ſujet. Qu'on prenne ſi l'on veut tout ceci pour un traité hors d'œuvre de la pitié. Si mes réflexions ſont juſtes, ſi elles conduiſent à la connoiſſance de la vérité ſur cette modification de l'amour propre, elles ſont une partie eſſentielle de mon ouvrage qui n'a que la vérité pour objet.

cette répugnance qui nous éloigne de ce malheureux ? Pourquoi l'homme, condamné à une mort infamante, n'excite-t-il aucune commiſération dans notre cœur, & qu'au contraire, nous ſentons pour ſa mémoire une eſpèce d'horreur dont les effets s'étendent ſur toute ſa poſtérité, ſur tout ce qui lui appartient, tandis qu'à la nouvelle d'un père de famille égorgé dans ſon lit ou dans la rue, nous ſommes émus de la plus vive compaſſion pour le mort & pour ſa famille ? Eſt-ce l'amour de la juſtice, eſt-ce la vertu qui nous éloignent du criminel & des innocens mêmes, qui lui ont appartenu ? Non, aſſurément. Si cela étoit, nos mouvemens, à cet égard, ſe régleroient ſur les eſpèces des crimes, au lieu qu'ils ſe règlent toujours ſur les eſpèces de la flétriſſure ou du ſupplice.

De tous les crimes il n'en eſt certainement point de plus grave, ſuivant les principes de toutes les nations

gouvernées, & ſur-tout ſuivant les nôtres, que de conſpirer contre l'État, que de prendre les armes contre ſon Prince. Cependant qu'arrive-t-il dans ces cas? Le grand ſeigneur chef de la conſpiration ou de la revolte, eſt pris, on lui tranche la tête, & ſa poſterité n'en jouit pas moins de tout l'éclat, de toutes les dignités que donne la haute naiſſance, & de tous les reſpects inſéparables de l'éclat & des dignités. Cependant les complices ſubalternes de ce même crime, le malheureux qui a détourné pour ſon uſage une partie des deniers royaux, ſont pendus, & leur poſtérité flétrie, languit ſans retour dans le mépris & dans l'opprobre.

Les raiſons de ces phénomènes ne ſont pas difficiles à découvrir, pour tout homme convaincu que tous nos ſentimens, toutes nos opinions, toutes nos affections ne ſont que les modifications de notre amour propre. Dans

les cas de jugemens ou de ſupplices infamans, cet amour propre, loin de nous mettre à la place des malheureux qui en ſont les objets, nous en éloigne avec la plus grande vivacité & la plus forte répugnance. Outre que notre ſituation, notre façon de penſer & celle de tout ce qui nous appartient d'un peu près, nous laiſſent dans une parfaite ſécurité ſur des événemens de cette eſpèce, notre amour propre nous fait craindre de partager l'infamie en nous approchant des malheureux innocens que la punition du crime a flétris. Car ce n'eſt pas le crime même que nous craignons d'approcher. Il en eſt pluſieurs qui ne nous cauſent aucune répugnance lorſqu'ils ſont heureux. Ce n'eſt, en dépit du beau vers de Thomas Corneille (1), que le ſupplice qui deshonore & le coupable & ſa poſtérité.

(1) Le crime fait la honte, & non pas l'échaffaut.

Si

Si c'étoit au crime qu'on en voulût, les voleries d'un Procureur avide qui auroit pillé ſans meſure, comme ſans remords, le riche, le pauvre, la veuve & l'orphelin; les concuſſions ſoûterraines d'un Commis ſubalterne qui auroit enlevé des ſommes conſidérables à toute une Province, nous rendroient odieuſe la mémoire de ces hommes, & leur poſtérité ſeroit flétrie par le mépris de tous les honnêtes gens (1). Mais tant qu'un ſupplice infamant n'aura pas confondu ces mépriſables ſangſues avec les voleurs proprement dits, tant qu'ils jouiront de l'impunité, & ils en jouiront toujours; on ſe contentera de mépriſer tout bas les moyens qui les ont conduits à l'opulence, tandis qu'on s'empreſſera à partager avec eux les fruits de leurs crimes, ſoit en courant leur table,

(1) Avec auſſi peu de juſtice cependant qu'on flétrit l'innocente poſtérité d'un pere coupable & puni.

ſoit en briguant leur alliance ; & leurs enfans illuſtrés par de grands mariages, fouleront, pour ainſi dire, orgueilleuſement ſous leurs pieds, les enfans des malheureux pères que les leurs auront ruinés.

Si la pitié étoit, encore un coup, un ſentiment naturel, univerſel, en un mot, un ſentiment inné, comme l'avance M. Rouſſeau, ce ne ſeroit pas ſur des eſpèces de conſidérations métaphyſiques que ce ſentiment ſe réglеroit, ſe gradueroit. Nous regarderions avec *compaſſion la poſtérité d'un* malheureux puni pour avoir oſé s'approprier une partie du ſuperflu de chaque particulier plus riche que lui, tandis que nous ne pourrions voir qu'avec répugnance la poſtérité d'un homme dont le crime auroit eu pour objet de bouleverſer l'État & d'ébranler le thrône de ſon Souverain, & celle d'un heureux voleur qui, à la faveur de la confiance publique ou

particulière, auroit ruiné impunément des familles entières, ou pris de tous côtés à pleines mains.

Mais, répondra M. Rouſſeau, vous me parlez de la pitié & de ſes modifications, telles qu'on peut les remarquer dans l'homme déchu de ſa conſtitution originelle, dont tant de circonſtances ont altéré l'état primitif, qu'il eſt comme impoſſible de démêler ce qu'il tient de ſon propre fond d'avec ce que la multitude de ces circonſtances & ſes progrès y ont ajouté ou changé. Pour moi je n'ai point été chercher la pitié dans l'*ame humaine altérée au ſein de la ſocieté par mille cauſes ſans ceſſe renaiſſantes, par l'acquiſition d'une multitude de connoiſſances & d'erreurs, par les changemens arrivés à la conſtitution des corps, & par le choc continuel des paſſions, qui l'ont fait changer d'apparence, au point d'être preſque méconnoiſſable.* J'ai reconnu & examiné le ſentiment dont il s'agit, *dans cet être*

agiſſant toujours par des principes certains & invariables, dans cette celeſte & majeſtueuſe ſimplicité dont l'ame a été empreinte par ſon auteur.

Je ne m'arrêterai point ici plus que je n'ai fait ailleurs à refuter l'opinion où eſt M. Rouſſeau que la conſtitution originelle de l'homme a ſouffert tant d'altérations & de changemens, que comparé à ſon état primitif, il eſt devenu preſque méconnoiſſable. Il eſt trop clair que cette opinion, comme beaucoup d'autres du même auteur, n'eſt fondée que ſur un défaut d'attention qui l'a ſouvent empêché de diſcerner la ſimplicité des cauſes parmi la multitude & la variété des effets. Car enfin il n'eſt pas plus vrai que les circonſtances, & les progrès de l'eſprit humain aient altéré ſa conſtitution primitive, qu'il ne l'eſt que la conſtitution originelle de quelque partie de matière que ce ſoit, ſe trouve altérée par l'infinie variété de formes qu'elle

peut recevoir de l'induſtrie des hommes.

Les principes moraux, comme les principes phyſiques, ont toujours été les mêmes, & leur ſimplicité originelle a bien pu être cachée, mais non jamais altérée par la multiplicité & la ſubtilité des modifications, qu'une infinité de circonſtances ont occaſionnées.

Mais une réflexion qui me paroît bien déciſive contre l'opinion de M. Rouſſeau, c'eſt que ſi la pitié eſt un ſentiment inné, il faut ſuppoſer abſolument néceſſaires les rapports & les connoiſſances qui ont donné lieu à ſes développemens, ce qui entraînera la ruine du ſyſtême d'inſociabilité ſur lequel eſt fondé le Diſcours de l'inégalité des conditions parmi les hommes. N'étant pas poſſible de croire que l'auteur de la nature eût imprimé dans l'ame de l'homme un ſentiment auſſi précieux que celui de la pitié, s'il n'eût pas été deſtiné à en faire uſage,

c'eſt-à-dire, à vivre en ſociété. Car très-certainement ſi l'état naturel de l'homme eût été de vivre diſperſé dans les bois & parmi les bêtes féroces, il n'auroit eu aucun beſoin de ce ſentiment ; &, tel que ces bêtes, il auroit tendu à ſon bien être, ſans aucun égard pour le bien être de ce qui l'auroit environné, ou de ce qu'il auroit pu rencontrer.

L'homme n'avoit pas beſoin de la pitié, même dans l'état bien plus naturel de ſociété où je l'ai ſuppoſé. Dans cet état ſon bien être ne dépendant que des choſes communes, & ſans ceſſe à ſa portée, aucun intérêt ne pouvoit le porter à troubler celui des autres, dont au contraire le bien être ſe trouvoit, dans certains cas, lié avec le ſien. D'ailleurs le défaut de toutes connoiſſances, & l'exemption de tous dangers, interdiſoient toute occaſion au développement de la pitié dans le cœur de l'homme naturel. La mort

même de ce qui l'approchoit de plus près, le trouvoit inſenſible. Incapable de réflexion ſur ſon exiſtence, il pouvoit encore moins concevoir ce que c'étoit que ſa deſtruction. Et loin que les premiers hommes qui virent un de leurs ſemblables mort, fuſſent en état de faire les réflexions touchantes que l'auteur de l'agréable poëme d'Abel, met dans la bouche d'Eve, ou les ridiculement ſavans raiſonnemens de l'éleve de la nature, ils ne ceſſèrent de regarder le cadavre comme vivant, & plongé dans un profond ſommeil. Les preuves terribles & révoltantes de notre deſtruction, ces exhalaiſons infectes ſi propres à nous inſpirer de l'humilité, ou tout au moins de la modeſtie, éloignèrent les hommes du premier cadavre, & de tous ceux que la mort offrit dans la ſuite à leurs yeux, ſans autre réflexion de leur part, ſans autre ſentiment qu'une répugnance phyſique

& invincible. La fréquence néceſſaire des exemples de mort parmi les hommes & parmi les animaux, accoutumèrent inſenſiblement les premiers à ſentir que la ceſſation totale de mouvement, de ſentiment & de chaleur naturelle étoient des ſignes de la deſtruction prochaine des cadavres, & alors ils n'attendirent plus pour s'en éloigner, l'impreſſion de l'odeur inſupportable que ces cadavres étoient près d'exhaler (1).

(1) Ceux qui ne pourront ſe reſoudre à voir l'homme naturel reduit, à ce point de *ſtupidité*, n'ont qu'a faire attention à ce qui ſe paſſe dans le ſein de leurs familles, parmi leurs enfans. Ou ſi l'exemple des enfans ne leur paroît pas aſſez impoſant, qu'ils prennent la peine de lire ce que M. l'abbé de Condillac rapporte d'après les Mémoires de l'Academie des ſciences, d'un jeune homme de Chartres ſourd & muet de naiſſance, dont l'ouie s'étant développée à l'age de 23 à 24 ans, il fut en état de s'apprendre à parler. Ce jeune homme, au rapport d'habiles théologiens qui ſe chargèrent de l'examiner, *ne ſavoit pas bien diſtinctement ce que c'etoit que la mort, & n'y avoit jamais penſé.* Eſſai ſur l'origine des connoiſſances humaines. Tom. 1. Sect. 4 Chap. 2. P. 190.

Si un homme qui avoit vu mourir tant de monde, qui avoit aſſiſté à tant d'enterremens, qui avoit été témoin des larmes, du deuil, de la triſteſſe de tant de perſonnes, n'avoit pu ſe faire aucune idée de la mort, que peut-on conjecturer des notions de l'homme naturel ſur cet article ?

Si les réflexions que je viens de faire ſur la pitié ſont juſtes, que penſer de cette aſſertion de M. Rouſſeau, qui en ſuppoſant pour un moment * que la commiſération ne ſoit qu'un ſentiment qui nous met à la place de celui qui ſouffre, le fait *obſcur & vif dans l'homme ſauvage, développé mais foible dans l'homme civil ?* N'eſt-ce pas là heurter de front l'expérience ? Et tout ne nous apprend-il pas au contraire que les développemens de la pitié ſont d'autant plus multipliés & plus vifs, que nous tenons à notre exiſtence par plus de lumières, par plus d'aiſance & par plus de rapports ?

* Page 74.

Sans entrer dans des détails ſuperflus ſur une queſtion auſſi claire, je demande ſeulement à M. Rouſſeau d'examiner ce ſentiment dans le payſan le plus ruſtique, le plus approchant de l'état de nature, à la mort de ſa femme ou de quelqu'un de ſes enfans, & de le comparer à celui qu'éprouve

une de nos jolies femmes, je ne dis pas à la mort de ſon mari ou d'un de ſes enfans, ce ſeroit trop ou trop peu, mais à la perte d'un chien ou d'un oiſeau tendrement cheris. En général loin que le ſentiment de la pitié ſoit plus vif dans l'homme robuſte & le plus approchant de l'état naturel, il eſt certain au contraire qu'il augmente de vivacité à meſure que l'homme eſt plus foible & plus civiliſé, parce qu'il eſt plus développé, & que c'eſt préciſément le plus ou le moins de développement de ce ſentiment qui en règle la force.

Quant au portrait que fait M. Rouſſeau du philoſophe dans le même endroit de ſon Diſcours, je le regarde avec ſa permiſſion comme un trait d'humeur. Et très-certainement perſonne avant lui n'a donné le nom de philoſophe à un monſtre tel que l'homme, qui ſe diroit en ſecret à l'aſpect d'un homme ſouffrant, *péris ſi tu veux*,

je ſuis en ſûreté, dont le ſommeil tranquille ne ſeroit troublé que par les dangers de la ſociété, qui, entendant égorger ſon ſemblable ſous ſa fenêtre, n'auroit qu'à mettre ſes mains ſur ſes oreilles & s'argumenter un peu, pour empêcher la nature qui ſe révolteroit en lui, de l'identifier avec celui qu'on aſſaſſineroit. Si c'eſt ſincérement ſous cet aſpect que M. Rouſſeau a enviſagé la philoſophie, je ne ſuis pas étonné qu'il repouſſe avec tant de ſoin le titre de philoſophe qu'on ne peut lui diſputer, quoiqu'il en diſe. Mais les qualités de ſon cœur, & l'humanité éclairée dont font profeſſion tous ſes confrères, nous donnent une autre idée du philoſophe. Pour moi je ne fuirois pas avec moins d'ardeur que lui le titre de philoſophe que j'ai cru toujours & que je crois encore très-reſpectable, s'il annonçoit les horribles diſpoſitions qu'il nous peint avec tant de force. Et quand je me croirois aſſez de lumières,

aſſez de talens pour meriter ce titre; j'aurois bien-tôt jetté ma plume au vent & brûlé mon papier, ſi je ſoupçonnois qu'un ſeul homme raiſonnable pût m'appliquer le moindre trait de l'effroyable peinture que M. Rouſſeau fait du philoſophe. Mais je ſuis ici, bien plus que dans tout autre cas, très-éloigné de ceder à l'autorité de ce grand homme. Je regarde au contraire le philoſophe comme un homme qui ſe rapproche d'autant plus de l'humanité, qui s'identifie d'autant plus avec *ſes ſemblables*, *qu'il ſe reconnoît* lui-même dans les défauts & dans les foibleſſes qu'il y découvre. Et ſi les lamentables cris du miſérable qu'on égorge ſous ſa fenêtre, ne l'arrachent pas de ſon lit, s'ils ne le précipitent pas dans la rue pour voler au ſecours du malheureux dont il entend les cris, c'eſt parce qu'il ſent l'inutilité de l'entrepriſe, & le danger auquel il s'expoſeroit lui-même; c'eſt

parce qu'il eſt forcé par la nature de céder au premier comme au plus précieux de tous les ſoins, à celui de la conſervation de ſa propre exiſtence; ce ſentiment, le principe de tous les ſentimens, eſt ce qui retient le philoſophe enfermé chez-lui. Mais il n'en eſt pas quitte pour ſe boucher les oreilles. Le premier cri du malheureux dont la vie eſt attaquée, a fait ſon effet, il a jetté l'inquietude, le trouble & la douleur dans ſon ame. Et ce ſeroit une contradiction, qu'il fût en ſon pouvoir d'en ſupprimer à volonté les mouvemens. Loin donc qu'il puiſſe ſe livrer à un ſommeil tranquille, il paſſe la nuit dans les plus cruelles agitations. Il a ſans ceſſe devant les yeux l'image d'un homme ſans défenſe, ſans ſecours, égorgé par des barbares; & ſon ame ſe trouve partagée entre les mouvemens de la nature, le regret de n'en avoir pu ſuivre utilement les impreſſions, &

une eſpèce de remords de n'avoir oſé tenter la défenſe du malheureux dont il a entendu les cris.

C'eſt par une ſuite de la même humeur, & pour dégrader encore plus le philoſophe, que M. Rouſſeau oppoſe à la peinture qu'il vient d'en faire, l'exemple de la populace qui, dans les émeutes, dans les querelles des rues, s'aſſemble, tandis que l'homme prudent s'éloigne. *C'eſt la canaille, ce ſont les femmes des halles*, dit ce mâle écrivain, *qui ſéparent les combattans, & qui empêchent les honnêtes gens de s'entrégorger.* Seroit-il poſſible que M. Rouſſeau connût auſſi peu qu'il le fait paroître, ici les motifs ſecrets de la conduite de la canaille dans les cas dont il parle? Non, je ne peux le croire, & s'il avoit uſé librement de ſes lumières, il n'auroit pas dit que c'étoit l'humanité qui ameutoit la canaille, & la portoit à ſéparer ce qu'il appelle d'honnêtes gens prêts à s'en-

trégorger. Mais il nous auroit appris que c'étoit d'abord d'une ſtupide curioſité avide d'événemens extraordinaires & même tragiques; que c'étoit enſuite l'honneur de ſe rendre utile à des gens d'un état ſupérieur au ſien, & dont pour l'ordinaire elle eſt mépriſée, qui mettoient la canaille en mouvement. Que ſon empreſſement à ſéparer ces gens flattoit ſon amour propre; qu'elle ſe ſentoit par là comme rapprochée ou même ſupérieure à l'état des perſonnes à qui elle donnoit ſes ſecours. A ces motifs inconnus de ceux mêmes qu'ils conduiſent, ajoutez le plaiſir délicieux pour des gens de cette ſorte, d'être en état de raconter à ceux qui n'étoient pas preſens à l'émeute, à la querelle où ils ſe ſont trouvés, les circonſtances qu'ils y ont remarquées, & de pouvoir vanter leur courage & leurs proueſſes.

On ne trouvera pas ſeulement que je me ſuis trop arrêté à refuter les

opinions de M. Rouſſeau, par rapport à l'amour de ſoi-même & à la pitié, on ira peut-être plus loin. On me blâmera d'avoir déchiré le voile qui, à cet égard, cache le philoſophe même à ſes propres yeux. Mais que l'on ſuſpende ſon jugement juſqu'à ce qu'il me ſoit permis de faire voir dans la ſuite de cet ouvrage mes motifs & mes vues.

Dans la crainte cependant que mon âge & les accidens qui l'accompagnent ordinairement ne viennent m'arracher la plume de *la main*, *je crois qu'il eſt* néceſſaire de prier mon lecteur de ne pas tirer, des principes que j'ai hazardés, & des réflexions dont j'ai cherché à les étayer, des conſéquences contre mon caractère & ma façon de penſer pratique. Avide de découvertes dans la morale naturelle, exercé par une longue & pénible vie, je ne me ſuis livré ſans reſerve à l'étude du cœur humain, que parce que mes ſpéculations,

culations, quelque crédit que je leur aie donné ſur mon eſprit, n'ont jamais influé ſur mon cœur. Profitant de mes réflexions pour rectifier mes jugemens & conſoler ma raiſon, j'ai toujours laiſſé mon ame ſe livrer à toutes les illuſions du ſentiment. Et loin de rougir en moi-même de l'inconſéquence de mes mouvemens & de ma conduite, comparés aux principes abſtraits que j'avois cru découvrir, j'aurois, ſans balancer, renoncé à toutes mes découvertes, ſi elles avoient pu me rendre aſſez conſéquent pour m'iſoler & me rendre indocile aux principes reſpectés ou chéris de la ſociété, & inſenſible aux douceurs du ſentiment, & de toutes les autres vertus ſociales.

En un mot, je n'ai prétendu que parler aux philoſophes & les faire parler, bien perſuadé que pour le reſte des hommes mon livre ne ſeroit qu'un tiſſu de paradoxes, & par conſéquent

très-peu dangereux ; ma propre expérience m'ayant d'ailleurs appris la diſtance infinie qu'il y a entre la ſéchereſſe des ſpéculations & la force de l'opinion & du ſentiment.

C'eſt donc aux maîtres à parler. Si cet ouvrage me fait juger digne d'être leur diſciple, je ſuis prêt à les écouter, non avec la docilité que prétendent la réputation & l'autorité, mais avec la ſincère ſoumiſſion que tout être penſant doit à l'évidence. Qu'ils examinent mes principes, mes conſéquences, mes réflexions, & qu'ils jugent. Mais que dans le cas où je me croirai mal jugé, ils ne trouvent pas mauvais que j'en appelle à eux-mêmes.

F I N.

